

**Étude morphologique et sémantique de la dérivation verbale de la racine  
\*steh2- en grec ancien avec une ouverture comparative vers le latin et  
l'indo-iranien ancien**

**Auteur :** Tsamouras, Georgios

**Promoteur(s) :** Rochette, Bruno

**Faculté :** Faculté de Philosophie et Lettres

**Diplôme :** Master en langues et lettres anciennes, orientation classiques, à finalité didactique

**Année académique :** 2022-2023

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/17251>

---

*Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---

**Université de Liège**  
**Faculté de Philosophie et Lettres**  
**Département des Sciences de l'Antiquité**



**Étude morphologique et sémantique de la dérivation verbale de la  
racine *\*steh<sub>2</sub>*- en grec ancien avec une ouverture comparative vers  
le latin et l'indo-iranien ancien**

TRAVAIL DE FIN D'ÉTUDES PRÉSENTÉ PAR TSAMOURAS GEORGIOS

En vue de l'obtention du grade de  
Master en Langues et Lettres anciennes,  
orientation Classiques, à finalité didactique  
Année académique 2022-2023

Sous la direction de Bruno ROCHETTE et Philippe SWENNEN

Lecteur : Koen VANHAEGENDOREN

## Remerciements

Je remercie,

Mes promoteurs, Messieurs Bruno Rochette et Philippe Swennen, pour tous les bons conseils apportés et leurs nombreuses corrections durant ces deux dernières années,

Monsieur Koen Vanhaegendoren, pour sa bienveillance et ses remarques pertinentes,

Mes camarades de bibliothèque, qui m'ont soutenu et encouragé pendant la rédaction du présent travail.

*τῷ γὰρ ἡρεμῆσαι καὶ στήναι τὴν διάνοιαν ἐπίστασθαι καὶ φρονεῖν λεγόμεθα*  
ARSTT., *Phys.*, 247 b 11-12

## Sommaire

Sommaire	3
Abréviations	6
Groupes linguistiques	6
Phonétique	6
Introduction	7
1. Différentes réalisations phonétiques des dérivés verbaux de la racine *steh2-	13
1.1. Le cas de la racine *steh2- en grec	13
1.1.1. Éluclidation étymologique de l'indicatif présent des différents dérivés	13
1.1.2. Autres thèmes verbaux du grec	14
1.1.3. Accent et Ablaut	15
1.2. Le cas de la racine *steh2- en latin	15
1.2.1. Éluclidation étymologique de l'indicatif présent des différents dérivés	15
1.2.2. Autres thèmes verbaux du latin	17
1.2.3. Accent et Ablaut	17
1.3. Le cas de la racine *steh2- en védique	18
1.3.1. Éluclidation étymologique de l'indicatif présent	18
1.3.2. Autres thèmes verbaux du védique	18
1.3.3. Accent et Ablaut	19
1.4. Comparaison des différents présents	19
1.4.1. Thème de redoublement du présent	19
1.4.2. Thématicité de l'indicatif présent	21
1.4.3. Autres thèmes verbaux	22
1.4.4. Accent et Ablaut de l'indicatif présent	22
1.5. Sémantisme particulier de la racine *steh2	24
2. Particularités morphologiques et sémantiques du présent de la racine *steh2-	26
2.1. Le présent en grec	26
2.1.1. Redoublement et aspects	26
2.1.2. L'imparfait	32
2.1.3. Éléments de morphologie	35
2.1.4. L'impératif présent	37
2.1.5. Éléments de morphologie	38
2.2. Le présent en latin	39
2.2.1. Le présent à infixé nasal	39
2.2.2. Opposition entre deux dérivations verbales	42
2.2.3. Autres dérivations verbales	44
2.2.4. Éléments de morphologie	46
2.3. Le présent en védique	47
2.3.1. Le présent à redoublement	47

2.3.2. L'imparfait	54
2.3.3. L'impératif présent	57
2.3.4. Autres dérivations verbales	58
2.3.5. Éléments de morphologie	58
3. Particularités morphologiques et sémantiques de l'aoriste de la racine *steh2-	59
3.1. L'aoriste en grec	59
3.1.1. L'aoriste radical	60
3.1.1.1. Origines de l'aoriste radical	60
3.1.1.2. Valeurs de l'aoriste radical	62
3.1.2.1. Origines de l'aoriste sigmatique	64
3.1.2.2. Valeurs de l'aoriste sigmatique	65
3.1.3. Cas de l'augment	66
3.1.3.1. Aspects historiques	66
3.1.3.2. Aspects homériques	68
3.1.4. L'impératif aoriste	75
3.1.5. Éléments de morphologie	76
3.2. L'aoriste en védique	76
3.2.1. L'aoriste radical	76
3.2.1. Origines de l'aoriste radical	76
3.2.2. Valeurs de l'aoriste radical	78
3.2.3. L'injonctif aoriste	81
3.2.4. L'impératif aoriste	82
4. Particularités morphologiques et sémantiques du parfait de la racine *steh2-	83
4.1. Le parfait en grec	83
4.1.2. Origines du parfait grec	83
4.1.3. Valeurs du parfait grec	85
4.2. Le parfait en latin	87
4.2.1. Origines du parfait latin	87
4.2.2. Valeurs du parfait latin	88
4.3. Le parfait en védique	89
4.3.1. Origines du parfait védique	89
4.3.2. Valeurs du parfait védique	89
5. Le cas particulier du futur	90
6. La comparaison	91
7. Résumé et conclusions	99
Index des exemples	104
Bibliographie	105
Abréviations	105
Éditions des textes utilisés (grecs et latins)	105

Éditions des textes utilisés (sanskrits et avestiques)

106

Études

106

## **Abréviations**

### **Groupes linguistiques**

- CPIE = ‘Core’ proto-indo-européen
- IA = Indo-Anatolien
- I-I = Indo-iranien
- PIA = Proto-indo-anatolien
- PIE = Proto-indo-européen
- PIH = Proto-indo-hittite

### **Phonétique**

- C = consonne
- *e/o* = voyelle thématique
- H = laryngale
- V = voyelle
- R = sonante
- Ø = degré zéro

### **Abréviations des auteurs et des textes**

- Les abréviations des auteurs grecs et latins correspondent à celles des dictionnaires A. BAILLY, *Le Grand Bailly*, Paris, 2000<sup>4</sup> et F. GAFFIOT, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 2000<sup>3</sup>.
- AVŚ = *Atharvaveda Śaunaka*
- GB = *Gopathabrāhmaṇa*
- RV = *Rigveda*
- ŚBM = *Śatapathabrāhmaṇa*
- V = *Vīdēvdād*
- Y = *Yasna*
- Yt = *Yašt*

## Introduction

La question de la dérivation verbale de la racine \**steh*<sub>2</sub>- permet, par la riche attestation de la racine étudiée, tant en grec que dans les différentes langues comparées dans ce travail, une analyse sémantique et morphologique probante et significative.

Il convient, en premier lieu, de définir ce que l'on entend par « morphologique » et « sémantique ». Par « morphologique », l'intention est d'étudier les particularités de la morphologie, comme le redoublement, la thémativité, les différentes désinences... Le terme « sémantique » est, quant à lui, plus subtil. Il ne s'agit pas simplement d'une étude des « sens » que pourrait prendre la racine dans telle ou telle langue à la manière d'un dictionnaire<sup>1</sup>. Bien entendu, certains sémantismes isolés, comme celui d'ἐπίσταμαι, font l'objet d'une attention particulière. Le but premier de cette étude est plutôt de mettre en relation sémantique et morphologie. En effet, certains marqueurs morphologiques<sup>2</sup> peuvent se comprendre comme étant aussi des marqueurs sémantiques, et à l'inverse, le sémantisme de la racine éclaire l'emploi de certains marqueurs morphologiques. À terme, l'objectif est de pouvoir comprendre le noyau sémantique de la racine \**steh*<sub>2</sub>-, ainsi que les différentes caractéristiques morphologiques qui lui étaient propres à l'époque du PIE, afin de pouvoir observer les éventuelles innovations du grec.

Pour arriver à discerner les innovations propres au grec, il faut pouvoir reconstituer, le plus fidèlement possible, les formes verbales que la racine aurait pu emprunter à l'époque du PIE. Le meilleur moyen pour reconstituer l'aspect le plus archaïque de la racine est, bien entendu, la comparaison. C'est pourquoi le présent travail contient également une ouverture comparative vers le latin et l'indo-iranien ancien. La proximité de leurs dérivations verbales permet une tentative de reconstruction fiable et solide, du moins du point de vue du « 'core' Proto-Indo-European ». Ce point de vue du « 'core' Proto-Indo-European » correspond au modèle gréco-aryen du verbe PIE. Le modèle se base principalement sur le grec et le sanskrit, pour tenter d'expliquer les origines du système verbal indo-européen de nombreuses langues des groupes italique, balte, slave, germanique, arménien et celtique<sup>3</sup>. C'est de là que vient la répartition en trois temps (présent-

---

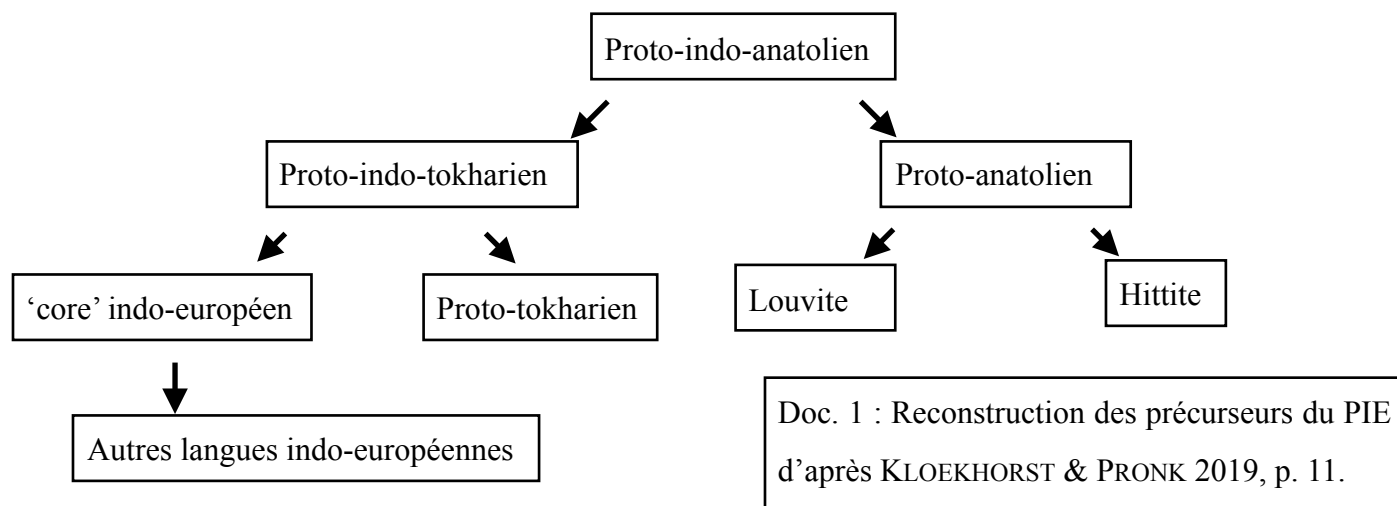
<sup>1</sup> GONDA 1929, qui a inspiré le sujet du présent travail, se situe dans cette optique de l'approche sémantique dans son étude de δείκνυμι (FAY 1913, pour son analyse de *STHĀ* en composition, se situe aussi dans la même optique). D'autres travaux, plus actuels, se concentrent uniquement sur la sémantique des racines verbales (voir, à ce propos, DELLA VOLPE 1997 pour \**deik*-; POZZA 2019 et POZZA 2020 pour la reconstruction sémantique des racines \**mel*-, \**men*- et \**steh*<sub>2</sub>-; ou encore NORBRUIS 2021 pour \**h*<sub>1</sub>*es*- et \**deh*<sub>3</sub>-).

<sup>2</sup> L'un des plus évidents étant, dans le cas de la racine \**steh*<sub>2</sub>-, le redoublement.

<sup>3</sup> CLACKSON 2007, p. 115.



aoriste-parfait) du système PIE, qui, aujourd’hui, n’est plus d’actualité. La division en trois temps du système PIE est nécessaire à l’analyse du système verbal du grec ou du sanskrit, mais la découverte des témoignages des langues anatoliennes a mis à mal cette reconstruction du système verbal<sup>4</sup>. L’hypothèse « Indo-Anatolian »<sup>5</sup> permet de repenser le système traditionnel en trois temps du verbe PIE. Le caractère très archaïque du hittite a fait qu’à l’époque de son déchiffrement, on l’a très vite considéré comme une langue soeur du PIE, et non comme une langue fille<sup>6</sup>. Plusieurs catégories présentes en grec et en sanskrit, comme l’aoriste ou le parfait, sont absentes du hittite. Il faut, dès lors, repenser la pertinence du modèle gréco-aryen comme outil de lecture du système verbal, et tenter de concilier le hittite (voire les langues anatoliennes plus généralement) et ce modèle. C’est dans ce contexte que naît l’hypothèse d’un ancêtre commun<sup>7</sup> au PIE dit « classique »<sup>8</sup> et au hittite, que Sturtevant a appelé « Indo-Hittite »<sup>9</sup>. Aujourd’hui, par l’association du hittite aux autres langues anatoliennes, on parle plutôt d’hypothèse « Indo-Anatolian »<sup>10</sup> (voir doc. 1).



<sup>4</sup> De nombreux systèmes verbaux IE peuvent être compris à l’aide du modèle gréco-aryen, qui peut être corrigé et complété à l’aide d’autres langues IE. Cependant, la différence significative avec les systèmes verbaux des langues anatoliennes, du tokharien et des langues celtiques, a amené diverses critiques à ce modèle de reconstruction. Les places privilégiées du grec et de l’indo-iranien sont dues à leur histoire et à la difficulté de proposer un modèle alternatif (RIX 1977, p. 132 et 158; MEIER-BRÜGGER 2003, p. 163-164).

<sup>5</sup> KLOEKHORST & PRONK 2019.

<sup>6</sup> FORRER 1921, p. 27.

<sup>7</sup> La question d’un ancêtre indo-anatolien est toujours d’actualité. Les travaux récents situent le stade le plus ancien du proto-indo-anatolien aux alentours de 4400 avant notre ère (KLOEKHORST 2023, p. 43-45).

<sup>8</sup> Reprenant les langues qui peuvent entrer dans le modèle gréco-aryen ainsi que le tokharien.

<sup>9</sup> STURTEVANT 1933, p. 30. Cette hypothèse a parfois été rejetée par certains linguistes comme NEU 1976, p. 241, jugeant que le hittite doit être considéré comme un cas à part. La terminologie a non seulement varié en fonction des époques et des découvertes, mais aussi des auteurs. OLANDER 2019 (p. 234) recense l’ensemble des termes utilisés pour désigner les plus anciennes branches de l’IE, ainsi que les auteurs qui les emploient.

<sup>10</sup> KLOEKHORST & PRONK 2019, p. 2. Les similarités morphologiques et lexicales du PIE (ou PIA) avec les langues ouraliennes laissent imaginer qu’un ancêtre commun aux deux groupes linguistiques aurait pu exister. Il s’agit du « Proto-Indo-Uralic », hypothèse débattue depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle (KALLIO 2019 expose l’émergence de cette hypothèse et son histoire). Le « Proto-Indo-Uralic » n’est cependant pas du tout pris en compte dans le présent travail.

Différents modèles<sup>11</sup> ont été proposés pour l'étude du système verbal, incluant les langues anatoliennes, dont le doc. 2 donne un exemple proposé par Clackson<sup>12</sup>. Son modèle se base sur l'hypothèse de Strunk<sup>13</sup>, jugeant que l'opposition présent-aoriste aurait dû apparaître à une époque tardive du PIA, voire après la séparation des langues anatoliennes du PIA. Le modèle de Clackson suppose alors une division entre des formes dites « eventive », desquelles descendent le présent et l'aoriste, et des formes de parfait (absentes des langues anatoliennes, mais possédant d'autres formes leur faisant écho). Par conséquent, en décidant d'analyser le grec, le latin et l'indo-iranien ancien, la reconstruction constitue surtout une reconstruction du 'core' indo-européen. Afin de vérifier et d'affirmer certaines suppositions, on tente parfois de remonter à une strate plus archaïque grâce aux témoignages du tokharien<sup>14</sup> et des langues anatoliennes. Dans la suite de ce travail, la notion de PIA est synonyme de celle de PIE.

	« Eventive »	Parfait
Indicatif	Présent et aoriste	Indicatif parfait
Impératif	Impératif présent et aoriste	?Impératif parfait
Participe	Participe en <i>*-nt-</i>	Participe en <i>*-wos-</i>

Doc. 2 : *An alternative 'improved' Greco-Aryan model of the PIE verb*, CLACKSON 2007, p. 138.

Concernant le corpus des trois principaux témoins de l'analyse<sup>15</sup>, on se base, afin de favoriser la fiabilité de la reconstruction, sur les témoins les plus anciens de chaque groupe linguistique. Au niveau du grec, le corpus étudié se concentre uniquement sur l'épopée homérique (*Iliade* et *Odyssée*), qui est occasionnellement étayée par le témoignage du dialecte mycénien et de formes plus récentes du grec. Le témoignage du latin, couplé de manière ponctuelle aux autres

<sup>11</sup> COWGILL 1979 essaie par exemple de séparer l'étude du système verbal en une strate propre à ce que l'on nomme CPIE, et une strate se référant à ce qu'il nomme PIH.

<sup>12</sup> CLACKSON 2007, p. 129-138.

<sup>13</sup> STRUNK 1994, p. 430-431.

<sup>14</sup> La branche tokharienne aurait été la deuxième branche à s'être séparée de l'ancêtre PIE, après la branche anatolienne. L'hypothèse « indo-tokharienne » suppose que la strate indo-tokharienne aurait précédé le 'core' indo-européen (PEYROT 2019).

<sup>15</sup> Les traductions des exemples de ce corpus sont, sauf indication contraire, toutes personnelles.

dialectes italiqes, s'établit sur sa strate archaïque<sup>16</sup>. Enfin, l'ouverture sur l'indo-iranien ancien permet de compléter le modèle gréco-aryen, avec pour principal témoin les hymnes du *Rigveda*<sup>17</sup>. Lorsqu'il s'agit de comparaison de ces trois langues, de nombreux travaux délimitent un corpus similaire<sup>18</sup>.

La première partie de l'analyse, appelée « différentes réalisations phonétiques des dérivés verbaux de la racine \**steh*<sub>2</sub>- », consiste, dans un premier temps, en un aperçu des dérivés verbaux existants dans le but d'introduire les parties suivantes. Ce chapitre, dont le propos concerne principalement le présent à redoublement, assez caractéristique de la dérivation verbale de la racine, permet d'évoquer les problèmes et les particularités relatifs à \**steh*<sub>2</sub>-. Le redoublement athématique du présent grec ἴστημι est, en effet, l'élément qui catégorise généralement le verbe dans les différents ouvrages de grammaire<sup>19</sup>. De plus, l'étude de ses différents aspects morphologiques offre la possibilité de comprendre et d'appréhender les éléments morphologiques des autres temps qui font, par la suite, l'objet d'une attention similaire.

Les autres parties se focalisent sur l'analyse morphologique et sémantique de \**steh*<sub>2</sub>-, selon la triade présent-aoriste-parfait du modèle gréco-aryen. Les témoins de chaque langue sont étudiés de manière à repérer et caractériser les particularités qu'ils possèdent en fonction de chaque temps. Dans un second temps, l'étude sémantique permet d'observer les valeurs que la dérivation verbale de la racine \**steh*<sub>2</sub>- adopte en fonction du temps et des marqueurs qui lui sont accolés. Certains aspects plus généraux, comme l'étude de l'augment<sup>20</sup>, font constater des emplois propres à la racine \**steh*<sub>2</sub>-, qui doivent être liés à son *Aktionsart*<sup>21</sup>.

Ce dernier point de l'augment a constitué le critère principal au choix des modes abordés dans la présente étude. On ne se borne qu'aux modes de l'indicatif et de l'impératif (couplés au cas

---

<sup>16</sup> Par strate archaïque, on entend tant les textes littéraires que les textes épigraphiques datant d'avant 44 avant notre ère.

<sup>17</sup> Des exemples issus de l'aveistique sont parfois utilisés.

<sup>18</sup> PETIT 1999; DAHL & FEDRIANI 2012 (ces derniers limitent le corpus latin archaïque à Plaute et Térence, mais étendent leur corpus védique à l'*Atharvaveda*); HOLLENBAUGH 2021. WATKINS 1995 (p. 50-67) explique la raison de cette délimitation du corpus non seulement pour les langues que l'on vient de citer, mais aussi pour d'autres langues du groupe IE.

<sup>19</sup> La principale division du système verbal du grec se fait généralement dans l'opposition entre verbes thématiques et athématiques. CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 209-211; KUJORE 1973, p. 3; RIX 1992, p. 128; DE BAKKER, HUITINK, RIJKSBARON & VAN EMDE BOAS 2019, p. 128-146.

<sup>20</sup> Se basant majoritairement sur BERTRAND 2006 et les différents travaux de De Decker (DE DECKER 2016, 2017, 2020a, 2020b, 2020c).

<sup>21</sup> Il constitue l'aspect intrinsèque d'un verbe. Il ne fait pas partie du système morphologique de la langue (WEISS 2009, p. 377-378).

de l'injonctif, qui n'est pas, à proprement parler, un mode<sup>22</sup>). Premièrement, le subjonctif et l'optatif d'ἴσθημι comptent, pour chacun, moins de dix formes. Le faible nombre d'occurrences pourrait, par conséquent, rendre erronées certaines hypothèses émises à leur sujet. Ensuite, si l'indicatif, utilisé pour des déclarations factuelles<sup>23</sup> et très bien recensé, offre une importante base de cas de figure laissant observer les aspects des différents marqueurs morphologiques et/ou du contexte, l'impératif, comme « temps zéro »<sup>24</sup>, représente bien mieux les valeurs inhérentes à la racine (son *Aktionsart*). Le subjonctif et l'optatif<sup>25</sup> n'auraient donc pas amené d'éléments pertinents dans le cadre de cette recherche. Concernant les formes nominales du verbe, à savoir les infinitifs, les participes et les adjectifs verbaux, elles ne sont pas prises en compte.

Au niveau de l'étude et de la reconstruction sémantiques, le domaine de l'analyse des valeurs sémantiques des catégories verbales IE (et de leur rapport à une racine) est relativement peu étudié. Il constitue plutôt un développement secondaire de la morphologie verbale dans le cadre de la reconstruction, ce qui fait que, par conséquent, il n'y a pas de méthodologie bien établie dans ce domaine<sup>26</sup>. Néanmoins les travaux de RIX 1992 et WILLI 2018 pour le grec, WEISS 2009 et PITTS 2020 pour les dialectes italiques, et de DAHL 2010 et GOTŌ 2013 pour l'indo-iranien ancien servent de fil conducteur dans cette étude sémantique des particularités morphologiques de *\*steh<sub>2</sub>-*. Plusieurs travaux, plus globaux et concernant l'IE, viennent étayer et guider la réflexion posée dans les différentes parties du présent travail<sup>27</sup>.

La comparaison constitue le point culminant du développement, qui amène à la reconstruction CPIE de la racine et à l'établissement des éventuelles innovations du grec. Comme précisé, la comparaison de langues faisant partie du modèle gréco-aryen du verbe PIE a pour but d'observer les points communs des dérivés verbaux de *\*steh<sub>2</sub>-* pour tenter de reconstituer ses différentes formes à l'époque du CPIE. À partir de là, on pourra constater en quoi les temps d'ἴσθημι se sont différenciés ou sont restés conservateurs par rapport à leur ancêtre CPIE, des points de vue morphologique et sémantique. Afin de confirmer certaines hypothèses et de pousser plus loin

---

<sup>22</sup> Cf. les explications de Duhoux à la page 38 et de Renou à la page 56.

<sup>23</sup> BEEKES 2011<sup>2</sup>, p. 273.

<sup>24</sup> DUHOUX 2000, p. 90-91.

<sup>25</sup> De plus, différents problèmes de reconstruction relatifs à ces modes ne concernent pas directement *\*steh<sub>2</sub>-*. Comme le signale Peyrot dans son ouvrage sur le subjonctif en tokharien, le subjonctif, comme l'optatif, possède des développements qui lui sont propres dans les différentes langues PIE (PEYROT 2013, p. 5).

<sup>26</sup> HOLLENBAUGH 2021, p. 3.

<sup>27</sup> KURYLOWICZ 1964; KIPARSKY 1968; HOFFMANN 1970, 1990<sup>4</sup>; STRUNK 1994. Voir aussi plus récemment WILLI 2007.

la reconstruction, le témoignage anatolien est ponctuellement pris en compte dans la comparaison. Celui-ci permet d'observer le développement de *\*steh<sub>2</sub>-* par rapport à une strate plus ancienne de la reconstruction CPIE, celle du PIA<sup>28</sup>.

Enfin, puisque la comparaison rassemble et établit déjà les diverses conclusions issues de l'analyse des différentes dérivations verbales, la conclusion consiste plutôt en une reprise des différentes idées évoquées dans ce travail, pour observer ses apports et ses limites.

---

<sup>28</sup> La question de l'origine de la conjugaison en *hi*, débattue par de nombreux chercheurs (JASANOFF 2003; MELCHERT 2013; KLOEKHORST 2018), constitue l'élément central de la réflexion.

# 1. Différentes réalisations phonétiques des dérivés verbaux de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*

## 1.1. Le cas de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* en grec

### 1.1.1. Élucidation étymologique de l'indicatif présent des différents dérivés

Rangé à « stā- : stə- » dans le dictionnaire Pokorny<sup>29</sup>, la racine *\*steh<sub>2</sub>-* fait partie de ces racines qui jouissent d'une importante dérivation verbale dans l'ensemble de l'aire indo-européenne et dont les dérivés sont aisément reconnaissables.

Le dérivé (au présent) le plus courant et le mieux recensé en grec est ἵστημι. La sifflante sourde et la dentale sourde proviennent du groupe *\*st(eh<sub>2</sub>)*. Le η traduit la coloration provoquée en grec par la laryngale 2 sur le degré plein de la racine. Cette résolution de la laryngale peut sembler paradoxale (car le η est généralement associé à la laryngale 1), mais elle s'explique par l'évolution de la langue. Le résultat de la laryngale normalement attendu aurait dû être un α long. Le dialecte ionien-attique a cependant uniformisé les formes longues du α et du ε en un η. La résolution ἵσταμι<sup>30</sup> avec cet α long se trouve dans d'autres dialectes comme le dorien. Le ἵ est quant à lui issu d'un redoublement<sup>31</sup> et est la voyelle du grec se trouvant le plus souvent dans la syllabe de redoublement du thème verbal. L'esprit rude de ce dernier s'explique par la chute du \*σ initial. On suppose que la forme initiale aurait dû être \*σιστημι. Le grec a opté pour un redoublement en σ tandis que le τ est tombé. La finale en μι est quant à elle issue de la flexion verbale athématique qui est héritée du PIE. Toute une série de composés qui se forment sur ἵστημι (ἀμφίστημι, καθίστημι...) sont aussi abordés dans ce travail. Un de ces composés pose cependant problème, il s'agit d'ἐπίσταμαι. La forme attendue aurait dû être \*\*ἐφίσταμαι par contact de l'occlusive avec l'aspiration (une forme ἐφίστημι existe en grec). Il faudrait en réalité, d'après Rix, comprendre cette forme ainsi: ἐπί+στα qui vient d'un substantif \*ἐπίστας (équivalent de ἐπιστήμων) lequel aurait produit un dénominatif<sup>32</sup>.

Le grec a également produit toute une série de verbes thématiques sur base de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*<sup>33</sup>. Il existe tout d'abord des verbes contractes, peu courants et plus tardifs, comme ἰστάω ou

<sup>29</sup> POKORNY 1959, p. 1004-1010.

<sup>30</sup> FRISK 1970, p. 739.

<sup>31</sup> CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 209-210.

<sup>32</sup> RIX 1995, p. 239 et 247.

<sup>33</sup> BEEKES 2010, p. 601.

des composés en -στατόω (ἀναστατόω par exemple) et -στατέω (ἐπιστατέω). On trouve aussi une forme ἰστώνω, dont le ν n'est pas, malgré les apparences, un infixé nasal. Il provient de la terminaison -ναι de la forme d'infinitif d'ἴστημι (ἰστώναι), qui a produit ce présent thématique par un figement de cette forme d'infinitif (à laquelle on a retiré la diphtongue finale pour placer les désinences thématiques). Enfin, on peut trouver une forme particulière crétoise στανυέσθων<sup>34</sup>, qui proviendrait d'un \*στανύω. Elle s'explique soit par analogie avec des verbes comme τανύω, soit par comparaison avec une forme d'avestique récent *fra-stanuuanti*<sup>35</sup>, qui est une forme de présent à infixé nasal qui pourrait provenir de \**staHn*.

### 1.1.2. Autres thèmes verbaux du grec

Il convient également de parler des thèmes verbaux temporels des verbes vus précédemment. La compréhension du verbe indo-européen est fortement dépendante de cette notion de thème<sup>36</sup> et, bien entendu, « cet état de chose a largement subsisté en grec, particulièrement dans la langue homérique »<sup>37</sup>. Le thème permettait d'introduire la racine verbale dans le système du présent, de l'aoriste ou du parfait. J'ai déjà pu présenter un premier thème, celui du présent (avec, par exemple, ἴστημι qui se caractérise par un affixe particulier, à savoir le redoublement du présent). Le cas du thème d'aoriste d'ἴστημι<sup>38</sup> est particulier, car il en possède deux<sup>39</sup>. L'un est un aoriste radical ἔ-στη-ν et l'autre est un aoriste sigmatique ἔ-στη-σ-α. Enfin, le thème de parfait<sup>40</sup> d'ἴστημι (ἔστηκα)<sup>41</sup> repose sur un redoublement de parfait en ε et l'ajout d'un κ (soumis à l'alternance vocalique) entre le radical et la désinence, qui devient plus tardivement en grec le marqueur principal de parfait. L'esprit rude s'explique par le redoublement. Tout comme pour la forme du

<sup>34</sup> Traité entre Hiérapytna et Priansos, *SGDI* 5040.

<sup>35</sup> CHEUNG 2007, p. 361. Le fait qu'il s'agisse d'un présent à infixé nasal reste cependant incertain. Gershevitch dit que cette forme « seems to belong to the base *stan-* » (GERSHEVITCH 1959, p. 177). On trouve la forme dans les *Yašt*, plus précisément dans l'hymne à Mithra. Enfin, plus récemment, GARCÍA RAMÓN 2018 (p. 51), a jugé que la forme grecque pouvait être une thématisation d'un ancien \*στανύμι. Concernant la forme *fra-stanuuanti*, deux lectures sont possibles. Soit la forme est analysée comme un thématique *fra-stanuu-a-nti*, soit comme un athématique *fra-stanuu-anti*. Dès lors, on peut supposer que \**steh<sub>2</sub>-* est à l'origine de ce verbe, et plus précisément une forme infixée de cette racine : \**st-n-éh<sub>2</sub>-*. De cette racine dérivent d'autres verbes, comme les dérivés en *-stinō* du latin ou la forme *išta(n)h<sup>-mi</sup>* du hittite.

<sup>36</sup> Clackson le définit comme « a lexical base which needs only the addition of inflectional endings to be a full word. In IE linguistics, a stem is normally understood to consist of a root morpheme and one or more affixes » (CLACKSON 2007, p. 227).

<sup>37</sup> CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 153.

<sup>38</sup> Plus tardifs et moins intéressants, je ne m'intéresserai pas au cas des thèmes d'aoriste des autres dérivés verbaux.

<sup>39</sup> CHANTRAINE 1999<sup>2</sup>, p. 471.

<sup>40</sup> *Idem* note de bas de page n° 38.

<sup>41</sup> BEEKES 2010, p. 601.

présent ἵστημι, le parfait se redouble et le σ qui tombe devient un esprit rude (le ε n'est donc pas un augment, mais bien ce qu'il reste d'un ancien redoublement en ε).

### 1.1.3. Accent et *Ablaut*

Ces trois thèmes verbaux ne sont pas fixes dans toute la conjugaison et sont soumis à ce que l'on appelle l'*Ablaut* (ou alternance vocalique)<sup>42</sup>. Au présent, on trouve une polarité entre le degré plein au singulier (caractérisé par la longue <\**eh*<sub>2</sub>>) et le degré zéro au pluriel (caractérisé par la brève <\**h*<sub>2</sub>>). Le parfait possède la même particularité, avec en plus l'alternance entre présence de κ au singulier et absence au pluriel. Enfin, les deux thèmes d'aoriste sont toujours au degré plein (même s'il existe certaines exceptions à l'impératif ou au participe).

Le dernier élément morphologique dont il faut parler est la place de l'accent. Celui-ci suit simplement les règles de l'accentuation grecque. Pour les formes personnelles donc, « l'accent remonte aussi haut que le permet la règle de limitation »<sup>43</sup>.

## 1.2. Le cas de la racine \**steh*<sub>2</sub>- en latin

### 1.2.1. Élucidation étymologique de l'indicatif présent des différents dérivés

Le latin possède une riche dérivation verbale découlant de la racine \**steh*<sub>2</sub>-. Commençons par le cas des verbes *stāre* et *sistere*. Les deux verbes sont construits autour de la même racine que ἵστημι<sup>44</sup>, une sifflante sourde et une dentale sourde (*stāre/sistere*). La racine s'est différenciée phonétiquement de deux manières : d'un côté par le biais de différentes conjugaisons, de l'autre avec la formation de son thème de présent. *Stō* appartient à la première conjugaison, et le *ā* qui en découle ne s'explique pas par la \**h*<sub>2</sub> de la racine (car son radical est bâti sur un degré zéro de la racine). Certains verbes dont la racine se termine par \*-(*e*)*h*<sub>2</sub>- prennent une terminaison en -*āre*, mais on peut remarquer grâce au témoignage des langues sabelliennes<sup>45</sup>, que ce n'est pas le cas ici. La forme serait en réalité « contracted from \**sta-ē-*, i.e. a second conjugation (unoriginal) stative »<sup>46</sup>. Cependant, des formes comme le subjonctif de la première conjugaison (ex: *amāre*,

---

<sup>42</sup> DUHOIX 2000<sup>2</sup>, p. 72-73.

<sup>43</sup> VENDRYES 1938, p. 111. Cette règle de limitation est propre au grec. L'accent IE devait être « libre » (HORROCKS 2010<sup>2</sup>, p. 10)

<sup>44</sup> DE VAAN 2008, p. 567 et 589.

<sup>45</sup> Le picène du sud atteste un *adstaeoms* à la première personne du pluriel qui signifie « nous nous tenons » (JOSEPH, KLEIN & WENTHE 2017, p. 850).

<sup>46</sup> WEISS 2009, p. 402.



\**amā-ēs*→*amēs*) présentent une contraction différente. Comment donc expliquer ces deux procédés de contraction ? On peut supposer que la forme *stāre* descend d'un \**sth<sub>2</sub>-ēye/o-*<sup>47</sup>. Après la chute du suffixe du présent, la contraction opérée est la même que pour un verbe comme *lauāre*<sup>48</sup> qui produit un *ā*. Concernant le subjonctif, plusieurs hypothèses peuvent l'expliquer, mais je n'en retiendrai ici que deux. Soit les locuteurs du latin ont voulu appuyer la différence entre les deux formes et ont privilégié un *ē* comme marqueur du subjonctif<sup>49</sup>, soit cela est dû au rôle de l'accent<sup>50</sup>. Cowgill pense que, lorsque l'accent tombait sur la voyelle *a* en latin, c'est celle-ci qui prédominait. Si l'accent tombait ailleurs, alors c'est le timbre de la seconde voyelle de la contraction qui l'emportait.

Le latin possède aussi un dérivé verbal de \**steh<sub>2</sub>-* qui se rapproche bien plus du grec ἵστημι : le verbe *sistō*. C'est un dérivé<sup>51</sup> à redoublement du présent (comme il en existe beaucoup pour cette racine). Ce redoublement en *i* peut être rapproché de toute une série d'autres verbes latins (dont la caractéristique, contrairement au dérivé statif *stāre* ou encore du présent à redoublement du grec, est qu'ils sont thématiques) comme *sīdō*<sup>52</sup> (\**si-zd-e*). Il est de règle en latin que ce type de verbes à redoublement appartienne à la troisième conjugaison<sup>53</sup>. L'étymologie de ce verbe aurait donc été \**sti-sth<sub>2</sub>-(e/o-)* avec le maintien de la sifflante uniquement dans le redoublement. Pour les deux dérivés vus ici, il existe bien sûr toute une série de formes composées (*abstāre* ou *cōnsistere* par exemple).

La dérivation verbale de \**steh<sub>2</sub>-* en latin ne se limite pas à ces deux formes verbales. Il existe un dernier dérivé ou « famille » de dérivés qui sont ceux de type \**-stanō*<sup>54</sup>. Je parle ici de « famille », car la forme n'est pas attestée, mais il existe tout un ensemble de composés basés sur cette dérivation verbale de \**steh<sub>2</sub>-* construite avec un infixe nasal (*destināre*, *obstināre*...).

<sup>47</sup> ERNOUT 2014<sup>4</sup>, p.128 le compare à un *stahint* présent en osque. On peut remarquer (DERKSEN 2008, p. 468) qu'en vieux slave, une forme de la racine avec un suffixe *ye/o-* existe également (*stojati*).

<sup>48</sup> SCHRIJVER 1991, p. 397. Schrijver explique que ce verbe est un verbe de type statique au même titre que *stāre*, et qu'il subit un traitement semblable (*lauāre/lauere*) au groupe *stāre/sistere*.

<sup>49</sup> WEISS 2009, p. 402.

<sup>50</sup> COWGILL 1973, p. 293.

<sup>51</sup> On le trouve aussi en ombrien (*sestu*, COWGILL 1973, p. 271).

<sup>52</sup> WEISS 2009, p. 405.

<sup>53</sup> WEISS 2009, p. 405, ERNOUT 2014<sup>4</sup>, p. 121.

<sup>54</sup> ERNOUT & MEILLET 1994<sup>4</sup>, p. 651.

### 1.2.2. Autres thèmes verbaux du latin

Le latin, tout comme le grec, possède plusieurs thèmes verbaux. « La conjugaison latine repose toute entière sur l'opposition de deux thèmes, celui du présent (*infectum*) et celui du parfait (*perfectum*) »<sup>55</sup>. Comme dit plus haut, les verbes *stāre* et *sistere* possèdent le même parfait (et donc *perfectum*): *ste-t-ī*<sup>56</sup>. Il s'agit, malgré les apparences, d'un parfait à redoublement<sup>57</sup>. Dans le cas des parfaits à redoublement qui doivent redoubler une séquence sifflante+occlusive, la sifflante de la racine disparaît<sup>58</sup>. Voici ce à quoi la forme aurait originellement ressemblé: *ste-st-ai* (le redoublement est, comme en grec, en *e*). Le verbe *stetī* a la particularité de ne pas faire partie de la catégorie des parfaits en *-uī*<sup>59</sup>. À côté de ce développement du *perfectum* simple (propre à l'actif), il existe, pour ce qui est du passif, un *perfectum* composé. Il s'agit d'une forme de participe en *\*-to* (qui tire ses origines d'un ancien adjectif verbal PIE)<sup>60</sup>, qui est accompagnée du verbe *esse*. Pour *stāre* et *sistere*, c'est le participe parfait passif *status*, qui peut être reconstitué ainsi: *\*sth<sub>2</sub>-to*<sup>61</sup>.

### 1.2.3. Accent et Ablaut

L'*Ablaut* des formes latines est parfois moins visible que celui du grec. *Stāre* et les verbes en *-stināre* suivent les règles d'alternance de quantité de la première conjugaison. Dans cette première conjugaison, on oscille entre un degré long et un degré bref lorsque le *a* thématique est suivi de *-t* ou *-nt*<sup>62</sup>. Avec le verbe *sistere*, il y a une alternance de qualité (*sistimus* qui est techniquement la réalisation du *\*sistamus*, gr. ἵσταμεν<sup>63</sup>). Pour le *perfectum*, le *e* de *stetī* est la voyelle de redoublement qui reste fixe tout au long de la conjugaison.

---

<sup>55</sup> ERNOUT 2014<sup>4</sup>, p. 105.

<sup>56</sup> Il existe également un parfait *stīī* pour *sisto* uniquement. Gaffiot (GAFFIOT 1934<sup>1</sup>, p. 1448) citait cette forme car il trouvait le *stetī* douteux, mais ce n'est plus le cas dans l'édition de 2000 (GAFFIOT 2000<sup>3</sup>, p. 1233). Ernout et Meillet pensent que c'est plutôt la forme *stīī* (ERNOUT & MEILLET 1994<sup>4</sup>, p. 651) qui est secondaire.

<sup>57</sup> Ernout (ERNOUT 2014<sup>4</sup>, p. 175) précise que les parfaits à redoublement font, pour la grande majorité, partie de la troisième conjugaison et que *stāre* est le seul représentant de ce type de parfait pour la première conjugaison. Cette forme serait donc, sûrement, un emprunt à *sistere*.

<sup>58</sup> WEISS 2009, p. 156. La sifflante de la racine disparaît au parfait par dissimilation. Celle-ci contraste avec son traitement au présent (*sistō*).

<sup>59</sup> Voir SOMMER 1902; PETERSON 1928; SELDESLACHTS 2001. La question des parfaits en *-uī* est abordée dans le chapitre consacré au parfait latin.

<sup>60</sup> WEISS 2009, p. 437.

<sup>61</sup> DE VAAN 2008, p. 590.

<sup>62</sup> WEISS 2009, p. 400.

<sup>63</sup> LEUMANN 1977<sup>2</sup>, p. 34.

Les règles de l'accent latin sont assez simples et on retiendra ici uniquement que l'accent tend à remonter le plus haut possible<sup>64</sup>.

### 1.3. Le cas de la racine \**steh*<sub>2</sub>- en védique

#### 1.3.1. Élaboration étymologique de l'indicatif présent

Le verbe est réalisé, dans le cas du sanskrit, par une racine *STHĀ* qu'on trouve sous la forme personnelle de présent *tī-ṣṭh-a-ti*. On commence par le radical *-ṣṭh-*. Les cérébrales du verbe sanskrit peuvent se comprendre aisément. Celles-ci sont dues à la loi *ruki*, propre au sanskrit, qui « is a phonological law in Indo-Iranian (and Slavic, also partly in Baltic) according to which \*s and \*z are changed to post-alveolar \*š [ʃ], \*ž [ʒ] when they follow \*r [...], \*u [...], \*k [...], and \*i [...]]<sup>65</sup>. Le seul élément qui peut sembler curieux est l'aspiration de l'occlusive dentale sourde. Elle est provoquée par la laryngale 2 qui cause une aspiration sur la consonne la précédant en disparaissant<sup>66</sup>. Cette racine, soumise à un redoublement en *i*, suit une conjugaison thématique en *-a-*. Alors que les verbes à redoublement sont presque tous athématiques, il fait partie des rares exceptions<sup>67</sup>. Au contraire du latin et du grec, elle ne redouble pas le *s*, mais uniquement le *t* étymologique. On peut donc reconstituer la racine de cette manière : PIE \**sti-sth*<sub>2</sub>-*e*-<sup>68</sup>. Ce dérivé verbal est, bien entendu, soumis à une riche composition.

#### 1.3.2. Autres thèmes verbaux du védique

Le système verbal du sanskrit est divisé, comme celui du grec, en trois thèmes/systèmes<sup>69</sup>: le système du présent (que *tīṣṭhati*, vu au paragraphe précédent, représente), le système de l'aoriste et le système du parfait. Le système de l'aoriste est caractérisé par différents types de thèmes et de formations. Dans le cas de la racine *STHĀ*<sup>70</sup>, la quasi totalité des formes sont des aoristes radicaux (comme *ásthāt* qui est construit sur le radical, avec l'ajout d'un augment). Il existe cependant une

<sup>64</sup> LEUMANN 1977<sup>2</sup>, p. 238-239. On aura donc '*stāre* et '*sistere*.

<sup>65</sup> GOTŌ 2013, p. 171.

<sup>66</sup> KOBAYASHI 2004, p. 108-109. Cette aspiration, provoquée par la laryngale au groupe \*[sT, agit normalement uniquement à l'initiale du mot, mais « interestingly, it is always the aspirated stop which is generalized ».

<sup>67</sup> MACDONELL 1910, p. 340. Ces exceptions sont *pā-*, *sthā-*, *han-*. Renou (RENOU 1952, p. 272) cite également *sad-*. D'après lui (RENOU 1952, p. 263), « la thématisme est bien marquée dans ce groupe de verbes, soit que dès l'origine de la tradition le paradigme athématique ait disparu (*tīṣṭhati* 327), soit que les deux séries de formes coexistent dans des proportions variables ». Pour la catégorie des verbes thématiques à redoublement, voir aussi GOTŌ 1987, p. 72 qui complète le groupe.

<sup>68</sup> MAYRHOFER 1996, p. 765.

<sup>69</sup> RENO 1952, p. 251-252.

<sup>70</sup> MAYRHOFER 1996, p. 764.

forme qui fait exception. Il s'agit de la forme *asthiṣata* (un aoriste sigmatique en *-iṣ-*) qui ne possède guère qu'une seule occurrence, dans un texte qui ne fait pas partie du corpus étudié, le *Śatapathabrāhmaṇa*<sup>71</sup>. Le thème du parfait est produit par un redoublement similaire à celui du présent, mais avec une voyelle de redoublement *a*. Ce qui donne des formes du type *tastháu*.

### 1.3.3. Accent et *Ablaut*

Le sanskrit montre une alternance *a/ā* de la voyelle thématique de l'indicatif présent<sup>72</sup>. Au parfait, on atteste un degré *\*-o-* au singulier actif, tandis que l'aoriste est long tout au long de la conjugaison (à l'exception la troisième personne du pluriel)<sup>73</sup>.

Les règles l'accent sont énoncées par Renou<sup>74</sup>. Au présent, l'accent tombe sur le redoublement, au parfait sur le radical et à l'aoriste sur l'augment.

## 1.4. Comparaison des différents présents

Suite à l'observation des différentes dérivations verbales de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*, on peut déjà se faire une idée de ce à quoi aurait ressemblé la forme en CPIE, et constater quelles sont les éventuelles innovations internes au grec.

### 1.4.1. Thème de redoublement du présent

Sur le traitement du thème du présent, un élément fait l'unanimité dans toutes les langues précédemment étudiées : le redoublement. Chaque langue possède au moins un témoin de ce redoublement en *i* (ἴστημι en grec, *sistere* en latin et *tisṭhati* en sanskrit). On peut remarquer que seul le sanskrit ne redouble pas la sifflante<sup>75</sup>, mais opte pour la dentale. On pourrait dès lors penser que le redoublement en *s* aurait été le processus initial opéré en CPIE, que les langues filles ont continué. Cependant, le gothique<sup>76</sup> offre une forme de présent à redoublement *ga-stai-stald*<sup>77</sup> qui

---

<sup>71</sup> ŚBM III, 7, 3, 9.

<sup>72</sup> MACDONELL 1910, p. 319; GOTŌ 2013, p. 99. La voyelle thématique est longue à la première personne.

<sup>73</sup> MACDONELL 1910, p. 353 pour le parfait et 366 pour l'aoriste; GOTŌ 2013, p. 119 pour le parfait et 107 pour l'aoriste.

<sup>74</sup> RENO 1952, p. 255.

<sup>75</sup> Il est intéressant de noter qu'en avestique, une langue indo-iranienne, c'est la sifflante qui est redoublée. On trouve pour *\*staH* (se tenir debout) l'indicatif présent *hištaiti* (CHEUNG 2007 p.358), où le *h* est une sifflante spirantisée (c'est le même traitement qu'en grec avec l'esprit rude, DE VAAN 2003, p. 219).

<sup>76</sup> LEHMANN 1986, p. 37.

<sup>77</sup> Ce n'est toutefois pas le témoin le plus fiable sachant qu'il est assez tardif et qu'une catégorie contenant toute une série de verbes radicaux à redoublement partiel existe en PIE (GAMKRELIDZE & IVANOV 1995, p. 189-190).

redouble l'ensemble du groupe consonantique de la racine. Le gothique, couplé au sanskrit, tend à donner raison à Niepokuj<sup>78</sup>, qui dit que « the most economical analysis of these forms is to posit a reduplicative process which copied both consonants in the initial cluster, the daughter languages then differed in which of these consonants they lost ». Par conséquent, on pourrait conclure que le grec développe un redoublement hérité, mais dont le choix de la consonne redoublée a été conditionné par les particularités de la langue<sup>79</sup>. Avant d'aller plus loin sur la question du redoublement, il convient de s'arrêter sur le caractère thématique/athématique de la dérivation verbale de cette racine. Le témoin le plus ancien du grec (ἴστημι) met en avant un type athématique. Rix<sup>80</sup> le range dans la catégorie des verbes à redoublement se terminant par une voyelle longue (ou une laryngale dans leur racine). Le type athématique du grec est jugé par Giannakis<sup>81</sup> comme faisant partie d'un des types primaires de la conjugaison indo-européenne. Il pense aussi que le redoublement de présent est un héritage PIE et décide donc de reconstituer, à l'origine d'ἴστημι, une forme athématique à redoublement PIE (\**sti-steH<sub>2</sub>-mi*). Campanile<sup>82</sup> n'est pas d'accord. Il est, d'après lui, impossible que l'indicatif présent originel de la racine \**steh<sub>2</sub>-* soit un redoublement athématique, et il ajoute que la reconstruction habituelle repose sur une seule forme historiquement attestée, à savoir ἴστησι. Cet argument fait pencher en faveur de Campanile la conception du redoublement du présent. Dans le *Lexicon der Indogermanischen Verben*<sup>83</sup>, on peut remarquer qu'il existe divers types de présent pour \**steh<sub>2</sub>-*. Dans l'analyse des trois langues étudiées dans ce travail, toute une série de présents à infixé nasal a déjà pu être repérée. Le grec présente un *στανύω* qui, certes, pourrait être interprété par un traitement analogique de formes comme *τανύω*, mais une forme similaire existe en indo-iranien avec le *fra-stanuanti* de l'aveistique (pour laquelle Cheung<sup>84</sup> donne une éventuelle racine \**staHn*). Cheung relie également cette forme à toute une série de formes latines composées qui possèdent cet infixé nasal dont j'ai parlé plus haut (*destino...*). Cet infixé nasal pourrait même remonter à une strate antérieure au CPIE, le PIA, grâce au témoignage

<sup>78</sup> NIEPOKUJ 1997, p. 97.

<sup>79</sup> Kobayashi (KOBAYASHI 2004, p. 43) souligne que cette tendance à redoubler l'occlusive est une caractéristique du sanskrit. L'aveistique, qui est une langue plus proche de l'indo-aryen commun, redouble la sifflante. La question de l'héritage indo-européen est importante, car le redoublement aurait très bien pu ne pas être hérité. Le phénomène n'est pas propre aux langues IE, et on peut noter qu'un substantif pré-grec possédait cette particularité morphologique. Le substantif *σισύρα*, désignant une fourrure épaisse, atteste un redoublement, et doit tirer son origine d'un substrat pré-grec (BEEKES 2014, p. 27).

<sup>80</sup> RIX 1992, p. 208-209.

<sup>81</sup> GIANNAKIS 1997, p. 61. Il ajoute à la page 72 « I Think that the greek evidence in this case (i.e., the entire class of athematic reduplication presents) is archaic and more closely reflects the situation of PIE ».

<sup>82</sup> CAMPANILE 1985, p. 65.

<sup>83</sup> LIV<sup>2</sup>, s. v. \**steh<sub>2</sub>-*.

<sup>84</sup> CHEUNG 2007, p. 361.

du hittite qui recense un lemme *ista(n)h<sup>-zi</sup>* « goûter », dérivé verbal de *\*steh<sub>2</sub>-* à infixe nasal<sup>85</sup>. Il est, enfin, possible de supposer une dernière classe de présent pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-*, qui n'est pas reprise par *LIV*<sup>2</sup>. Il s'agit des dérivés ayant un suffixe alternant *\*ye/o* qu'on trouve en latin avec le verbe *stāre*, mais aussi en slave (*stojati*) ou en lithuanien avec un *statyti* (langue assez conservatrice)<sup>86</sup>. D'après Mawet<sup>87</sup>, une seule racine verbale semble avoir un redoublement hérité d'une ancienne strate indo-européenne, *\*pi-ph<sub>3</sub>-eti*. Cette racine verbale *\*ph<sub>3</sub>-* a donné en grec un présent à infixe nasal πίνω, absent des autres langues indo-européennes<sup>88</sup>.

#### 1.4.2. Thématicité de l'indicatif présent

Le caractère originel thématique ou athématique de la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-* est, quant à lui, plus délicat à élucider. Le grec, comme déjà exposé, présente un type athématique que Giannakis juge comme étant primaire, mais que Campanile n'approuve pas<sup>89</sup>. Qu'en est-il ? Dans les langues étudiées précédemment, on peut voir que le sanskrit<sup>90</sup> atteste un type thématique<sup>91</sup>, et que le latin propose généralement un type thématique<sup>92</sup> pour *sistere* et un type d'apparence athématique<sup>93</sup> pour *stare*. Mawet<sup>94</sup> tranche sur la question du caractère thématique ou athématique. Elle considère que le redoublement athématique serait, en réalité, une innovation du grec et de l'indo-iranien par un souci de conserver des valeurs aspectuelles plus anciennes. Les diverses raisons qui ont poussé le grec et l'indo-iranien à créer un type de redoublement athématique sont d'ordre morphologique et sémantique et seront donc traitées plus loin. Il en va de même pour l'opposition thématique en sanskrit et athématique en grec concernant la racine *\*steh<sub>2</sub>-*. Le seul

<sup>85</sup> KLOEKHORST 2008, p. 413-414. Giannakis (GIANNAKIS 1992, p. 171) cite un autre verbe provenant du hittite, *tittiya-* qui pourrait être un présent à redoublement venant de *\*staH-*. Il précise, cependant, qu'il existe une hésitation avec la racine *\*dheH-* (KLOEKHORST 2008, p. 879-880 se questionne également sur son étymologie).

<sup>86</sup> KORTLANDT 1989, p. 109.

<sup>87</sup> MAWET 1993, p. 96.

<sup>88</sup> BEEKES 2010, p. 1195. Il existe un πρίσκω (« faire boire ») qui est une formation factitive secondaire au même titre que le causatif *pāyāyati* du sanskrit. Le présent à infixe nasal aurait très bien pu se construire par une analogie à la forme πώνω, qui aurait elle-même eu comme base la racine de la forme d'aoriste *\*h<sub>1</sub>e-peh<sub>3</sub>-m*.

<sup>89</sup> Voir 1.4.1.

<sup>90</sup> GOTŌ 2013, p. 100.

<sup>91</sup> Appuyé par l'avestique et son type thématique (KELLENS 1976, p.68).

<sup>92</sup> Ce type thématique peut également être considéré comme une thématisation du type athématique du grec (COWGILL 1973, p. 271; SCHRIJVER 1991, p. 413).

<sup>93</sup> Une apparence athématique qui a souvent fait consensus (COWGILL 1973, p. 271-272), mais qui est discutable pour diverses raisons d'ordre morphologique déjà vues plus haut et pour des raisons d'ordre sémantique.

<sup>94</sup> MAWET 1993, p. 98-100.

élément certain est qu'avec ἴστημι, il y a une innovation quant à la formation de redoublement athématique.

### 1.4.3. Autres thèmes verbaux

Les thèmes de parfait et d'aoriste ne sont que brièvement observés ici, car il sera possible par la suite l'occasion de revenir sur ce sujet. Le grec semble reprendre un thème d'aoriste radical hérité de l'indo-européen qu'on trouve également en sanskrit. L'aoriste radical n'est pas seul, car le grec a également produit un aoriste sigmatique pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-*, qui est très sûrement une innovation qui lui est propre (le sanskrit ne recense qu'une seule forme d'aoriste sigmatique pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-*, dans un texte plus tardif que le *Rigveda*) servant à produire une nuance factitive<sup>95</sup>. Le parfait d'ἴστημι est un cas assez particulier. Du point de vue de la reconstruction, il est habituel de reconstruire un parfait à redoublement (respecté par le grec, le latin et le sanskrit) avec un thème accentué au degré *o*. La laryngale produit cependant un traitement qui rend l'explication plus complexe<sup>96</sup>. Le degré *o* est, d'apparence, absent de formes à laryngale du type ἔστηκα<sup>97</sup>.

### 1.4.4. Accent et *Ablaut* de l'indicatif présent

Le dernier point qu'il reste à traiter concerne l'accent et l'*Ablaut*. J'ai décidé de réunir les traitements accentuels et l'alternance de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* car, comme le dit Pronk, « there is an ancient correlation between accent and ablaut »<sup>98</sup>. Le meilleur témoin de la reconstruction est le sanskrit, car c'est la langue la plus conservatrice du point de vue du système accentuel. Le grec innove<sup>99</sup> bien plus avec différentes règles accentuelles qui lui sont propres. La question est de savoir si le grec continue un type accentuel similaire (mobile ou immobile)<sup>100</sup> aux autres langues de la comparaison, et d'observer son lien avec l'*Ablaut* PIE. Je vais principalement me concentrer, dans

---

<sup>95</sup> SZEMERÉNYI 1964, p.185. Ce type d'aoriste reste assez mystérieux.

<sup>96</sup> Par exemple le sanskrit a pour habitude de produire un parfait en *-au* à la troisième du singulier du parfait pour les formes contenant une laryngale (exemple: *tastháu*). L'élucidation de cette forme reste incertaine d'après BEEKES 2011<sup>2</sup>, p. 265. GOTŌ 2013, p. 121 explique simplement que les racines se terminant par *-ā* prennent cette désinence aux première et troisième personnes du singulier.

<sup>97</sup> CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 193.

<sup>98</sup> PRONK 2013, p. 150.

<sup>99</sup> La limitation des trois syllabes dans l'accentuation est une caractéristique propre au grec (BEEKES 2011<sup>2</sup>, p. 155). Son système accentuel suggère tout de même une certaine continuité avec le PIE. Il reste, avec le sanskrit (les langues anatoliennes, qui sont souvent très utiles à la reconstruction, ne présentent pas un système accentuel assez bien reconstruit (OLANDER 2013, p. 130)), le meilleur témoin dans la reconstruction du système accentuel (OLANDER 2013, p. 137).

<sup>100</sup> OLANDER 2013, p. 143.

cette partie, sur le présent<sup>101</sup>. Clackson<sup>102</sup> présente un système d'*Ablaut* PIE où seraient attestées des formes fortes du verbe au singulier actif et des formes faibles dans le reste du paradigme. Il est déjà possible de remarquer que le paradigme d'ἴσθημι n'innove pas et suit cette reconstruction. Concernant l'accent, il faut d'abord revenir sur la corrélation entre accent et *Ablaut*. Clackson énonce une théorie supposant que le degré *e* se trouverait là où l'accent se place sur le mot. Il ajoute cependant que cette théorie n'est pas toujours vraie, et Zhivlov va dans le même sens en disant que « one of the main problems of the paradigmatic approach is that the direct connection between accent and ablaut must be ascribed to some pre-Proto-Indo-European stage, because reconstructed Proto-Indo-European has numerous counterexamples to this generalization »<sup>103</sup>. Cette théorie peut amener à résoudre l'accentuation des formes à redoublement par une approche polythématique du redoublement<sup>104</sup>. Cette approche suppose qu'à l'origine, l'accentuation des verbes à redoublement variait entre un type acrostatique (\*Cé-Ce/oC- ~ \*Cé-CC-) et un type hystérodynamique (\*Ci-Cé/óC- ~ \*Ci-CC-'). Si la voyelle thématique de degré *e*, qui avait tendance à attirer l'accent vers elle, n'est plus du tout représentée dans les langues filles du PIE pour la racine \*steh<sub>2</sub>-, on peut très bien imaginer que, dans une strate plus ancienne, une voyelle thématique de degré *e* se trouvait à la place du redoublement en *i*. Le témoin le plus fiable pour opérer cette reconstruction reste le sanskrit. Les formes à redoublement de présent (3ème classe de présent) du sanskrit peuvent être divisées en trois groupes distincts<sup>105</sup>. Le premier est le type hystérodynamique (avec 3sg. *juhóti* et 1pl. *juhumás*), le deuxième est le type statique (*jáhāti-jihīte*), et le troisième est le type amphidynamique (avec 3sg. *bibharmi* et 1pl. *bibhṛmás*). À première vue, le verbe sanskrit *tīṣṭhati* pourrait appartenir au type statique ou au type amphidynamique, mais l'absence d'occurrence de formes au pluriel accentuées ne permet pas de trancher<sup>106</sup>. Ce qui est intéressant, c'est que ce verbe peut être rapproché, par sa structure similaire, à la racine sanskrite *DHĀ*. Cette racine atteste dans son redoublement la voyelle thématique \*é (passée à *a* en sanskrit : *dá-dhā-mi*), on peut donc supposer son appartenance à l'ancien type PIE<sup>107</sup> acrostatique. Il serait alors possible de suggérer que le redoublement en *i* (qui

<sup>101</sup> Les cas de l'aoriste et du parfait sont traités dans les chapitres qui suivent. Cela me permettra de parler entre autres du lien entre l'aoriste radical et le présent à redoublement (FULK 1986, p. 180, BADER 1986, p. 130).

<sup>102</sup> CLACKSON 2007, p. 79.

<sup>103</sup> CLACKSON 2007, p. 87 et ZHIVLOV 2019, p. 220.

<sup>104</sup> FROTSCHER & HILL 2012, p. 106.

<sup>105</sup> KORTLANDT 2004, p. 9.

<sup>106</sup> La troisième personne du pluriel est bien présente en védique, mais elle est toujours accentuée sur le redoublement (*bibhrati, júhvati*) et ne peut, par conséquent, être prise comme preuve au type accentuel de *tīṣṭhati*.

<sup>107</sup> En védique, son type accentuel est amphidynamique (2pl. *datthá*).



s'est généralisé en grec) ait remplacé un ancien redoublement en *é*<sup>108</sup>, mais il est difficile d'en être assuré. Ce qui est certain, c'est que les règles de l'accentuation grecque font qu'ἴστημι ne peut aider à la reconstruction.

### 1.5. Sémantisme particulier de la racine \**steh*<sub>2</sub>

Il existe un composé d'ἴστημι qui possède des traitements phonétiques et sémantiques différents de ses autres formes composées. Il s'agit d'ἐπίσταμαι. Je regroupe phonétique et sémantique, car la compréhension de l'un permet d'éclairer celle de l'autre. J'ai exposé, plus haut<sup>109</sup>, la théorie de Rix, jugeant que ce verbe serait un dénominatif. D'autres résolutions phonétiques et sémantiques que l'on trouve chez Beekes<sup>110</sup> et Chantraine<sup>111</sup> permettent de comprendre les origines du sémantisme particulier du verbe ἐπίσταμαι (« je sais »). Les deux auteurs précédemment cités s'accordent sur le fait que la forme viendrait d'un \*ἐπι-ἥισταμαι avec perte de l'aspiration et par la suite, une contraction des voyelles qu'ils nomment hyphérèse<sup>112</sup>. Concernant l'aspect sémantique, Beekes opte pour un glissement sémantique fort proche de celui restitué par Rix<sup>113</sup> : « \**“stand before something”* > *“be confronted with sth., take knowledge of sth.”* »<sup>114</sup>. Chantraine, quant à lui, pense que le verbe devait avoir un sens originel « se placer au dessus de » que les activités pratiques/manuelles ont employé, en premier lieu, dans leur vocabulaire, pour désigner l'expertise dans tel ou tel domaine. Les langues germaniques connaissent un glissement similaire avec *for-standan* « comprendre »<sup>115</sup> en vieil anglais<sup>116</sup> ou encore *fir-stān* en

---

<sup>108</sup> JASANOFF 2003, p. 132. Ce redoublement en *i* de la racine \**steh*<sub>2</sub>- est, du moins, toujours présent au sein des langues anatoliennes (\**titt(a)*-).

<sup>109</sup> Cf. page 13.

<sup>110</sup> BEEKES 2010, p. 445.

<sup>111</sup> CHANTRAINE 1999<sup>2</sup>, p. 344.

<sup>112</sup> Schwyzer décrit ce phénomène, qu'il range dans la catégorie des hiatus de voyelles, comme l'« Ausdrängung eines Vokals » (SCHWYZER 1939, p. 252).

<sup>113</sup> RIX 1995, p. 239. Chez Rix, le sens du verbe passe par le substantif \*ἐπίστας qui devait être celui *se présentant* devant un tribunal pour défendre une cause et qui donc se comportait comme un « expert ». D'où le sens du dénominatif « je suis expert; je sais ».

<sup>114</sup> Aristote (ARSTT., *Phys.*, 247 b 11-12) considère que l'ἐπίστασθαι est comme un στήναι, une fixation stable de l'âme sur un élément du monde (sur cette notion de fixation de l'esprit, voir BELARDI 1976, p. 82). La forme grecque ἐπίσταμαι possède une équivalent latin, la *superstitio*. Ce terme était originellement lié au savoir véridique, avant d'avoir été placé à un niveau religieux (BELARDI 1976, p. 77).

<sup>115</sup> Le verbe hittite *ista(n)h-zi* « goûter » atteste le même glissement sémantique. Les travaux de POZZA (2019; 2020) indiquent que le sémantisme de ce dernier doit être pris au sens d'une perception de l'esprit, il signifie « reconnaître un goût par les sens ». Sur ce point de vue, on peut le rapprocher du verbe latin *sapere* « goûter », qui désigne une perception physique, mais aussi une perception de l'esprit.

<sup>116</sup> BOSWORTH-TOLLER ANGLO-SAXON DICTIONARY, *for-standan* [en ligne], <https://bosworthtoller.com/45981> (page consultée le 26 mai 2023).

vieux haut-allemand. Chantraine est d'avis que la psilose indiquerait une origine ionienne<sup>117</sup>. On peut alors penser que la forme avec psilose s'est dissociée sémantiquement du verbe de base ἴστημι à une époque pré-homérique, et a permis la création d'une forme sans psilose (ἐφίστημι) qui conserve, comme vu plus haut dans ce chapitre, une connexion sémantique avec ἴστημι<sup>118</sup>. Le sémantisme de ce verbe peut être rangé dans la case « cognition », comme toute une série d'autres verbes chez Homère<sup>119</sup>. La question est donc de savoir ce que ce verbe dérivé d'ἴστημι apporte à cette « catégorie », et ce qui le différencie sémantiquement des autres membres de la catégorie en question. Du point de vue de la construction, il se rapproche fortement du verbe οἶδα, qui peut se construire, tout comme ἐπίσταμαι, aussi bien avec le génitif, dans le passage (1) où Ulysse se prépare à tirer la corde de son arc face aux prétendants, qu'avec l'accusatif, décrivant, dans l'extrait (2), les qualités des servantes d'Alcinoos.

**(1)** ὥς ὄτ' ἀνὴρ φόρμιγγος ἐπιστάμενος καὶ ἀοιδῆς

« Comme lorsqu'un homme ayant une maîtrise de la lyre et du chant »

HOM., *Od.*, XXI, 406

**(2)** ...· περὶ γάρ σφισι δῶκεν Ἀθήνη

ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλάς.

« ...; car, en ce qui les concerne, Athéna leur a donné

d'avoir la maîtrise des actes de toute beauté et des honnêtes âmes. »

HOM., *Od.*, VII, 110-111

Ces deux passages de l'*Odyssée* représentent deux types de construction différentes d'ἐπίσταμαι (avec les génitifs φόρμιγγος καὶ ἀοιδῆς pour le premier et l'accusatif ἔργα περικαλλέα pour le second), mais expriment tous deux un sémantisme similaire (à savoir celui d'avoir une compétence dans un domaine particulier). C'est là la particularité d'ἐπίσταμαι. Luraghi<sup>120</sup> décide de ranger les verbes οἶδα et ἐπίσταμαι dans une catégorie plus précise que la cognition, celle de la « connaissance ». Cette dernière précise cependant bien qu'il existe une distinction entre connaissance-compétence (comme vu avec les exemples (1) et (2) tirés de l'*Odyssée*) et

<sup>117</sup> Buck confirme cela : « Psilosis, or the loss of the spiritus asper, is characteristic of East Ionic [...] » (BUCK 1928, p. 52-53).

<sup>118</sup> LURAGHI 2020, p. 174-175.

<sup>119</sup> On trouve les verbes οἶω/οἶομαι, δοκέω, οἶδα, φρονέω et bien d'autres qui peuvent être rangés dans cette catégorie. Ces catégories sont celles établies par Luraghi (cf. note de bas de page 120).

<sup>120</sup> LURAGHI 2020, p. 274.

connaissance pure. La grande différence entre οἶδα et ἐπίσταμαι est qu'οἶδα se construit plutôt avec un génitif quand il s'agit de connaissance-compétence (ex.: HOM., *Il.*, IV, 310), alors qu'il se construit avec un accusatif quand le verbe exprime une connaissance pure (ex.: HOM., *Il.*, II, 301). Pour ἐπίσταμαι, peu importe les nuances sémantiques, le verbe peut adopter les deux types de constructions, comme il est possible de le voir aux exemples (1) et (2). *The Homeric Dependency Lexicon*<sup>121</sup> recense plus d'emplois avec l'accusatif (quatre) qu'avec le génitif (un seul). Le total des constructions étant fort bas, je ne juge pas que ces chiffres soient significatifs. On remarque toutefois que la construction qui possède son régime au génitif dépend d'un participe, et donc d'une forme nominale du verbe. Il est possible que la nominalisation du verbe ait influé sur le régime de ce dernier.

## 2. Particularités morphologiques et sémantiques du présent de la racine \**steh*<sub>2</sub>-

Ce chapitre introduit l'étude de la dérivation verbale de la racine \**steh*<sub>2</sub>- selon, comme annoncé dans l'introduction, le modèle gréco-aryen du verbe indo-européen. Le premier chapitre ayant déjà introduit toute une série d'éléments morphologiques propres au présent de \**steh*<sub>2</sub>-, on se contente donc ici d'une étude sémantique de ces derniers, et de leur rapport au noyau sémantique de \**steh*<sub>2</sub>-. Le tout se fait, bien entendu, dans une visée comparative, car « the verbal system of Greek is fairly conservative and reflects the inflectional categories of PIE in many respects. »<sup>122</sup>.

### 2.1. Le présent en grec

Comme dit plus haut, le principal témoin de cette analyse (ἴσθημι) est un présent à redoublement athématique. Ce type de présent permet d'analyser ce verbe sous différents angles (aspects, terminaisons, question du caractère thématique...). Certains points déjà évoqués dans les résolutions phonétiques trouvent leurs réponses dans ce chapitre.

#### 2.1.1. Redoublement et aspects

Avant de répondre à la question du redoublement athématique PIE en grec qui avait été laissée en suspens<sup>123</sup>, il faut d'abord étudier les raisons d'être et les origines du redoublement de

---

<sup>121</sup> M. CENNAMO & S. LURAGHI, *The Homeric Dependency Lexicon* [en ligne], <https://hodel.unipv.it/hodel-res> (page consultée le 26 mai 2023).

<sup>122</sup> JOSEPH, KLEIN & WENTHE 2017, p. 670.

<sup>123</sup> Page 21.

présent. Schwyzler<sup>124</sup> dit que le redoublement avait à l'origine un sens itératif ou intensif (qui s'est peu à peu perdu). Les valeurs aspectuelles des verbes restent tout de même encore fortement perceptibles chez Homère<sup>125</sup>, qui est notre principale source. Cette ancienne valeur itérative/intensive n'est cependant plus perceptible au sein de la dérivation verbale de la racine \**steh*<sub>2</sub>- en grec. Certains verbes à redoublement de présent comme *ιάχω*<sup>126</sup>, « retentir », laissent penser que cette valeur itérative<sup>127</sup> aurait encore quelques survivances en grec. Que peut-on dire d'un verbe comme *τίθημι* qui est typologiquement et sémantiquement plus proche d'*ἵστημι* ? La sémantique du verbe *τίθημι* ne rend pas non plus une valeur itérative, mais certains contextes peuvent favoriser une lecture itérative<sup>128</sup>. Du côté d'*ἵστημι*, certains cas peuvent faire transparaître un caractère itératif. C'est le cas l'exemple (3) tiré d'Homère, passage où Athéna a chargé les Achéens de courage et où le contexte favorise la notion de répétition, de force.

(3) Ἡὔτε μυιάων ἀδινάων ἔθνεα πολλὰ

αἶ τε κατὰ σταθμὸν ποιμνήϊον ἠλάσκουσιν

ῶρη ἐν εἰαρινῇ ὅτε τε γλάγος ἄγγεα δεύει,

τόσσοι ἐπὶ Τρώεσσι κάρη κομόωντες Ἀχαιοὶ

ἐν πεδίῳ ἴσταντο διαρραῖσαι μεμαῶτες.

« Comme les peuples innombrables des mouches en troupe compacte

qui vont et viennent dans l'étable d'un troupeau

à la saison du printemps, quand les vases sont inondés de lait,

aussi nombreux, face aux Troyens, les Achéens au crâne chevelu

se sont postés dans la plaine, avides de les mettre en pièce. »

HOM., *Il.*, II, 473

<sup>124</sup> SCHWYZER 1939, p. 646.

<sup>125</sup> CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 153-154.

<sup>126</sup> BEEKES 2010, p. 575. *ἴαχω* est un présent à redoublement venant de \**ῑ-ῑάχ-ω*.

<sup>127</sup> Un exemple évident peut être repéré chez Homère lorsqu'il décrit les vagues qui retentissent: ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἱστίων, ἀμφὶ δὲ κύμα στείρη πορφύρεον μεγάλ' ἴαχε νηὸς ἰούσης: « le vent gonfla la voile en son milieu, autour de l'étrave du navire, les flots se colorant d'une teinte sombre criaient fortement alors que le bateau allait; » (HOM., *Il.*, I, 481-482).

<sup>128</sup> WILLI 2018, 179-180. πρῶτα μὲν οὖν νέκρας φόρεον κατατεθνηῶτας, καὶ δ' ἄρ' ὑπ' αἰθούσῃ τίθεσαν εὐερκέος ἀλλῆς, ... « elles portaient donc d'abord les cadavres de ceux qui étaient morts et elles les déposaient alors au fur et à mesure sous le portique de la cour bien close, ... » (HOM., *Od.*, XXII, 448-450). Cette lecture itérative est plus liée à l'aspect imperfectif du présent.

On peut voir ici que le nombre pluriel du verbe est lié à un aspect itératif<sup>129</sup>. À d'autres endroits chez Homère, le contexte peut apporter une valeur itérative au verbe ἴστημι (Giannakis<sup>130</sup> en donne plusieurs exemples), mais je ne citerai, à titre d'exemple, que le cas du chant XXI de l'*Illiade*, au vers 327<sup>131</sup>, où le sujet est le même singulier collectif (κῦμα) que celui qui donne une valeur itérative à ἰάχω dans l'exemple de la note de bas de page 127. On pourrait conclure qu'en tant que tel, le verbe ἴστημι ne possède pas de valeur itérative, mais le contexte peut conditionner celle-ci. Il existe une exception à cette considération : l'indicatif imparfait<sup>132</sup> ἴστασχ' (\*ἴστασκε, τ 574). Schwyzer le décrit comme un passé itératif, un « Ionische Iterativpräterita »<sup>133</sup>. Celui-ci se forme grâce à l'adjonction d'un vieux suffixe indo-européen itératif<sup>134</sup> \*-ske/o-. Il est intéressant de noter que le grec a produit toute une série de lemmes à redoublement avec ce suffixe itératif comme par exemple μμνήσκω (sanskrit *mányate*, PIE \*menh<sub>2</sub>-) ou βιβρώσκω (sanskrit *gīrṇá-*, PIE \*g<sup>w</sup>erh<sub>3</sub>-), dont la grande majorité possède la particularité de se finir par une laryngale<sup>135</sup>. Ce groupe de verbes, qui présente un suffixe itératif constant dans tout le système du présent, s'écarte du cas d'ἴστασχ' dont le suffixe est uniquement présent au passé de manière très ponctuelle (une seule occurrence chez Homère pour le lemme ἴστημι). Son intérêt se trouve dans la tentative de comprendre l'emploi de deux suffixes (le redoublement et le suffixe \*-ske/o-) ayant des valeurs aspectuelles assez similaires dans la dérivation verbale de la racine \*steh<sub>2</sub>-. Ce groupe verbal peut s'éclairer par le témoignage du hittite. Le même type de traitement s'opère en hittite où un suffixe \*-ske/o- s'insère parfois dans les formes à redoublement, car le redoublement, à époque historique, n'est plus productif et ne permet plus d'exprimer clairement l'aspect itératif (à côté de *papparšk-* « répandre » on trouve aussi *papparš-*<sup>136</sup>). Le suffixe est alors placé afin de permettre de re-caractériser, voire d'hyper-caractériser, le verbe<sup>137</sup>. Ce serait là la raison qui aurait poussé le grec à introduire un

<sup>129</sup> TIMBERLAKE 1982, p. 315, « by its nature an iterative event has a complex structure, in the sense that it is composed of individual subevents that go together to form a collective, iterated macroevent ». Qu'elle soit issue d'un singulier collectif ou d'un véritable pluriel, la collectivité est un facteur influant sur l'aspect itératif.

<sup>130</sup> GIANNAKIS 1997, p. 84.

<sup>131</sup> πορφύρεον δ' ἄρα κῦμα διπετέος ποταμοῖο ἴστατ' ἀειρόμενον, κατὰ δ' ἤρεε Πηλεΐωνα·, « alors les vagues pourpres du fleuve qui tombe du ciel s'élevaient au fur et à mesure, et une fois levées, elles s'abattaient contre le fils de Pélée; », HOM., *Il.*, XXI, 327.

<sup>132</sup> Je cite aussi l'imparfait car typologiquement, il fait partie du système du présent.

<sup>133</sup> SCHWYZER 1939, p. 710.

<sup>134</sup> En grec, il développe secondairement un sens inchoatif avec des verbes comme γηράσκω, « vieillir » (CHANTRAINE 1948, p. 318).

<sup>135</sup> NIEPOKUIJ 1997, p. 188-189.

<sup>136</sup> BECHTEL 1936, p. 60-66.

<sup>137</sup> INGLESE & MATTIOLA 2020, p. 291.

suffixe sur une forme déjà préfixée<sup>138</sup>. Il faut donc rester prudent quant à l'éventuelle origine d'un verbe à redoublement suffixé, hérité directement du PIE. Chantraine<sup>139</sup> explique que ce type d'imparfait itératif est un trait typique de l'ionien, dialecte fortement représenté dans le genre épique. En effet, on peut également trouver ce type de forme chez des auteurs écrivant en dialecte ionien comme Hérodote. L'imparfait à suffixe itératif est recensé au total neuf fois chez Hérodote<sup>140</sup>. En voici un exemple issu du livre I d'Hérodote (4), où ce dernier expose les différentes lois de Babylone.

(4) ἄλλην ἀνεκήρυσσε ἢ μετ' ἐκείνην ἔσκει εὐειδестаτή,

« il mettait aux enchères une autre, celle qui était la plus belle après celle-ci »

HDT., I, 196, 9

Cet imparfait itératif tire ses origines des formes φάσκει et ἔσκει<sup>141</sup>. Ces deux formes ont été l'amorce à ce type de formation. Le type itératif se construit directement sur la racine<sup>142</sup>. Pour ἔσκει, il s'adjoint à la racine \*es- du verbe « être », sans l'ajout d'aucun autre suffixe. L'augment est donc absent de ce type de formation. Pour les verbes athématiques comme ἴστημι, qui ont continué ce système itératif, le suffixe a directement été adjoint au thème de présent<sup>143</sup>. Contrairement à l'ensemble des verbes possédant ce suffixe -σκον (dont ἴστασχ'), εἰμί n'a pas produit cette forme pour sa valeur itérative. C'est en réalité pour tenter d'avoir un imparfait avec un sens plus duratif, en opposition avec son imparfait « classique », qui pouvait parfois faire office d'aoriste (même cas pour φάσκω). Γίγνομαι a finalement fourni un aoriste à εἰμί, ce qui a poussé la forme plus « durative » en désuétude<sup>144</sup>.

---

<sup>138</sup> NIEPOKIJ 1997, p. 191.

<sup>139</sup> CHANTRAINE 1948, p. 318-322.

<sup>140</sup> POWELL 1938, p. 104.

<sup>141</sup> Cette origine est expliquée dans le chapitre portant la comparaison (6).

<sup>142</sup> À une exception près pour φάσκει (HOM., *Od.*, XI, 306) qui atteste également une forme ἔφασκει plus courante (voir par exemple HOM., *Od.*, VII, 256) et qui comporte l'augment.

<sup>143</sup> Pour ἴστημι, même si cet élément n'aurait de toute façon pas été visible, l'augment est techniquement absent. Cette absence de l'augment est justifiée par les différentes valeurs qu'il possède (voir PAGNIELLO 2007, p. 118). Je n'étudierai les raisons de cette absence que par la suite, dans le chapitre portant sur l'aoriste et les rôles de l'augment.

<sup>144</sup> KELLER 1985, p. 34-38.

Willi juge que l'aspect principal du présent à redoublement de \**steh*<sub>2</sub>- est définitivement télique, c'est-à-dire "describing a situation which typically involves a single cycle, such as shooting"<sup>145</sup>. L'aspect télique s'illustre parfaitement dans l'exemple suivant<sup>146</sup> :

(5) καὶ τὰ μὲν ἐν μέσση ἀγορῇ θέσαν, ἄν δ' Ἀγαμέμνων

ἴστατο· Ταλθύβιος δὲ θεῶ ἑναλίγκιος αὐδὴν

κάπρον ἔχων ἐν χερσὶ παρίστατο ποιμένι λαῶν.

« Et ils les déposèrent au milieu de l'assemblée. Alors Agamemnon

se levait; Talthybios, semblable à un dieu par la voix,

tenant entre ses mains un sanglier, se trouvait près du berger des hommes. »

HOM., *Il.*, XIX, 249-251

Dans ce passage (5) du livre XIX de l'*Iliade* où Agamemnon et Ulysse décident d'enterrer la hache de guerre et de combattre à nouveau ensemble, on dépeint une image d'Agamemnon se levant de son trône. L'aspect télique du verbe évoque clairement une action qui a un début et, une fois Agamemnon debout, une fin. Le contexte peut également définir d'autres aspects du redoublement. Van Brock<sup>147</sup> juge que pour le redoublement du verbe hittite, qui est, comme vu plus haut, très proche du redoublement grec, « trois termes, au moins, sont nécessaires: il constitue des thèmes itératifs, perfectifs et, quoique rarement, duratifs. ». L'aspect itératif a déjà évoqué. Concernant l'aspect perfectif et duratif, le contexte, ici aussi, peut favoriser une telle lecture aspectuelle :

(6) ἀλλὰ μάλα μεγάλη χρεῖω βεβίηκεν Ἀχαιοῦς.

νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἴσταται ἀκμῆς

ἢ μάλα λυγρὸς ὄλεθρος Ἀχαιοῖς ἠὲ βιῶναι.

« Mais une fort grande nécessité a accablé les Achéens.

En effet, elle se trouve maintenant pour tous sur le fil d'un rasoir,

ou triste fléau pour les Achéens, ou bien la vie. »

HOM., *Il.*, X, 171-173

---

<sup>145</sup> WILLI 2018, p. 121 et 154.

<sup>146</sup> À noter qu'il ne s'agit ici pas de la forme simple ἴστημι, mais de l'une des formes composées de la dérivation verbale de \**steh*<sub>2</sub>-, ἀνίστημι. La forme présente dans le texte (ἄν...ἴστατο) est due à une tmèse.

<sup>147</sup> VAN BROCK 1964, p. 145.

Deux aspects<sup>148</sup> sont combinés dans cette forme moyenne d'ἴσθημι, il s'agit des aspects perfectif et statif. Au sein de ce passage où Nestor fait part de l'urgence de la situation, l'élément se trouvant « sur le fil d'un rasoir » a non seulement déjà été atteint par les Achéens (montrant bien l'aspect perfectif du verbe), mais il est également devenu un état physique et mental (montrant ici l'aspect statif du verbe). Willi<sup>149</sup> juge cependant que cet aspect appartient uniquement aux formes du parfait pour le grec et à certaines formations particulières du présent (avec un suffixe ou une dérivation particulière)<sup>150</sup> pour d'autres langues IE. Enfin, pour l'aspect duratif, on peut dire que sa valeur est étroitement liée au caractère imperfectif du verbe, qui est, par nature, lié au temps du présent<sup>151</sup>. Je suis du même avis que Comrie<sup>152</sup>, qui juge que cet aspect « continu » n'est au final qu'une subdivision de l'aspect imperfectif, au même titre que l'aspect « habituel » ou encore « progressif ». De nombreux présents et imparfaits peuvent aisément illustrer ces aspects de manière limpide. Il reste enfin une dernière valeur aspectuelle à traiter concernant ἴσθημι, qui est celle des formes transitives du verbe dont il a déjà été fait mention pour l'aoriste dans la partie portant sur la phonétique. Il s'agit simplement d'une valeur factitive<sup>153</sup>, présente à l'exemple (7), décrivant une scène de bataille.

(7) οἱ τ' ἄμυδις κονίης μεγάλην ἰστῦσιν ὀμίχλην,

« Et qui, au même endroit, soulèvent un énorme brouillard de poussière, »

HOM., *Il.*, XIII, 336

La racine \**steh*<sub>2</sub>- développe, en plus d'une forme active, une forme moyenne déjà rencontrée : ἴσταμαι. Allan place ce verbe au sein de la catégorie des « Body Motion Middle »<sup>154</sup>. L'utilité d'ἴσταμαι serait d'opposer une forme moyenne intransitive<sup>155</sup>, qu'on trouve dans la scène de bataille de l'exemple (8), à la forme factitive vue précédemment. Il fait partie des rares moyens

<sup>148</sup> GIANNAKIS 1997, p. 76.

<sup>149</sup> WILLI 2018, p. 154.

<sup>150</sup> Voir par exemple *stāre* page 15 ou au chapitre 2.2.2.

<sup>151</sup> J. HEWSON, *Aspect (and Tense)* [en ligne], [https://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics/aspect-and-tense-COM\\_00000037?s.num=5&s.f.s2\\_parent=s.f.book.encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics&s.q=hewson](https://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics/aspect-and-tense-COM_00000037?s.num=5&s.f.s2_parent=s.f.book.encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics&s.q=hewson) (page consultée le 26 mai 2023).

<sup>152</sup> COMRIE 1976, p. 25.

<sup>153</sup> Concernant les verbes factitifs : « leur procès consiste à rendre leur complément d'objet direct conforme au nom de base » (voir DUHOUX 2000, p. 339). Pour le cas d'ἴσθημι, le procès consiste à le rendre conforme au substantif στάσις, qui désigne l'action de se tenir (debout). Ce factitif est aussi téléique.

<sup>154</sup> ALLAN 2003, p. 76-77.

<sup>155</sup> ALLAN 2003, p. 243-247. Uniquement présente au moyen pour le présent.



de la flexion athématique pour lesquelles on considère que la forme moyenne répond, pour le sens, à une forme de parfait actif, dont le sémantisme est statif<sup>156</sup>.

(8) τάων οὐ τοι ἐγὼ πρόσθ' ἴσταμαι οὐδὲ μεγαίρω.

« Devant qui je ne me tiens pas debout et je ne m'oppose pas. »

HOM., *Il.*, IV, 54

Les composés d'ἴστημι ne paraissent apporter aucune nouvelle valeur aspectuelle<sup>157</sup> à leur verbe d'origine (si ce n'est des précisions de l'action ou des intensifications)<sup>158</sup>, mais il existe un dérivé verbal, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, qui offre à la riche dérivation verbale de \*steh<sub>2</sub>- une nouvelle valeur aspectuelle. Il s'agit de ἐπίσταμαι<sup>159</sup>. D'après Luraghi<sup>160</sup>, ce verbe indique un état, une connaissance intellectuelle que l'on a, ou dans laquelle « on se trouve ». Avec ἐπίσταμαι, on peut ajouter un aspect indiscutablement statif au présent de la racine \*steh<sub>2</sub>-, dont Willi déplore l'absence pour le grec<sup>161</sup>. Pour mieux comprendre l'aspect statif d'ἐπίσταμαι, il faut le comparer à d'autres « Experiential Verbs » de la même catégorie, à savoir des verbes de connaissance intellectuelle ou de compétence. Pour ce faire, j'utilise οἶδα et πυνθάνομαι comme outils de comparaison. Πυνθάνομαι se différencie d'οἶδα et d'ἐπίσταμαι par le fait qu'il provoque un changement d'état (Cunliffe donne des traductions comme « to come to know of or about, something »)<sup>162</sup> qui amène à la connaissance, alors qu'ἐπίσταμαι et οἶδα sont un état de connaissance, d'où l'aspect statif. À noter que le parfait de πυνθάνομαι peut avoir une valeur stative (πέπυσμαι).

### 2.1.2. L'imparfait

L'imparfait est souvent caractérisé comme étant un présent du passé. Morphologiquement et sémantiquement, il est fort proche du présent. C'est pourquoi il a été décidé de le placer dans la catégorie du présent. Au niveau des valeurs sémantiques et aspectuelles de l'imparfait, il n'y a pas

---

<sup>156</sup> BADER 1972, p. 7; JASANOFF 1978, p. 14. Ce qui explique le sémantisme particulier de la forme de l'exemple (6). Ce n'est donc pas tant le contexte qui la conditionnait.

<sup>157</sup> « However, the primary function of the preverb is not perfectivization but rather specialization and “concretization” of the verbal meaning. » (GIANNAKIS 1997, p. 88).

<sup>158</sup> Voir exemple (5).

<sup>159</sup> Ayant déjà donné une première explication de ce verbe dans ce travail au chapitre 1.5., je renvoie à ce dernier pour une meilleure compréhension de ce qui va suivre.

<sup>160</sup> LURAGHI 2020, p. 197.

<sup>161</sup> WILLI 2018, *Table 4.1*.

<sup>162</sup> CUNLIFFE 1963<sup>2</sup>, s. v. πεύθομαι.

d'élément spécifique à ἴσθημι ou à sa morphologie (le cas du passé itératif vu plus haut mis à part) qui mériterait une étude plus approfondie. L'imparfait exprime, en effet, des sémantismes et aspects duratifs, distributifs, progressifs et autres qui se généralisent dans l'ensemble du système verbal<sup>163</sup> (seule la question de la répartition de l'emploi de ces nuances pour les différentes formes d'ἴσθημι pourrait se poser). L'élément qui est le plus intéressant pour ἴσθημι est la fusion de l'augment avec la voyelle de redoublement initiale. Cette voyelle de redoublement ne permet malheureusement pas de différencier les formes d'imparfait avec augment des formes poétiques sans augment. La question du rôle de l'augment sera, certes, bien plus détaillée dans la partie concernant l'aoriste, mais elle a aussi son rôle à jouer au niveau de l'imparfait, à une époque où les faits homériques montrent que le système temporel était encore en cours de formation<sup>164</sup>. L'augment pourrait être deviné par l'allongement du ι initial, mais sa position et les règles métriques qui s'y rapportent<sup>165</sup> ne laissent pas la possibilité de le voir. La comparaison avec d'autres formes d'imparfait avec et sans augment permettent d'établir certains schémas comme la mise en avant de la valeur temporelle ou encore sa présence dans le récit<sup>166</sup>. Je peux prendre l'exemple assez prolifique et proche typologiquement de τίθημι. Dans l'*Illiade* et l'*Odyssee*, on peut recenser quinze formes à augment, du type ἐτίθει, face à quarante-et-une formes sans augment, du type τίθει. L'emploi de l'augment, moins fréquent, serait donc motivé par une quelconque raison contextuelle ? Si l'on observe l'emploi de ἐτίθει dans le chant XVIII de l'*Illiade*, on peut remarquer que le récit conditionne l'emploi de l'augment de l'imparfait. Au vers 607<sup>167</sup>, l'introduction du discours se déroulant à un temps passé favorise l'emploi de l'augment afin que celui-ci introduise cette partie « temporelle » du récit. À l'inverse, au vers 412<sup>168</sup>, « dans un récit cohérent qui se développe dans le passé on n'a pas besoin de souligner le sens passé par l'emploi de l'augment »<sup>169</sup>. Suite à cet exemple, je peux revenir sur le cas de l'augment d'ἴσθημι. Le contexte permet parfois de deviner si la forme

<sup>163</sup> Voir DUHOUC 2000, p. 358-364 et CRESPO 2014.

<sup>164</sup> SLAVJATINSKAJA 1965, p. 148.

<sup>165</sup> Je parle ici de l'allongement compensatoire dû aux deux consonnes qui suivent le ι initial allongeant la syllabe qui précède (voir WEST 1982, p. 8).

<sup>166</sup> CHANTRAINE 1948, p. 482-484.

<sup>167</sup> Ἐν δ' ἐτίθει ποταμοῖο μέγα σθένος Ὠκεανοῖο ἄντυγα πᾶρ πρῶματῆν σάκεος πύκα ποιητοῖο. « Il plaçait dedans la grande force de l'Océan, le long du bord extrême du bouclier fait avec art ».

<sup>168</sup> φύσας μὲν ῥ' ἀπάνευθε τίθει πυρός, ὄπλά τε πάντα λάρνακ' ἐς ἀργυρέην συλλέξατο, « il plaçait alors les soufflets de forge à l'écart du feu, il réunit tous ses outils dans un coffre en argent, ».

<sup>169</sup> CHANTRAINE 1948, p. 484. Chantraine note également qu'hors du récit, la proportion de formes verbales à augment est plus importante. Il faut avoir également à l'esprit que la métrique peut favoriser la suppression de l'augment.

d'imparfait était une forme à augment à l'origine. En HOM., *Il.*, II, 557-558<sup>170</sup>, le type d'usage est facilement reconnaissable. On note tout d'abord dans le voisinage du verbe un autre verbe sans augment, στῆσε. L'adverbe de lieu ἵνα introduit ensuite l'imparfait ἴσταντο, qui se trouve donc purement dans un contexte passé, où l'usage de l'augment n'aurait de toute façon pas été nécessaire. Homère insiste sur la valeur aspectuelle (en opposition avec la valeur plus ponctuelle de l'aoriste), plutôt que sur la valeur temporelle passée de l'imparfait<sup>171</sup>. Un autre exemple va dans le même sens. En HOM., *Il.*, XXI, 313-314<sup>172</sup>, il y a toujours dans le voisinage du verbe un autre verbe sans augment, ὄρινε. Il est plus difficile de reconnaître avec certitude les cas où l'on serait en présence d'une forme pré-contraction \*ἐ-ίστη. Le problème est le même que dans le cas du verbe ἴθουσε (HOM., *Il.*, VI, 2) mentionné par De Decker<sup>173</sup>. Le verbe ἰθύω possède un ι long par nature qui empêche de reconnaître la forme augmentée. Ἰστημι se trouve dans la même situation, car il est toujours long par position. Une tentative de reconstruction peut tout de même être faite à l'aide de l'exemple (9) :

(9) ἀλλ' ὅτε δὴ Σκαιάς τε πύλας καὶ φηγὸν ἴκοντο,  
ἐνθ' ἄρα δὴ ἴσταντο καὶ ἀλλήλους ἀνέμιμον.

« Mais quand ils arrivèrent aux portes Scées et son chêne aux glands comestibles,  
ils s'arrêtaient alors là et s'attendaient patiemment les uns les autres. »

HOM., *Il.*, XI, 170-171

Plusieurs éléments présents dans ce passage montrent que l'emploi d'ἴστημι est différent et se rapproche de ce qu'on pourrait qualifier d'un emploi avec augment. L'élément le plus évident est l'emploi, dans le même vers, d'un autre verbe à l'imparfait avec augment : ἀνέμιμον. Autre fait remarquable qui pousse à un emploi temporel, c'est la particule δὴ. Son sens primaire est temporel et est bien plus fort chez Homère que chez tout autre auteur grec postérieur. Il sert donc à renforcer la valeur temporelle de l'imparfait<sup>174</sup>. Cette particule est également reprise au vers 170 de l'exemple (9), avec un verbe ἴκοντο qui se trouve dans la même situation que ἴστημι. Ce verbe ἴκοντο montre à quel point il aurait été difficile de définir la présence de l'augment uniquement sur base de la

<sup>170</sup> Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δυοκαίδεκα νῆας, στῆσε δ' ἄγων ἵν' Ἀθηναίων ἴσταντο φάλαγγες, « Ajax conduisait douze bateaux depuis Salamine, et, les guidant, il les établit à l'endroit où se tenaient les phalanges des Athéniens ».

<sup>171</sup> Qui reste parfois assez floue et fort proche de l'aoriste. Voir SLAVJATINSKAJA 1965, p. 146.

<sup>172</sup> ἴστη δὲ μέγα κῦμα, πολὺν δ' ὀρυμαγδὸν ὄρινε φιτρῶν καὶ λάων, « une grande vague se dressait, elle soulevait un énorme bruit retentissant des souches et des rochers, ».

<sup>173</sup> DE DECKER 2016, p. 270.

<sup>174</sup> DENNISTON 1954, p. 203-204.

métrique (et donc dans le cas purement théorique où l’allongement par position n’aurait pas eu d’effet). Pourquoi cela ? L’*Etymological Dictionary of Greek*<sup>175</sup> mentionne la forme ἴκω (et par conséquent également ἰκνέομαι) avec une initiale longue<sup>176</sup>. Tenter de repérer une initiale brève à l’imparfait est impossible pour la simple raison que l’imparfait est une forme du système du présent. Il ne reste donc que l’aoriste. L’aoriste de ἴκοντο au vers 170 de l’exemple (9) est bref malgré la présence de la particule temporelle. Cette brève signifie donc que l’influence temporelle de l’augment est invalidée ou alors que le contexte (deux marqueurs temporels avec ὄτε et δὴ) rend inutile un augment ? Pas forcément, car on peut observer que le substantif ἴκέτις/ἴκέτης possède une initiale brève. Sachant que ce type de substantif en -τις est construit sur la racine<sup>177</sup>, on pourrait supposer que la longueur de l’initiale de l’aoriste était brève et qu’elle l’est restée dans la conjugaison (avec ou sans augment) par analogie. Cependant, la scansion (HOM., *Il.*, I, 484) indique que l’initiale de la forme peut aussi être longue. La seule interprétation qu’on puisse faire de l’imparfait, et qui soit fiable, se trouve être une distinction entre valeur temporelle d’une part, et valeur aspectuelle, d’autre part. Il reste tout de même peu pertinent de tenter de deviner les formes pouvant se reconstruire comme \*ἐ-ίστη ou \*ἴστη. Seules les formes d’aoriste d’ἴστημι permettent une étude solide de l’augment.

### 2.1.3. Éléments de morphologie

Concernant les désinences d’ἴστημι, sa conjugaison athématique, moins fréquente que la conjugaison thématique dans la langue grecque, offre la possibilité de faire quelques remarques intéressantes sur celle-ci. Je commencerai par les origines de la conjugaison athématique en -μι. On peut sans aucun doute déduire que l’origine de la conjugaison homérique<sup>178</sup> (et grecque en général) remonte au moins au mycénien. Des exemples de verbes en -μι existent déjà à l’époque du mycénien. On trouve, dans le *Mycenaeae Graecitatis Lexicon*<sup>179</sup>, un exemple d’une ancienne forme du verbe ἴημι (que Morpurgo-Davies reconstitue ainsi : \*isēmi) à la troisième personne du pluriel (myc. -i-j-si = hom. ἰεῖσι). D’autres verbes s’apparentent à des verbes athématiques du grec ancien comme *te-ke*, qui est une forme d’aoriste de τίθημι. Il n’existe, en mycénien, aucun verbe qui

<sup>175</sup> BEEKES 2010, p. 586.

<sup>176</sup> Du moins pour le présent. Cet allongement est une création secondaire propre au grec de la racine \*seik-.

<sup>177</sup> Et donc sur le thème de l’aoriste radical. Voir CHANTRAINE 1933, p. 300-301.

<sup>178</sup> Kirk insiste sur le fait que « now it is assumed by many Homeric scholars, [...], that there must have been Achaean—or ‘Mycenaean’ in its archaeological and looser sense—epic poetry, in dactylic meter, of which considerable remnants came down into Homer » (KIRK 1962, p. 105) et à cela j’ajoute les paroles de Chadwick, disant que « it is therefore reasonable to assume that the Greek epic had its roots in the Mycenaean age, [...] » (CHADWICK 1956, p. 117).

<sup>179</sup> MORPURGO-DAVIES 1963, p. 111.

s'apparenterait au ἴστημι du grec. Il est cependant possible de trouver plusieurs dérivés nominaux de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* (myc. *ta-to-mo* = gr. σταθμός et myc. *i-te-ja-o* = gr. ἰστός)<sup>180</sup>. On peut faire remonter l'origine de cette conjugaison à une époque encore antérieure au grec commun, qui sera déduite à travers l'étude des désinences des autres langues étudiées dans le présent travail.

Concernant le reste du paradigme d'ἴστημι, la seule forme remarquable qui nécessite une attention particulière est la troisième personne du pluriel actif de l'indicatif présent, ἰστᾶσιν. La troisième personne du pluriel du grec est la personne posant le plus de problèmes du point de vue de la grammaire comparée et de la reconstruction. La comparaison avec le sanskrit et le latin est bien entendu un apport majeur à sa compréhension. La conjugaison de la troisième personne du pluriel en grec peut être séparée entre désinences des conjugaisons thématique et athématique<sup>181</sup>. D'un côté, on trouve les désinences -ον; -οντι (-ουσι); -οντο; -οντοι/αι et de l'autre les désinences reposant sur une alternance *\*-enti*; *\*-onti*; *\*-nti*<sup>182</sup>. La désinence -σι de ἰστᾶσιν descendrait de là et la comparaison avec le verbe « être » permet de le prouver. La forme εἰσί<sup>183</sup> aurait eu à l'origine cette désinence -εντι que l'on reconstruit à l'aide de la forme qu'on trouve en mycénien *e-e-si* qui remonterait à un ancien *\*ehensi*. De plus, on remarque également que la forme ἐντί est recensée dans le groupe occidental du grec. Il existe bien entendu d'autres exemples<sup>184</sup>. On pourrait dès lors penser que la forme précédent ἰστᾶσιν aurait été *\*ἴσταντι* avec allongement compensatoire lors de la chute de la nasale, ou alors une contraction de la forme *\*ἰστά-ασιν* (avec deuxième *α* bref). C'est par analogie à cette forme que les formes διδοῦσι et τιθεῖσι ont adopté l'accent propérispomène. Dans les deux cas de figure, on trouve là des désinences de troisième personne du pluriel au degré zéro, avec une forme reconstituée *\*ἴsth<sub>2</sub>-nti*. Dans le cas d'*\*ἴσταντι*, la nasale s'est maintenue au degré consonantique. Pour *\*ἰστά-ασιν*, la nasale s'est vocalisée en un *α*<sup>185</sup> qui s'est contracté. Le même phénomène se produit avec εἰσί dont j'ai parlé plus haut. En plus de cette forme avec allongement compensatoire, il existe la forme ἔασι(ν)<sup>186</sup> qui est recensée trente-sept fois chez Homère et qui est proprement épique. Des occurrences d'ἴστημι à la troisième personne du pluriel

<sup>180</sup> MORPURGO-DAVIES 1963, p. 116 et p. 319.

<sup>181</sup> RISCH 1982, p. 322-323.

<sup>182</sup> CHANTRAINE 1948, p. 470.

<sup>183</sup> KORTLANDT 1988, p. 63.

<sup>184</sup> RIX 1992, p. 252. Rix fournit un exemple pour les verbes à redoublement. Il reconstitue la forme homérique διδοῦσι par un *\*dih<sub>3</sub>-enti*. On trouve cette forme également en mycénien avec un *di-do-si*.

<sup>185</sup> Phénomène tout à fait normal pour le grec, voir LEJEUNE 1972, p. 196, « parfois la sonante voyelle est représentée simplement par une voyelle brève, sans articulation consonantique ; c'est le cas en grec (comme en sanskrit) pour les nasales : [...] ».

<sup>186</sup> Encore une fois, avec vocalisation de la nasale.

existent aussi à l'imparfait chez Homère : ἴστασαν (ex: HOM., *Il.*, II, 525). Elles sont empruntées à l'aoriste par un phénomène d'analogie.

#### 2.1.4. L'impératif présent

L'indicatif n'est bien entendu pas l'unique mode qu'il soit nécessaire d'étudier. Il convient maintenant de se pencher sur l'emploi de l'impératif d'ἴστημι dans la poésie homérique.

L'étude de l'impératif se révèle être en premier lieu intéressante dans son rapport avec le temps verbal. Contrairement à l'indicatif (et ce même en dehors du grec homérique), l'impératif est principalement caractérisé par les valeurs aspectuelles de son temps, et n'est en outre pas caractérisé par une quelconque marque modale qui le différencierait de l'indicatif. En grec, c'est le seul mode qui est seulement utilisé dans des contextes volitifs<sup>187</sup>, ou dont certaines formes peuvent être lexicalisées comme des particules<sup>188</sup>. Tout comme avec l'indicatif présent, je propose dans cette partie une analyse des différentes valeurs que peut porter l'impératif. Différentes valeurs ont été attribuées au présent de l'impératif à travers son histoire comme des valeurs duratives, imperfectives ou infectives<sup>189</sup>. On peut plus simplement résumer ces différentes valeurs par une simple nuance de durée<sup>190</sup>. Bakker range les usages de l'impératif grec sous trois grandes catégories. La première est « the imperative in general admonitions » qu'Hector émet en (10) à son ami Glaucos. La deuxième est « the imperative in cases where an action in progress has to be continued or discontinued » (dans le (11), une demande faite à Hector par sa mère). La troisième est représentée par « the imperative which orders an action that is not in progress »<sup>191</sup> dans le passage (12) où les exploits d'Idioménée sont narrés et où ce dernier appelle Déiphobe à se tenir face à lui. Les exemples suivants d'ἴστημι représentent les différents emplois de l'impératif dans l'ordre cité précédemment.

**(10)** ἀλλ' ἄγε δεῦρο πέπον, παρ' ἔμ' ἴστασο καὶ ἴδε ἔργον,

« Mais viens donc ici, mon doux, tiens-toi près de moi et vois l'ouvrage, »

HOM., *Il.*, XVII, 179

---

<sup>187</sup> DUHOUX 2000, p. 243.

<sup>188</sup> DENIZOT 2011, p. 207. Comme ἄγε, φέρε, ἰδοῦ et ἴθι.

<sup>189</sup> JACOBSON 1926, p. 379.

<sup>190</sup> BAKKER 1966, p. 19.

<sup>191</sup> BAKKER 1966, successivement p. 33; p. 35; p. 43.

(11) ..., ἄμυνε δὲ δῆϊον ἄνδρα  
τείχεος ἐντὸς ἐών, μὴ δὲ πρόμος ἴστασο τούτῳ,  
« Écarte l’homme hostile de l’intérieur du rempart, ne te tiens plus au premier rang contre celui-ci, »

HOM., *Il.*, XXII, 85

(12) δαιμόνι’ ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ἐναντίον ἴστασ’ ἐμεῖο,  
« Misérable ! Mais aussi tiens-toi toi-même face à moi, »

HOM., *Il.*, XIII, 448

Au niveau syntaxique, on ne recense que trois fois l’injonction dans les dérivés d’ἴστημι où elle est principalement liée au dialogue<sup>192</sup>. J’ajoute aussi, pour finir, la considération suivante de Conti, qui pense que l’emploi de tel ou tel temps pour l’impératif est parfois conditionné par le sémantisme plus télique ou atélique du verbe qui peut pousser ce dernier à opter pour l’un ou l’autre aspect<sup>193</sup>. Il convient donc de revenir sur ce point après l’analyse des autres temps de l’impératif, afin de voir si cette considération possède réellement un impact pour les usages d’ἴστημι.

### 2.1.5. Éléments de morphologie

Je clôture cette partie par quelques remarques d’ordre morphologique, afin d’observer les éventuelles particularités de l’impératif d’ἴστημι. Duhoux considère que l’impératif est, avec l’indicatif, l’héritier du vieux « temps/mode zéro » qui se définissait par l’absence de thème modal. Il reconstitue un système où auraient coexisté un parfait et un « temps/mode zéro », chacun avec leurs désinences propres, et ne possédant pas de « degrés de réalité par le locuteur à l’action verbale »<sup>194</sup>. Ce qui est intéressant à ce niveau là, c’est que Duhoux rapproche ce « temps/mode zéro » de l’injonctif sanskrit, qui est abordé dans le cadre de ce travail. Au niveau des désinences verbales, il n’y a rien de particulier à noter, sachant qu’il emprunte globalement les mêmes désinences que le type thématique. Pour ἴστη, on pourra par exemple reconstituer \*ἴστα-ε, etc.

---

<sup>192</sup> DENIZOT 2011, p. 67.

<sup>193</sup> CONTI 2014, p. 125.

<sup>194</sup> DUHOUX 2000, p. 90-91 et 243.

## 2.2. Le présent en latin

On peut diviser le présent latin de la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-* en trois grands groupes. Celui des composés en *\*-stanō* qui se construisent à l'aide d'un infixé nasal, le groupe à redoublement représenté par *sistere* et enfin le groupe avec suffixe *\*ye/o* de *stāre*.

### 2.2.1. Le présent à infixé nasal

Les verbes à infixé nasal sont tout à fait courants en latin, mais la question se pose de savoir pourquoi le latin a mis en place cette catégorie verbale pour produire certains verbes composés alors qu'il possédait déjà les deux dérivations verbales du point 2.2.2. Il faut également ajouter que ce type de dérivation verbale pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-* est unique aux trois principales langues étudiées dans ce travail.

Le premier point qu'il convient d'observer est l'utilité qu'ont les présents à infixé nasal en latin. Au niveau de leur structure, cette catégorie de composés verbaux peut être rapprochée, pour une meilleure compréhension, des composés latins en *-clināre*<sup>195</sup>. Ces composés sont jugés par Seldeslachts comme fort proches de verbes à racine *seʔ*<sup>196</sup>, comme *cōnsternāre* ou *aspernārī* (et par conséquent aussi, pour *\*steh<sub>2</sub>-*, *dēstināre* et autres composés en *\*-stanō*). Le contexte de production étant identique<sup>197</sup>, ces différents verbes pourraient très bien avoir des emplois similaires. Enfin, puisque les composés en *-clināre* supposent l'existence d'un présent *\*clinō*, il faut également supposer un présent proto-italique du type *\*stVn-e/o*-<sup>198</sup>, voire une origine PIE *\*st-n(é)-h<sub>2</sub>*-<sup>199</sup> pour les dérivés en *\*-stanō*.

Quelles valeurs aspectuelles expriment les autres verbes à infixé nasal par la présence de cet infixé ? C'est là le premier point qu'on va tenter d'éclairer. Les travaux de Morita Shin'ya<sup>200</sup> sont, sur ce point, très utiles. Elle dresse une liste assez complète, analysant l'ensemble des valeurs aspectuelles que peuvent emprunter les verbes à infixé nasal. Elle dégage les aspects dynamique, duratif, télique ainsi que la transitivité et l'instantanéité. Les différents composés à infixé nasal de

---

<sup>195</sup> SELDESLACHTS 2001, p. 67.

<sup>196</sup> GOTŌ 2013, p. 172. Les racines *seʔ* désignent les racines se terminant par une laryngale. Celles-ci s'opposent aux racines *aniʔ*.

<sup>197</sup> Cf. RIX 1995b, p. 401. Par contexte de production, j'entends les présents à infixé nasal construits sur des racines *seʔ* qui sont présentés par Rix.

<sup>198</sup> DE VAAN 2012, p. 326.

<sup>199</sup> LIV<sup>2</sup>, s.v. *\*steh<sub>2</sub>-*

<sup>200</sup> MORITA 2007, p. 101.



\**steh*<sub>2</sub><sup>201</sup> en latin dégagent ces différents aspects. La transitivité est un aspect commun à tous ces composés (ainsi qu'à la grande majorité des verbes à infixé nasal). Morita remarque également que l'aspect dynamique et l'instantanéité sont des aspects communs à l'ensemble des verbes à infixé nasal qu'elle analyse. À l'exception de l'aspect dynamique que ne possède pas *obstinō* (« vouloir d'une volonté obstinée »), ces deux aspects sont applicables aux dérivés de \**steh*<sub>2</sub>-. Seuls donc les aspects duratif et télique font moins consensus au sein de la catégorie des verbes à infixé nasal. Les dérivés *praestinō* et *dēstinō* suivent la tendance générale en n'exprimant pas l'aspect duratif, mais bien l'aspect télique. *Obstinō*, à l'inverse, comme on peut le voir dans le passage de Plaute (13) décrivant la peur d'Eucalion vis-à-vis de Mégadore qui désirerait son or, reflète l'aspect duratif, mais pas l'aspect télique. Par manque d'occurrences, c'est le parfait qui a été mis comme exemple pour deux raisons. Il possède non seulement son infixé nasal au parfait, mais le contexte (et en particulier le verbe *inhiat*) peut aussi favoriser cette lecture pour le sémantisme du verbe. La seule occurrence, au présent, de cette forme se trouve plus tardivement dans les *Histoires* de Tacite. C'est une forme de participe présent, à savoir *obstinante* (TAC., *H.*, II, 84, 2).

(13) *id inhiat, ea affinitatem hanc **obstinavit** gratia.*

« Il le convoite avidement, il voulut d'une volonté obstinée, par ces bonnes grâces, cette alliance. »  
 PL., *Aul.*, 267

Cependant, dans le *Carmen Nelei*<sup>202</sup>, texte plus archaïque que celui de Plaute, on trouve une forme d'*obstinō* en *-eō* qui rend les aspects télique et dynamique qui faisaient défaut à ce lemme<sup>203</sup>. Ce qui, par conséquent, permet de supposer que l'infixé nasal aurait été utilisé pour la racine \**steh*<sub>2</sub>- afin de produire les aspects télique et dynamique (couplés à l'aspect transitif) qui manquaient aux autres dérivations de la racine \**stVn-e/o-*. Le terme est repris et expliqué par le grammairien Festus (14).

(14) *Sed iam se caelo cedens Aurora **obstinat***

*suum patrem.*

« Mais maintenant la déesse Aurore, s'abandonnant  
 au ciel, exhibe son propre père. » P. Fest., 228 L

<sup>201</sup> Il s'agit de *praestinō*, *dēstinō* et *obstinō*.

<sup>202</sup> Texte fragmentaire de l'époque archaïque. Il est difficile de le dater, mais il ne doit pas avoir été produit avant 240 avant notre ère. Cf. WARMINGTON 1936, p. 626-627.

<sup>203</sup> Le terme prend ici, d'après Festus, un sens différent. Ce sens est proche d'*ostendit*.

Pour pouvoir expliquer plus clairement l'origine de cette catégorie en latin pour la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-*, il est utile de se tourner également vers une approche plus diachronique. J'ai précisé, plus haut<sup>204</sup>, qu'il faut supposer des formes proto-italiques, voire PIE, pour pouvoir comprendre la réalisation des dérivés en *\*-stanō*. Michiel de Vaan pense que ces différents dérivés descendraient de la forme proto-italique *\*stVn-e/o-* qui aurait signifié « se tenir debout », voire même éventuellement qui aurait déjà eu un sémantisme transitif « se mettre debout »<sup>205</sup>. Le passage à l'aspect totalement transitif se serait fait par l'ajout du morphème *ā* dynamique pour créer un thème verbal de la racine *\*stVn-e/o-*. Ce *ā*, dit dynamique, possède plusieurs fonctions en latin. Dans l'opposition entre les dérivés<sup>206</sup> en *-stigāre* et ceux en *-stinguō*, on observe un aspect plus intensif-duratif dans *instigāre* « exciter » que dans *exstinguere* « éteindre ». Il faut tout de même garder à l'esprit que la préposition peut avoir son importance dans cette opposition. L'influence du *ā* concernant l'aspect intensif-duratif, n'est donc pas totalement certaine. En revanche, l'apport du caractère transitif par ajout du *ā* dynamique est bien plus fiable. On trouve à plusieurs reprises en latin une opposition entre un verbe statif (*albere* « être blanc » ou *sedere* « être assis ») et un verbe transitif ou causatif avec le *ā* dynamique (*albāre* « blanchir » ou *sedāre* « faire s'asseoir »).

La forme PIE aurait été, quant à elle, *\*st-n(é)-h<sub>2</sub>-*. Leumann<sup>207</sup> juge que la « Funktion » indo-européenne de l'infixe nasal aurait dû être terminative. Cela concorde assez bien avec l'aspect télique des verbes à infixe nasal dont j'ai parlé précédemment. Ne pouvant pas remonter à la forme sans préverbe en latin, on peut trouver cet infixe nasal dans des dérivés verbaux de *\*steh<sub>2</sub>-* d'autres langues indo-européennes<sup>208</sup>. On les trouve en arménien avec *stanam* « acquérir » ou encore en vieux-slave avec *stanq* « se tenir; devenir ». Ces différentes formes dégagent bien l'aspect terminatif.

Le dernier point auquel il faut s'intéresser concernant le présent à infixe nasal de *\*steh<sub>2</sub>-* est celui des présents à suffixe *-n-* conjugués à la troisième personne du pluriel. Ce type de forme est propre aux auteurs (à l'exception de Térence) et aux inscriptions archaïques<sup>209</sup>. L'exemple le plus

<sup>204</sup> Cf. page 39.

<sup>205</sup> DE VAAN 2012, p. 326.

<sup>206</sup> MORITA 2007, p. 103.

<sup>207</sup> LEUMANN 1977<sup>2</sup>, p. 534.

<sup>208</sup> Cf. LIV<sup>2</sup>, s.v. *\*steh<sub>2</sub>-*.

<sup>209</sup> ERNOUT 2014<sup>4</sup>, p. 124. Ce type de formes pourrait être une innovation du latin, mais de nombreux points concernant sa résolution étymologique et son émergence en latin restent obscurs (VIREDAZ 2020, p. 73-74).

courant de la catégorie est *danunt*. En (15), on trouve une dédicace des *Vertuleii* faite à Hercule Victor. Cette inscription en vers saturniens date d'environ 150 avant notre ère<sup>210</sup>.

**(15)** *donu danunt Hercolei maxsume mereto*

« Ils le donnent en cadeau à Hercule qui le mérite tout à fait. »

*CIL* I<sup>2</sup> 1531

À côté de *danunt*, on trouve également *ferinunt*, *obinunt*, *prodinunt*... Pour *\*steh<sub>2</sub>-*, une forme *stanunt* existerait d'après Tremblay<sup>211</sup>. Elle serait issue d'un radical athématique *\*st-n-h<sub>2</sub>-* signifiant « coûter », qui se trouverait en hittite avec *ištanh-*. Ce *stanunt* aurait été très intéressant pour l'étude de la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-* en latin. Cependant, comme le souligne Pinault<sup>212</sup>, il s'agirait de « mots fantômes, tels que lat. *stanunt* (p. 67), lat. *leguntem* (p. 86), subj. parfait *\*b<sup>h</sup>e-b<sup>h</sup>h<sub>2</sub>-ént-i* » que Tremblay évoque, mais qui, malheureusement, n'existent pas.

### 2.2.2. Opposition entre deux dérivations verbales

Pour bien cerner le présent à redoublement et celui à suffixe *\*ye/o-* de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*, il faut les étudier en parallèle. Les deux dérivés s'opposent par nature et se complètent mutuellement.

Le présent à redoublement *sistere* est un type de dérivé fort proche de celui dont j'ai déjà parlé pour ἵστημι. Dans le cas du latin, le redoublement donne un sens terminatif au verbe<sup>213</sup> (que la forme soit transitive ou intransitive), c'est-à-dire que l'emploi correspond à l'arrivée vers la fin du procès<sup>214</sup>. L'aspect terminatif est très sûrement hérité de l'état proto-italique de la langue. En ombrien, on trouve *sestu*, un présent à redoublement de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*, qui signifie « je mets debout »<sup>215</sup>, dont l'aspect correspond aussi à l'arrivée vers la fin du procès. Voici un exemple (16), issu du *Curculio* :

**(16)** *Sisto ego tibi me, et mihi contra itidem tu ut sistas suadeo.*

---

<sup>210</sup> ERNOUT 1957<sup>2</sup>, p. 70.

<sup>211</sup> TREMBLAY 2005, p. 67.

<sup>212</sup> PINAULT 2011, p. 501. KLEIN 2006, p. 606 est également de cet avis en disant qu'à sa connaissance, il ne connaît pas de forme de ce type. Il faut ajouter que *ištanh-* signifie plutôt « goûter » et non « coûter ».

<sup>213</sup> LEUMANN 1977<sup>2</sup>, p. 532.

<sup>214</sup> COMRIE 1976, p. 44.

<sup>215</sup> Il s'agit de la forme transitive du verbe *sisto*. On peut trouver dans le *Curculio* une forme intransitive de *sisto* (PL., *Curc.* 287) : *quin cadat, quin capite sistat in via de semita*, « qu'il ne tombe, qu'il ne se positionne, la tête la première depuis le sentier, sur la grande route, ».

« Moi je viens me présenter à toi, et je te conseille que tu viennes te présenter face à moi de la même manière ».

PL., *Curc.*, 163

Concernant la dérivation verbale avec suffixe \**ye/o-*, elle est représentée par *stare*. C'est le genre de forme, contrairement à *sistō* et *sestu* vus ci-dessus, pour lequel il existe des différences phonétiques avec les dérivés des autres groupes italiques<sup>216</sup>. Le suffixe \**ye/o-* peut être reconstitué par la forme osque *stahint*, ou alors par la forme composée de la troisième personne du pluriel *prastaint* (qui correspond au latin *praestō*, « se tenir en avant, se distinguer »), « ils se tiennent debout », qui reflète très sûrement une ancienne forme proto-italique \**sta(y)ēnʰ*<sup>217</sup>. Pour pouvoir reconstituer le plus précisément l'aspect originel du latin (donc proto-italique), il est utile de comparer l'aspect de *stāre* à celui de la forme *stahint*. L'inscription de l'exemple (17) se trouve sur une stèle en argile, dont la datation ne doit pas être plus ancienne que 268 avant notre ère.

**(17) *Ekas. iuvilas. iuvei. flagiui stahint***

« Ces dons se tiennent pour Jupiter Flagius »<sup>218</sup>

*Cp.* 25, 2

La forme sabellique présente clairement un aspect statif, voire perfectif. Pitts considère que cet usage de l'indicatif présent correspond à l'« use of present indicative on inscriptions, referring to a state which is assumed to hold true as long as the inscription stands »<sup>219</sup>. On est en présence d'une forme s'apparentant à la première conjugaison sabellique, avec une finale *ā* à laquelle on adjoint le suffixe *yo-*. La contraction des deux *s*'est généralisée le plus souvent en un *ā*<sup>220</sup>, mais le témoignage des langues sabelliennes ne permet pour autant pas de mettre en lumière le phénomène qui s'est produit en proto-italique<sup>221</sup>. En effet, la forme *stahint*, que je viens de présenter, suit la quatrième conjugaison, malgré son origine identique à la forme latine (proto-italique : \**sta-yo*). En latin, ce type de formation correspond, d'après DeWandel<sup>222</sup>, au dénomiatif à valeur factitive. L'erreur

<sup>216</sup> JOSEPH, KLEIN & WENTHE 2017, p. 784.

<sup>217</sup> JOSEPH, KLEIN & WENTHE 2017, p. 746.

<sup>218</sup> Cette traduction se base sur les traductions et commentaires de MOWAT 1887, p. 280-282, de LEJEUNE 1993, p. 95 et de JOSEPH, KLEIN & WENTHE 2017, p. 746. La phrase pourrait être rendue en latin de la manière suivante : *hae iouilae (iubila?) Ioui Flagio stant*.

<sup>219</sup> PITTS 2020, p. 204.

<sup>220</sup> Tout comme en latin avec *stāre*, voir page 44.

<sup>221</sup> BUCK 1904, p. 161.

<sup>222</sup> DEWANDEL 1982, p. 46.

serait que *stāre* soit comparé à une forme du type *lavāre*, qui se construit sur la même base que *stāre*, c'est-à-dire au moyen du suffixe *\*ye/o-*. Meiser<sup>223</sup> reconstruit ainsi le développement phonétique de *lavāre* : *\*louh<sub>3</sub>-eie->\*lowoje->\*lowaje-*. De Vaan<sup>224</sup> pense que cette dérivation n'apporte pas de nuance aspectuelle stative au verbe, mais plutôt une nuance durative. Schrijver<sup>225</sup> juge, quant à lui, que le verbe provient d'un *\*lava-ē-* qui est une forme *stative* du verbe *lauere*. Quoiqu'il en soit, la comparaison avec *lauāre* est fragile et critiquée par de nombreux auteurs<sup>226</sup>. La comparaison avec *sīdō* est plus solide. Tout comme *stāre* est lié à *sistere* par leur parfait (*stetī*), *sīdere* et *sedere* le sont aussi (*sēdī*). Ici, morphologie et sémantique vont de pair. Dans les deux cas, une forme *stative* (*stāre* « être debout » et *sedere* « être assis ») est liée à une forme dite « eventive »<sup>227</sup> (*sistere* « se mettre debout » et *sīdere* « s'asseoir ») dont le trait caractéristique est un redoublement de présent en *i*. L'exemple (18), qui ouvre le prologue des *Captiui* de Plaute, montre bien cette valeur stative d'un dérivé verbal au présent de *\*steh<sub>2</sub>-* propre au latin.

**(18)** *illi qui adstant, hi stant ambo, non sedent*

« Ceux qui se tiennent là, ces deux qui se tiennent debout, ils ne sont pas assis »

PL., *Capt.*, 2

### 2.2.3. Autres dérivations verbales

J'ai eu l'occasion de parler<sup>228</sup> de l'origine du suffixe itératif de la forme ἵστασθ'. L'origine de ce suffixe est très ancienne et il est attesté dans d'autres langues IE. C'est le cas, par exemple, du latin. Malheureusement, il n'y a aucune occurrence de l'usage de ce suffixe avec la racine *\*steh<sub>2</sub>-* en latin, mais la comparaison peut-être faite ailleurs. L'origine du suffixe itératif en grec adjoint à la racine *\*steh<sub>2</sub>-* vient de l'emploi de ce suffixe avec la racine *\*es-*. En latin, la racine *\*es-* est aussi employée avec ce suffixe dans la forme *escit*.

**(19)** *Si furiosus escit, adgnatum gentiliumque in eo pecuniaque eius potestas esto,*

<sup>223</sup> MEISER 1998, p. 85.

<sup>224</sup> DE VAAN 2012, p. 326.

<sup>225</sup> SCHRIJVER 1991, p. 397.

<sup>226</sup> MEISER 1998, p. 187; DE VAAN 2008, p. 331.

<sup>227</sup> COWGILL 1973, p. 288.

<sup>228</sup> Cf. page 29.

« Si un homme devient dément, que sa propriété en lui et sa richesse deviennent celles des ses agnats et des membres de sa famille, »

CIC., *Inv.*, II, 50, 148<sup>229</sup>

L'emploi d'*escit* que cite Cicéron apparaît dans la *Loi des XII Tables* (19) (datant du V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère) et prouve une origine très ancienne de ce suffixe. L'usage latin n'est cependant pas le même. Comme on peut le voir dans la traduction du passage, ce suffixe apporte une nuance de futur au verbe auquel il est adjoint. Une autre langue attestant très clairement l'imputation d'un tel suffixe sur la racine \**es-* est le tokharien B, qui atteste la forme *skentar* (\**s-sk-onto(r)* : correspondant à racine-suffixe-désinence moyenne)<sup>230</sup>. Là où il est intéressant de citer cette forme tokharienne, c'est dans son lien avec la racine \**steh<sub>2</sub>-*. Il est, en effet, lié à une autre forme tokharienne qui est également utilisée comme copule et qui possède le même type de construction au moyen : la troisième personne du pluriel *stare* (\**st(H)-o*)<sup>231</sup>. Le lien que montre le tokharien B entre la notion d'« être, exister » et la racine \**steh<sub>2</sub>-*<sup>232</sup>, qui en est la copule, est intéressant et est aussi abordé dans les différentes langues étudiées dans ce travail, en particulier en grec.

Il existe en latin un dernier type de dérivation verbale pour \**steh<sub>2</sub>-*. Il s'agit du groupe des verbes en *-bilīre*. Il est représenté par *stabilīre*, *cōnstabilīre* et *restabilīre*. Leur cas est assez simple. Il doit très sûrement s'agir de dénominatifs eux-mêmes issus de déverbatifs. La formation déverbative s'est faite originellement sur le radical \**sta-* qui a produit l'adjectif *stabilis*. Cette catégorie d'adjectifs peut amener une nuance de possibilité<sup>233</sup> (« où l'on peut se tenir droit ») ou non<sup>234</sup> (« ferme; solide »). Plusieurs théories existent concernant les origines de cette catégorie d'adjectifs. Pour Leumann<sup>235</sup>, il s'agissait d'un ancien suffixe des noms d'instruments en \**-dhlom* qui, adjoint à un nom, formait un *bahuvrihi*. *Īnstabilis* aurait donc par exemple signifié « qui n'a pas de *stabulum* ». Brachet<sup>236</sup>, quant à lui, suppose une utilisation du suffixe en *-bilis* à côté des formes en *-ilis* pour éviter l'hiatus. Cette origine écarterait alors toute fonction modale du suffixe *-bilis*<sup>237</sup>.

---

<sup>229</sup> Cf. WARMINGTON 1938, p. 450 et HUMBERT 2018, 211-220 pour l'édition de ce passage.

<sup>230</sup> KELLER 1985, p. 34.

<sup>231</sup> WATKINS 1969, p. 200.

<sup>232</sup> ADAMS 2013, s.v. *nes-*.

<sup>233</sup> À la manière des adjectifs grecs en *-τος* comme *ἐδεστός* qui signifie « mangeable ».

<sup>234</sup> Son équivalent grec *στάτος* peut signifier « qui se tient raide ».

<sup>235</sup> LEUMANN 1917, p. 84.

<sup>236</sup> BRACHET 2012, p. 661.

<sup>237</sup> FRUYT & ORLANDINI 2003, p. 718.

Dell’Oro pense qu’il faudrait simplement rester prudent sur l’origine de ce suffixe dont les différentes tentatives d’explication ne sont pas toujours claires<sup>238</sup>. À partir de cette catégorie adjectivale, le latin a également produit des dénominatifs comme c’est le cas pour *stabilīre* et ses différents composés. Le verbe ne paraît avoir aucune nuance modale particulière ou valeur de possibilité. Comme on peut le voir dans l’exemple suivant, la forme n’a qu’une valeur factitive et c’est peut-être là sa raison d’être, à savoir disposer, pour *\*steh<sub>2</sub>-*, d’une forme purement transitive. La forme *stabiluīt* se trouvant en (20), reprend les paroles de Sosie vantant Amphitruon à Mercure.

(20) *regique Thebano Creoni regnum stabiliuit*<sup>239</sup> *suom.*

« Et il a affermi sa propre souveraineté pour le roi Thébain Créon. »

PL. , *Amph.*, 192

Une autre forme pose le même problème que *stabilīre*. C’est la forme *statuō* « établir » qui est aussi un dénominatif issu du substantif *status*. Tout comme *stabilīre*, la forme exerce exclusivement une fonction transitive. On peut la reconstruire de la manière suivante, avec un suffixe dénominatif alternant *\*-ie-/-io-* : *\*statu-iō*<sup>240</sup>.

#### 2.2.4. Éléments de morphologie

Le principal élément morphologique qu’il est nécessaire de citer concernant le latin est la troisième personne du pluriel. Celle-ci n’est pas exceptionnelle et est identique pour *stāre*, *sistere* et les composés à infixé nasal. Il est cependant utile de se pencher sur ce cas pour l’étude comparative de la forme grecque *ιστᾶσιν*. L’origine de la terminaison de la troisième déclinaison est très probablement *\*-ent-i*, qui s’est généralisée en *-nt* dans l’ensemble de la conjugaison. L’origine de la désinence latine peut être reconstituée grâce à d’autres témoins italiens comme l’osque, qui atteste une forme *sent*, dérivé italien de la racine *\*h<sub>1</sub>es-*<sup>241</sup>.

---

<sup>238</sup> DELL’ORO 2019, p. 200.

<sup>239</sup> Ne recensant pas de forme au présent à époque archaïque, *stabiliuit* a été choisi comme exemple. Le temps du parfait n’influe pas sur l’analyse, car c’est le caractère transitif qui veut être mis en avant ici.

<sup>240</sup> WEISS 2009, p. 408.

<sup>241</sup> WEISS 2009, p. 384.

## 2.3. Le présent en védique

Le sanskrit ne possède qu'une seule dérivation verbale pour le présent de *\*steh<sub>2</sub>-* : *tīṣṭhati*. Il s'agit d'un présent à redoublement assez proche du grec. L'étude de ses caractéristiques permet une reconstruction assez fiable de la dérivation CPIE de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* par la comparaison avec le grec. En effet, sa reconstruction, tant morphologique que sémantique, offre de nombreuses possibilités d'analyse.

### 2.3.1. Le présent à redoublement

Comme pour le latin et le grec, le premier élément que j'analyse traite des valeurs aspectuelles qu'offre le redoublement sanskrit au dérivé verbal de *\*steh<sub>2</sub>-*. Toute une série de nuances qui ressortent de *tīṣṭhati* sont simplement celles de l'indicatif présent. Dahl<sup>242</sup> recense quatre nuances principales pour l'indicatif présent : le présent qui décrit une situation se déroulant simultanément à l'action, le présent qui sert à exprimer une situation se déroulant régulièrement, le présent qui indique une action qui va prendre place dans un futur immédiat et le présent qui indique une situation passée. À côté de ces quatre nuances principales<sup>243</sup>, il existe également des nuances progressive, itérative, performative, imperfective, stative... Plusieurs de ces nuances ont déjà été évoquées dans les redoublements de présent d'autres langues IE, mais quelles sont celles qu'adopte *tīṣṭhati* ? Le redoublement de *tīṣṭhati* est bien entendu celui des présents de la troisième classe<sup>244</sup>, qui n'est pas à confondre avec d'autres redoublements comme celui de l'intensif ou du désidératif<sup>245</sup>.

Le premier point qui rapproche *tīṣṭhati* des autres présents à redoublement dérivés de *\*steh<sub>2</sub>-*, comme le grec ἵστημι, le latin *sistō*, le hittite *titta-i* (et ce, peu importe s'il descend de *\*steh<sub>2</sub>-* ou *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-*<sup>246</sup>) ou le vieil irlandais *ar·sissedar* (forme moyenne qui s'explique par un désir d'atténuer une nuance factitive préexistante), est son rapport à la valeur aspectuelle factitive :

(21) *á svám ádma yuvámāno ajáras tṛṣv àviṣyánn ataséṣu tīṣṭhati* /

« L'invieillissable, se saisissant de sa propre nourriture et la désirant avec faim, se place ferme dans les broussailles. »

RV I, 58, 2 a-b

---

<sup>242</sup> DAHL 2010, p. 163.

<sup>243</sup> DAHL 2010, p. 163-185.

<sup>244</sup> GOTŌ 2013, p. 103.

<sup>245</sup> BENDLE 1991, p. 115.

<sup>246</sup> Cf. note de bas de page 85.



On remarque ici que la forme verbale sanskrite est intransitive. La traduction littérale est « se tenir fermement »<sup>247</sup>, mais le contexte peut favoriser une lecture de « se tenir » dans le sens de « se placer », un peu à la manière du verbe *sistō* en latin. Il faut alors dissocier factitivité et transitivité. Cet exemple montre que le redoublement de présent n'incite pas un aspect factitif, mais il est à noter que la signification « se placer debout » apporte une nuance légèrement plus transitive que juste « se tenir debout »<sup>248</sup>.

Concernant les autres valeurs aspectuelles du redoublement sanskrit, elles sont plus difficilement visibles. Comme vu plus haut, il est traditionnel d'attribuer au redoublement une valeur intensive<sup>249</sup>, que les présents sans redoublement n'ont pas. Si l'on compare les formes suivantes issues d'une même racine *BHR̥*, on remarque que la forme redoublée (*bibharti*) ne paraît pas présenter de différence sémantique saillante par rapport à son équivalent non redoublé (*bhārti*) :

(22) *gārbho bhārām bharaty ā cid asya ṛtām pīparty ānṛtaṃ ní tārīt //*

« Le fœtus porte son fardeau même ici, il soutient la vérité de celui-ci et a abattu le mensonge. »

RV I, 152, 3 c-d

(23) *keśy āgnīm keśī viśām keśī bibharti ródasī /*

« L'homme aux cheveux longs porte le feu, l'homme aux cheveux longs porte le poison, l'homme aux cheveux longs porte les deux mondes. »

RV X, 136, 1 a-b

Vendryes<sup>250</sup> suggère que le redoublement thématique aurait, à l'origine, eu une valeur perfective. La valeur perfective qu'il évoque n'est cependant pas à prendre dans le sens d'une opposition perfective/imperfective comme déjà vue dans le cas du grec, mais bien dans un sens d'aspect télique. C'est-à-dire d'un aspect avec un sens plus ponctuel qui insiste sur le point de départ et donc, sur le résultat de l'action. Ce que l'on entend, généralement, par perfectif/imperfectif est une action qui insiste sur la durée de l'action. En reprenant l'exemple de la racine *\*steh₂-* en russe<sup>251</sup>, l'expression « je me suis tenu là pendant une heure » peut être rendue de trois façons : soit

<sup>247</sup> GRASSMANN 1873, s.v. *sthā*.

<sup>248</sup> WILLI 2018, p. 183.

<sup>249</sup> GIANNAKIS 1997, p. 124.

<sup>250</sup> VENDRYES 1918, p. 123.

<sup>251</sup> Langue particulièrement conservatrice concernant l'aspect (MOUTON 1986, p. 105).

en disant *ja stojal tam čas* (imperfectif), *ja postojal tam čas* (perfectif) ou *ja prostojal tam čas* (perfectif). Les deux aspects perfectifs expriment que la période de temps a été, subjectivement, longue ou courte, et l'aspect imperfectif exprime simplement une neutralité dans la longueur de la durée de l'action<sup>252</sup>. Le sens télique du présent à redoublement peut se trouver de manière plus générale à l'indicatif présent des verbes védiques, en opposition à sa valeur atélique. Dans le cas de la valeur atélique, c'est souvent le contexte qui amène cette valeur intemporelle, fortement liée à une lecture « itérative-habituelle » du verbe. Des expressions adverbiales comme *divé-divé* « jour par jour » ou encore *sádā* « toujours » peuvent conditionner cet aspect<sup>253</sup>. C'est le même cas de figure pour l'aspect télique. Il peut être conditionné par le contexte au moyen, par exemple, d'un « but » locatif (« placer quelqu'un dans l'immortalité ») en spécifiant le point final de la situation<sup>254</sup>. On peut noter que c'est le cas de l'exemple (21), où *tisṭhati* exprime cet aspect télique. Cependant, peut-on dire que cet aspect est réellement dépendant du redoublement thématique ?

Il faut d'abord commencer par introduire l'aspect védique. Dans les cas vus, ci-dessus, c'est surtout le contexte qui conditionne de telles nuances. Il est généralement admis que le système verbal védique, et ce même dans les plus anciens textes comme le *Rigveda*, est considéré comme majoritairement temporel<sup>255</sup>. La valeur temporelle n'est cependant pas, comme vus dans les travaux de Dahl, la seule valeur du verbe védique. Il reste des résidus de l'ancien système aspectuel PIE non seulement dans des modes comme le subjonctif ou l'optatif, mais aussi à l'indicatif<sup>256</sup>. Le redoublement serait alors une continuation de l'ancienne strate PIE, qui était basée sur une opposition binaire. Il y avait le présent imperfectif qui s'opposait au présent perfectif. Cet état de la langue serait, d'après Bubenik, assez bien représenté par le sanskrit védique. Il juge que le caractère imperfectif serait lié à la présence du suffixe itératif *-sk-* ou du redoublement comme dans *dá-dā-ti*<sup>257</sup>. Quant au caractère perfectif, il serait caractérisé par l'absence de marqueur dérivationnel, un peu comme l'aoriste. Le verbe *dá-dā-ti* qui représente l'aspect imperfectif, est construit sur un redoublement athématique, alors que *tisṭhati* est construit à partir d'un redoublement thématique. C'est précisément cette différence que souligne Vendryes et qui a peut-être dû être une innovation du sanskrit pour amener une autre valeur au redoublement.

<sup>252</sup> COMRIE 1976, p. 17.

<sup>253</sup> DAHL 2010, p. 166-167.

<sup>254</sup> DAHL 2010, p. 168.

<sup>255</sup> HOFFMANN 1967, p. 30-31.

<sup>256</sup> GARCÍA RAMÓN 2012, p. 84.

<sup>257</sup> BUBENIK 1997, p. 46.

Afin d'éclairer cette opposition entre redoublement thématique/athématique ou aspect perfectif/imperfectif, il convient, en premier lieu, d'opposer les aspects de deux verbes que j'ai déjà évoqués plus haut, *bíbharti* et *bhárati*<sup>258</sup>. Historiquement, l'opposition des deux dérivations verbales de *BHR̥* ne doit pas être très vieille car il n'existe pas d'autre correspondant de cette opposition dans la sphère indo-iranienne. Vekardi<sup>259</sup> juge que le verbe à redoublement a une nuance plus intensive de « carries about », alors que la forme appartenant à la première classe des verbes possède un sens plus terminatif<sup>260</sup> (ou télique, c'est-à-dire qu'elle inclut bien le point final de l'action). Il existe également un présent de la troisième classe *bhárti* qui peut avoir le même sens que *bíbharti*<sup>261</sup> ou *bhárati*<sup>262</sup>. La forme construite directement sur la racine doit sûrement être très ancienne, car on trouve des équivalents en grec avec φέρτε<sup>263</sup> et en avestique avec *barātū*<sup>264</sup>. Ces formes sont cependant très peu attestées et se trouvent principalement dans des contextes liturgiques (cela vaut aussi pour le passage de l'*Iliade* de la note de bas de page 263). Il n'y a que le latin *fer* qui atteste cette formation athématique assez ancienne dans d'autres contextes. Il se peut donc que la formation athématique ait été utilisée qu'en contexte liturgique, alors que les formations thématique et à redoublement coexistaient à la même époque<sup>265</sup>. La forme thématique est également très ancienne<sup>266</sup> et est attestée en grec (φέρω), en latin (*ferō*), en gothique (*bairan*) ou encore en arménien (*berem*).

La valeur du redoublement thématique du sanskrit peut aussi être éclairée à l'aide du témoignage qu'apporte le grec. Celui-ci possède de nombreux verbes à redoublement thématiques. Ces derniers reflètent bien l'aspect perfectif de Vendryes (c'est-à-dire l'aspect terminatif/télique). Vendryes<sup>267</sup> cite par exemple l'opposition entre *petō* en latin qui signifie « je me dirige vers » et

<sup>258</sup> Cf. WILLI 2018, p. 177. DAHL 2005, p. 60 les considère comme des réalisations diachroniques différentes d'un même thème.

<sup>259</sup> VEKERDI 1961, p. 265.

<sup>260</sup> KULIKOV 2005, p. 443. Kulikov précise que la valeur intensive (voire atélique) peut être associée à une valeur itérative qui a déjà été vue plus haut pour le redoublement d'ῥστημι.

<sup>261</sup> RV I, 173, 6 c-d : *sám vivya índro vṛjánam ná bhúmā bhárti svadhāvām opasám iva dyām* // « Indra s'est enveloppé de terre, autonome, il porte à la manière d'une tresse de cheveux le ciel. »

<sup>262</sup> RV VI, 13, 3 a-b : *sá sátpatiḥ sávasā hanti vṛtrám ágne vípro ví pañér bharti vâjam* / « Ce protecteur abat l'ennemi avec sa force, ô Agni, celui qui est inspiré intérieurement prend au loin le prix de l'avare, »

<sup>263</sup> Dans l'*Iliade*, chant IX, 171.

<sup>264</sup> Y 33, 9.

<sup>265</sup> JOACHIM 1978, p. 117.

<sup>266</sup> BEEKES 2010, s.v. φέρω, -ομαι. La forme thématique se reconstruit ainsi en PIE : \**b<sup>h</sup>er-(e/o)-*

<sup>267</sup> VENDRYES 1918, p. 118.

πίπτω en grec<sup>268</sup> qui signifie « je tombe sur », qui est clairement plus télique. Il existe d'autres oppositions au sein même de la langue grecque qui ont été étudiées par Vendryes<sup>269</sup>, Giannakis<sup>270</sup> ou encore Willi<sup>271</sup>. On y trouve les oppositions entre μένω et μίμνω, ἔχω et ἴσχω, ou encore νέομαι et νίσομαι. L'interrogation principale de cette partie étant le redoublement thématique du védique, je ne reprend pas l'analyse précise de ces verbes. On ne retiendra que les conclusions des différents travaux qui les étudient et qui jugent que le dérivé à redoublement possède une valeur plus télique/limitée que le dérivé sans redoublement. Toutes ces analyses sont bien entendu effectuées sur un état de langue archaïque, à savoir sur le corpus homérique. Il y a aussi le cas de la racine \*sed-, représentée par ἔζομαι (présent thématique à suffixe \*ye/o qui ne possède qu'une seule occurrence chez Homère<sup>272</sup>), mais aussi par ἴζω (présent thématique à redoublement). Frisk juge ce présent comme « ein terminatives redupliziertes » formation<sup>273</sup>, qui possède donc un aspect terminatif. Cet aspect est accentué par l'imparfait ἴζε<sup>274</sup> qui n'a pas de nuance durative ou progressive comme c'est souvent le cas, mais bien une nuance terminative (voire même plus « transitive/causative » dans ce cas précis)<sup>275</sup>. Ce dernier renvoie au PIE \*si-sd-e/o- qui possède des dérivés en latin avec *sīdō*, dont j'ai déjà parlé dans la comparaison avec *sistō*, et en sanskrit qui atteste le verbe *sīdati*. Celui-ci est également un présent à redoublement qui s'explique par le *ī*. Ce *ī* est issu d'un allongement compensatoire dû à la chute du *s* de la forme d'origine \*si-sd-e-ti. Tout comme pour *tīṣṭhati*, une seule consonne a été redoublée. Cependant, autant le redoublement originel semble être indiscutable, autant le passage *sīda-* créerait certains problèmes. Ces problèmes sont valables aussi bien pour la forme sanskrite que pour la forme avestique <sup>o</sup>*hiḍa-*<sup>276</sup>. Le verbe sanskrit est très intéressant pour l'étude de la flexion thématique de *tīṣṭhati* :

<sup>268</sup> Tous deux issus d'une même racine PIE \*pi-pti-e/o-.

<sup>269</sup> VENDRYES 1918, p. 118-121.

<sup>270</sup> GIANNAKIS 1991, p. 48-76.

<sup>271</sup> WILLI 2018, p. 178-179.

<sup>272</sup> Au κ 378.

<sup>273</sup> FRISK 1970, s.v. ἔζομαι.

<sup>274</sup> Cf. HOM., *Il.*, II, 53-54 : βουλὴν δὲ πρῶτον μεγαθύμων ἴζε γερόντων — Νεστορὴ παρὰ νηὶ Πυλογενέος βασιλῆος· « Il faisait siéger, en premier lieu, l'assemblée des anciens au grand cœur, près du vaisseau de Nestor, le roi né à Pylos. ».

<sup>275</sup> GIANNAKIS 1991, p. 60.

<sup>276</sup> Voir MAYRHOFER 1996, s.v. *SAD*. Ces problèmes concernent la cérébrale qui aurait dû apparaître suite au contact du \*s de la racine qui s'est perdu.

(24) *sá sádma pári nīyate hótā mandró dīviṣṭiṣu /*

*utá pótā ní ṣīdati //*

« Celui-ci, en tant que sacrificateur plaisant dans le sacrifice, est conduit autour de son siège, il s’assied comme un purificateur. »

RV IV, 9, 3

Dans cet exemple de *SAD*, on peut remarquer que la construction du verbe est similaire à celle d’ $\tau\zeta\omega$  en grec ancien. Tout comme le sanskrit, qui atteste une seule forme non-active pour la racine<sup>277</sup> *SAD*, le grec homérique recense une grande majorité de formes actives (83/103). La racine PIE \**sed-* a originellement produit un type intransitif-statif construit sur la racine qui est majoritairement associé à l’aoriste<sup>278</sup>. Ce lien avec l’aoriste constitue une piste de comparaison pour la dérivation de \**steh<sub>2</sub>-*. L’aspect le plus saillant de ce verbe reste toutefois l’aspect télique ou « perfectif » de Vendryes.

Enfin, le dernier témoin qui peut être utile, en ce qui concerne le redoublement thématique de *tīṣṭhati*, est l’aveistique. Celui-ci atteste un redoublement thématique pour la dérivation verbale de \**steh<sub>2</sub>-*. La thématisation de cette forme doit, d’après Kellens<sup>279</sup>, remonter à l’époque de l’indo-iranien commun. Il existe de nombreuses occurrences de cette forme en aveistique, mais on se contentera ici d’analyser deux formes de présent. Il s’agit de deux indicatifs présents à la troisième personne du singulier, *hištaiti*. Ces deux formes de la racine *STĀ* sont morphologiquement très proches du sanskrit *tīṣṭhati*. Elles se construisent toutes deux sur un redoublement de présent en *i* et possèdent des désinences en *-mi*. Si pour le sanskrit, c’est le seul type de désinence qui existe pour le présent, il s’agit pour l’aveistique d’une désinence propre à la conjugaison thématique<sup>280</sup>. Le deuxième *i* d’*hištaiti* est simplement une épenthèse. La racine peut certes avoir une valeur transitive de « placer debout », mais aussi des valeurs intransitives qui sont plus intéressantes pour la comparaison. Ces deux formes se trouvent dans un *Yašt*, le *Tīštar Yašt*, et plus précisément au sein des *karde* 5 (qui contient une invocation de Sirius) et *karde* 6 (qui est le plus important des *kardes* et qui détaille, entre autres, l’union de *Tištrya* avec la Mer *Vourukaša*):

---

<sup>277</sup> RV I, 36, 9.

<sup>278</sup> GIANNAKIS 1997, p. 161.

<sup>279</sup> KELLENS 1984, p. 192. La forme aveistique correspond au type sanskrit *pībati* (MARTÍNEZ & DE VAAN 2014, p. 81).

<sup>280</sup> KELLENS 1984, p. 200.

**(25) us paiti adāt hištaiti**

*Spitama zaraθuštra*

« À ce moment, ô Spitama Zarathustra,  
[Tištrya] se lève à nouveau. »

Yt, 8, 32

**(26) srīrō hištaiti rāmaniuuā**

« Beau, offrant la paix, il se met debout »

Yt, 8, 9

Le sémantisme de la forme avestique suggère clairement une valeur télique du verbe. En (25), il est utilisé pour marquer un mouvement vers le haut, en opposition à *auuaiti* qui lui, décrit le mouvement de haut en bas<sup>281</sup>. Le procès se construit sur le « but » d'arriver à un état. Ce qu'on peut aussi noter dans le même passage, c'est la présence d'une d'autre forme *hištaiti* au moyen<sup>282</sup>, *hištaite* :

**(27) yō hištaite maiδim**

*zraiianhō vourukašahe*

« Qui se tient au milieu  
de la mer *Vourukaša*. »

Yt, 8, 32

La diathèse moyenne paraît atténuer la nuance « transitive » de la voyelle thématique. Par nuance transitive, j'entends bien entendu la légère nuance « se faire faire lever » du verbe à la voix active et non une réelle nuance causative. Par la diathèse moyenne, le verbe voit donc les aspects de son redoublement affaiblis et opte plutôt pour une valeur aspectuelle stative. Concernant le passage (26) cité ci-dessus, la valeur aspectuelle du verbe *hištaiti* est très sûrement la même qu'au (25). Lecoq choisit certes de rendre une nuance stative au verbe par sa traduction « il reste debout, beau, apportant la paix »<sup>283</sup>, mais je juge la traduction de Panaino meilleure et plus fidèle à la morphologie de la forme : « beautiful he rises, a dispenser of peace »<sup>284</sup>.

---

<sup>281</sup> PANAINO 1990, p. 119.

<sup>282</sup> Le sanskrit atteste aussi une forme moyenne pour la racine *STHĀ* (GONDA 1979, p. 166-168), qui est rare pour les formes simples et sûrement secondaire. Au présent, il n'y a que des formes composées qui sont au moyen.

<sup>283</sup> LECOQ 2017, p. 396.

<sup>284</sup> PANAINO 1990, p. 35.

En conclusion, le redoublement thématique de la racine \**steh*<sub>2</sub>- en sanskrit pourrait être une innovation qui lui est propre et qui a dû se produire à haute époque. La comparaison avec les formes sanskrites et grecques de la même catégorie (comme par exemple *sīdati* et ἴζω) permet de mieux cerner les nuances du redoublement thématique. Celles-ci sont téliques et dénotent même une nuance transitive. L’aveistique récent est un témoin qui permet de prouver cet élément. D’après Sandell<sup>285</sup>, le redoublement de présent aurait eu à l’origine une valeur pluractionnelle. La racine ayant un sens plus faible et une plus petite part dans l’action, le redoublement aurait servi à la généraliser. *Pībati* n’aurait alors pas signifié « il boit » et *jīghrati* « il sent », mais « prendre une série de gorgées »<sup>286</sup> et « ‘prendre’ une série de reniflements ». Ce point est certes intéressant, mais pas particulièrement saillant pour *tīṣṭhati*. Même s’il présente certaines nuances qui lui sont propres et une ancienneté qui est utile à la comparaison, le présent à redoublement du sanskrit védique n’est pas si distinct des autres types de présent<sup>287</sup>.

### 2.3.2. L’imparfait

On a étudié plus haut dans ce travail, l’ambiguïté des différences d’emploi entre les théoriques imparfaits « augmentés » et « non-augmentés ». Le sanskrit offre matière à traiter sur cette question par l’emploi de l’imparfait « classique » et son emploi sans augment, l’injonctif présent.

Au niveau de l’imparfait védique, la construction est la même qu’en grec. La forme se construit sur le thème de présent, auquel on adjoint un augment et des désinences secondaires. L’imparfait védique peut certes dégager différentes nuances de passé proche, lointain... mais sa fonction principale n’est pas aspectuelle, mais bien temporelle. Contrairement à l’indicatif présent, il dénote toujours une référence au passé. L’un des points les plus importants concernant l’imparfait est celui que montre Dahl dans son analyse de l’imparfait védique<sup>288</sup>. C’est que peu importe si le prédicat est télique (comme *tīṣṭhati* dans l’exemple suivant) ou atélique (comme dans l’exemple que DAHL 2010 donne, *sómaṃ...apibat*), une analyse séquentielle est toujours possible :

(28) *apām atiṣṭhad dharúṇahvaram tamo 'ntár vṛtrásya jaṭhāreṣu párvataḥ /*  
*abhīm índro nadyò vavrīṇā hitā vísvā anuṣṭāḥ pravaṇéṣu jighnate //*

<sup>285</sup> SANDELL 2011, p. 6.

<sup>286</sup> En hittite, *pašš-* signifie « prendre une gorgée ».

<sup>287</sup> SANDELL 2011, p. 10.

<sup>288</sup> DAHL 2010, p. 193-195.

« Les ténèbres se plaçaient en enveloppant le réceptacle des eaux, une montagne à l'intérieur de l'abdomen de Vṛtra. Indra écrase dans sa chute avec son corps tous les courants d'eau placés successivement. »

RV I, 54, 10

J'ai eu l'occasion de parler, dans la partie traitant de l'imparfait d'ἴσθημι, du cas de la présence ou de l'absence de l'augment dans les imparfaits d'Homère. Ce cas de figure existe également en sanskrit et est très intéressant pour la compréhension de l'emploi de l'augment en grec. Il faut cependant séparer les imparfaits non-augmentés en deux groupes. D'une part, le groupe des vrais imparfaits sans augment qui sont à l'indicatif, et d'autre part, le groupe des injonctifs. D'après Macdonell, la répartition entre les deux groupes est plus ou moins égale dans le *Rigveda*, (là où dans l'*Atharvaveda*, la quasi totalité des formes non-augmentées se trouvent être des injonctifs)<sup>289</sup>. Cette tendance de l'augment qui tend à disparaître pourrait être une survivance de la nature de particule de l'augment, servant à désigner qu'une action était au passé.

(29) *ā vāṃ rāthaṃ yuvatis tiṣṭhad ātra juṣṭvī narā duhitā sūryasya /*

*pāri vām āśvā vāpuṣaḥ patamgā vāyo vahantv aruṣā abhīke //*

« La jeune fille, fille du soleil, montait à ce moment sur votre char, ô hommes, après avoir été satisfaite, que vos magnifiques chevaux, les chevaux volants rouges, conduisent votre char devant nous. »

RV I, 118, 5

On peut voir que la forme préverbée *ā...tiṣṭhad* n'est pas la seule forme sans augment de la strophe (voire du passage tout entier qui évoque une invitation aux *Āśvins*) avec *vahantv* dans la deuxième partie de la strophe. Le contexte, qui devait être assez clair, aurait donc permis l'absence de l'augment pour cette forme, tout en autorisant cet emploi de l'imparfait avec une séquence de verbes téliques comme l'est *ā...tiṣṭhad*, qui réfèrent à une succession d'évènements dans la narration<sup>290</sup>. L'augment est dans ce cas-ci omis pour des raisons contextuelles, et non aspectuelles.

Il reste maintenant à parler de l'injonctif présent, autre « forme » de l'imparfait sans augment. Le cas de l'injonctif est particulier, car on a tendance à le classer comme un mode, alors

<sup>289</sup> MACDONELL 1916, p. 122.

<sup>290</sup> KIPARSKY 1968, p. 15.



qu'il n'en exprime pas spécialement les caractéristiques. Comme le dirait Renou<sup>291</sup>, « il s'agit d'une formation indifférenciée, qui en son fond doit appartenir à la couche la plus ancienne des mantras ». J'évoque, pour commencer, les différents emplois de l'injonctif. Synchroniquement à la strate védique, il n'a aucun sémantisme se rapportant à son mode ou à son temps verbal. Les seules caractéristiques qu'on lui trouve sont les valeurs aspectuelles de son temps, de sa voix et de son nombre<sup>292</sup>. L'utilisation la plus répandue de l'injonctif reste la prohibition, qui est majoritairement utilisée dans L'*Atharvaveda* et la prose védique. Le *Rigveda* atteste des emplois plus diversifiés et une abondance d'occurrences qui peuvent compliquer l'étude de l'injonctif comme catégorie grammaticale. On remarque déjà une détérioration de la catégorie au sein même du corpus védique. Le *Rigveda* peut laisser penser que les divers emplois sont issus de différentes strates de langue plus anciennes. Le langage du *Rigveda* étant tout de même assez uniforme, on peut s'essayer à une étude « synchronique » de la structure injonctive à l'aide de ce texte<sup>293</sup>.

Le premier emploi de l'injonctif cité est celui de la prohibition avec la particule *mā*. À la différence de l'aoriste dont on parlera plus loin de ce travail, la prohibition de l'injonctif présent se marque par une valeur inhibitrice<sup>294</sup>. Malheureusement, la racine *STHĀ* n'offre aucune occurrence de prohibition qui pourrait être analysée dans le *Rigveda*, ou même dans tout autre texte. L'autre emploi de l'injonctif présent qu'il reste à relever est donc celui dans des contextes généraux. Dans le passage suivant du *Rigveda* qui est une célébration d'Indra (30), on loue ses différentes qualités, actes et victoires sur ses ennemis au combat. On peut voir que, comme le souligne Hoffmann<sup>295</sup>, l'emploi principal de l'injonctif présent se trouve dans les descriptions des qualités et des exploits des divinités :

(30) *śeṣan nú tá indra sásmin yónau práśastaye pávīravasya mahná /  
srjád árñāṃsy áva yád yudhá gās tístad dhárī dhṛṣatā mṛṣṭa vājān //*

« Désormais ceux-ci mentent, ô Indra, dans ce siège, pour la glorification de ton arme par sa grandeur, quand, par une bataille, il verse les flots et le bétail, il monte sur ses deux chevaux, avec courage il emporte le butin. »

RV I, 174, 4

<sup>291</sup> RENO 1952, p. 369.

<sup>292</sup> KIPARSKY 2005, p. 3.

<sup>293</sup> HOFFMANN 1967, p. 35.

<sup>294</sup> HOFFMANN 1967, p. 77.

<sup>295</sup> HOFFMANN 1967, p. 119.

L'exemple (30) montre très bien cet usage de l'injonctif<sup>296</sup>. L'autre usage que l'on peut citer dans les contextes généraux, est celui qui comprend les sentences et les maximes qui, par l'aspect continu et redondant du présent, peuvent être utilisées avec l'injonctif présent (31) :

(31) *ó hí vārtante ráthyeva cakrányám-anyam úpa tiṣṭhanta ráyah //*

« Parce que les roues du destin tournent à la manière des roues d'un char, les richesses approchent tantôt l'un, tantôt l'autre. »

RV X, 117, 5 c-d

La compréhension de ce « temps zéro »<sup>297</sup> est reprise et comparée au grec suite à son analyse avec l'aoriste. L'aoriste complète certains emplois qui permettent de mieux appréhender cette catégorie et de comprendre son origine ainsi que sa disparition progressive du sanskrit.

### 2.3.3. L'impératif présent

L'injonctif a été qualifié ci-dessus de « temps zéro », terme qui a été évoqué précédemment dans ce travail pour l'impératif grec. En effet, l'impératif védique est principalement défini par la valeur aspectuelle de son temps, même si la qualification « temps zéro » convient mieux à l'injonctif. Au niveau des différences aspectuelles entre impératif aoriste et présent, c'est le grec qui permet de supposer cette reconstruction et cette lecture du système de l'impératif. Là où l'impératif aoriste retranscrit un aspect perfectif, l'impératif présent traduit plutôt un aspect imperfectif :

(32) *ūrdhvás tiṣṭhā na ūtāye 'smín vāje śatakrato /*

*sám anyéṣu bravāvahai //*

« Mets toi debout pour nous aider dans cette bataille, ô toi qui as cent pouvoirs, unissons-nous dans une confiance mutuelle. »

RV I, 30, 6

La racine *STHĀ* recense majoritairement des impératifs présents. À l'époque du *Rigveda*, l'impératif aoriste est une catégorie qui tend à avoir de moins en moins de distinction aspectuelle avec l'impératif présent. Les usages tendent à se trouver de manière interchangeable. Ceci est dû au fait que la catégorie de l'impératif aoriste devait sûrement s'être éteinte à l'époque de la

<sup>296</sup> À noter qu'il s'agit ici d'un usage, plus rare, transitif du verbe qui s'apparente au composé *ĀṢṬHĀ*.

<sup>297</sup> KIPARSKY 1968, p. 36.

composition du *Rigveda*. C'est pour cette raison que cette forme ne se trouve que dans des formules figées ou à des endroits où elle est plus pratique pour la métrique. La distinction aspectuelle entre aoriste et présent devait très sûrement être productive à une époque pré-védique, ce qui a rendu possible l'émergence de formules figées à l'impératif dans le *Rigveda*<sup>298</sup>.

#### 2.3.4. Autres dérivations verbales

Le sanskrit possède la plus pauvre dérivation verbale de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* parmi les différentes étudiées dans ce travail. On se contente donc d'ajouter une petite note sur l'emploi du suffixe inchoatif sanskrit, pour le comparer à l'emploi du suffixe itératif du grec. En indo-iranien, il existe une catégorie de « *\*sk*-présents » ayant généralisé l'emploi du suffixe thématique *\*-ske/o-* sous une forme palatalisée<sup>299</sup>. Un exemple évident est le grec βάσκε (impératif « va »), dont l'équivalent sanskrit est *gácchati* (<PIE *\*g<sup>w</sup>m-sk-*). Le présent inchoatif de l'avestique exprime son suffixe en *-sa*<sup>300</sup>, ce qui donne pour le PIE *\*g<sup>w</sup>m-sk-* l'équivalent avestique *jasaiti*.

Au niveau de la nuance inchoative du suffixe, il s'agit très certainement d'un développement secondaire. Les principaux témoins qui attestent une bonne productivité du suffixe et qui pourraient reproduire les valeurs du suffixe originel seraient, d'après Bechtel, le latin, le grec, l'avestique, et le Hittite<sup>301</sup>. La nuance inchoative peut se retrouver en latin et en grec avec des verbes comme γηράσκω et *senēscō* « devenir vieux »<sup>302</sup>, ou en avestique qui atteste un *tafsaiti* signifiant « devenir chaud ». À côté de cette nuance inchoative, le témoignage du hittite et du grec homérique atteste l'emploi de ce suffixe pour amener une nuance itérative/durative. La nuance inchoative qui dénote l'« entrée dans un état » descendrait, toujours d'après Bechtel, de la valeur durative. L'« entrée dans un état » exprime un processus graduel, un processus duratif que dénotent des verbes signifiant simplement l'existence dans cet état. La valeur durative aurait fini par être remplacée par la valeur inchoative.

#### 2.3.5. Éléments de morphologie

Certaines désinences employées en sanskrit méritent une certaine attention, et ce en particulier dans la comparaison avec les désinences secondaires du grec. Les désinences de présent

<sup>298</sup> BAUM 2006, p. 66-67.

<sup>299</sup> LUBOTSKY 2001, p. 11.

<sup>300</sup> KELLENS 1984, p. 156.

<sup>301</sup> BECHTEL 1936, p. 115-116.

<sup>302</sup> Cf. note de bas de page 134.

de *STHĀ* ont la même origine que les désinences grecques, ce sont des désinences en *-mi*. La troisième personne du singulier en *-ti* (en avestique *-ati*) est intéressante car elle atteste telle quelle la désinence PIE de la troisième personne du singulier *\*-ti*, que le grec homérique (tout comme la désinence hittite en *-zi*) atteste par une sifflante (*-σι*)<sup>303</sup>. Mais, encore une fois, la désinence qui mérite le plus d'attention est la troisième personne du pluriel. Au niveau de l'indicatif présent, la forme *tiṣṭhanti* retranscrit parfaitement aussi la forme PIE *\*-enti*. Le cas de l'imparfait est légèrement plus complexe. La désinence de l'imparfait d'un présent à redoublement normalement attendue est *-ur* (comme *ádadhur* venant de *dádhati*). Cette désinence aurait remplacé l'ancienne désinence *\*-at*, venant du groupe *\*-nt*, et se trouvait à l'origine uniquement au parfait<sup>304</sup>. Étant une forme thématique, *STHĀ* a opté pour la désinence de l'imparfait thématique, à savoir *-an* (*atiṣṭhan*). La désinence *-ur* peut également se trouver pour la racine *STHĀ*, mais pas dans le corpus du *Rigveda*. Il s'agit de la forme *tiṣṭheyur* qu'on peut par exemple trouver, pour ses plus vieilles attestations, dans le *Gopathabrāhmaṇa*<sup>305</sup>. Cette désinence *-ur* paraît aussi avoir remplacé la désinence originelle de l'optatif *\*-at*, qui était une vocalisation du groupe *\*-nt*. En effet, la troisième personne du pluriel de l'optatif CPIE se reconstruit plutôt de la manière suivante : *\*-oiH<sub>1</sub>nt*<sup>306</sup>.

Aux premiers abords, aucun élément morphologique ne semble irrégulier concernant l'impératif. La forme *-antu* de la troisième personne du pluriel, qui s'est généralisée à l'ensemble des impératifs, aurait dû subir à l'origine une alternance. Cependant, une seule forme dans le *Rigveda* atteste un degré zéro, il s'agit d'un autre verbe à redoublement (*DHĀ*) qui atteste la forme *dadhatu*<sup>307</sup>.

### 3. Particularités morphologiques et sémantiques de l'aoriste de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*

#### 3.1. L'aoriste en grec

La racine *\*steh<sub>2</sub>-* offre l'occasion, en grec, d'étudier son aoriste sous de nombreux aspects. Comme déjà présenté dans ce travail, le verbe ἵστημι possède deux aoristes : ἔστην et ἔστησα.

<sup>303</sup> BEEKES 2011<sup>2</sup>, p. 259.

<sup>304</sup> KORTLANDT 1988, p. 133. Voir également GOTŌ 2013, p. 87 qui donne les origines indo-iraniennes de cette désinences du parfait *\*-r*.

<sup>305</sup> GB I, 2, 19, 26.

<sup>306</sup> KORTLANDT 1992, p. 235.

<sup>307</sup> RV VII, 51, 1.

### 3.1.1. L'aoriste radical

#### 3.1.1.1. Origines de l'aoriste radical

Historiquement, l'aoriste radical du grec vient avant l'aoriste sigmatique. Son étude doit se faire en trois étapes : ses origines, ses valeurs, et enfin le cas particulier de l'augment qui possède un fort intérêt dans le cadre d'une étude basée uniquement sur le corpus homérique de la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-*. Le dérivé qui représente l'aoriste radical en grec est ἔστην. Celui-ci fait partie d'une catégorie d'aoristes radicaux ancienne, à savoir celle des aoristes athématiques correspondant, par exemple, au sanskrit *ásthām*. Beekes reconstruit la forme PIE dans son dictionnaire étymologique de la manière suivante : *\*h<sub>1</sub>é-steh<sub>2</sub>-m*<sup>308</sup>. D'après Risch<sup>309</sup>, la formation de cette forme verbale, par la connexion entre la racine et une désinence personnelle, ne partirait pas, à l'origine, d'une différenciation aspectuelle. En fonction du sens de la racine, la construction est présente au présent ou à l'aoriste. Le fait qu'en grec, c'est le système de l'aoriste qui prédomine dans les constructions « radicales » montrerait qu'à l'origine du système verbal, l'aoriste se trouvait au centre. L'aoriste radical se conserve complètement dans les formations radicales du type *\*CeH-*. Outre ἔστην, on trouve cette formation dans d'autres racines verbales comme *\*g<sup>w</sup>eh<sub>2</sub>-*, qui produit en grec un aoriste ἔβη-ν. Même si la formation « radicale » qui prédomine est l'aoriste, ἔστην fait partie des rares verbes du grec qui présentent cette formation d'aoriste. En effet, les attestations de cette dernière sont bien moins nombreuses dans la langue grecque archaïque qu'en védique<sup>310</sup>.

L'aoriste grec ἔστην pose certains soucis au niveau de l'alternance vocalique. Hardarson considère que ce type d'aoriste aurait imité un type avec une base rigide *\*CReH-*. Ce dernier ne change pas tout au long de la conjugaison<sup>311</sup>. On trouve, pour ce type de formation, des aoristes radicaux de structure *\*CReH-* comme ἔγνω<proto-grec *\*é-gnoH-t*. Ces formes possédaient, en proto-grec, une alternance des degrés entre le singulier (*\*CReH-*) et le pluriel (*\*CRH-*). Il s'agit du même cas de figure que pour les aoristes de structure *\*CeRH-/ \*CRH-*, qui ont généralisé une structure *\*CRē-*<sup>312</sup> dans l'ensemble du paradigme (ἔτλη < proto-grec *\*é-tlaH-t* < PIE *\*é-telh<sub>2</sub>-t*). Ce qui permet d'affirmer que le grec possédait un ancien type *\*CeRH-* est l'aoriste sigmatique.

<sup>308</sup> BEEKES 2010, s.v. ἔστημι.

<sup>309</sup> RISCH 1974<sup>2</sup>, p. 233.

<sup>310</sup> WILLI 2018, p. 299.

<sup>311</sup> HARDARSON 1993, p. 154. Cette base rigide est accompagnée d'un régime accentuel suivant les règles d'accentuation du grec. Le régime accentuel de l'injonctif aoriste actif ancien aurait dû être amphidynamique : *\*CéC-t/ \*CC-ént* (HARDARSON 1993, p. 57).

<sup>312</sup> HARDARSON 1993, p. 152.

Certaines de ces formes permettent de reconstruire le type. Les exemples κεράσαι (<κίρνημι) et περάσαι (<πέρνημι) sont probants. Ils supposent que l'aoriste sigmatique s'est construit sur les anciens aoristes radicaux *\*kerh<sub>2</sub>-* et *\*perh<sub>2</sub>-*. Le type *\*CRē-*, représenté par ἔγνω, s'est donc généralisé à l'ensemble du paradigme, donnant les mêmes formes au singulier et au pluriel<sup>313</sup> (*\*é-gnoH-t* et *é-gnoH-me(m)*). Par analogie, les aoristes racines de base *\*CEH-*<sup>314</sup> comme ἔστην ont adopté la même base fixe n'étant pas soumise à l'alternance vocalique. Ce cas n'est donc pas à confondre avec celui des aoristes dissyllabiques en -η.

La construction sur la racine de *\*steh<sub>2</sub>-* mérite qu'on s'attarde sur le cas de la reconstruction *\*steh<sub>2</sub>k-*<sup>315</sup>. Toute une série de racines verbales grecques se construisant sur la même base *\*CEH-* adoptent le -κ- à l'aoriste. C'est particulièrement le cas des racines *\*deh<sub>3</sub>-*, *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-* et *\*Hieh<sub>1</sub>-* où le -κ- vient s'insérer entre le radical et la désinence<sup>316</sup>. Cette extension de la racine peut poser certains problèmes de compréhension, mais on remarque que ces aoristes se comportent normalement par rapport à l'alternance vocalique (alternance entre ἔδωκα et ἔδομεν, ἔθηκα et ἔθεμεν et enfin ἦκα et εἶμεν)<sup>317</sup>. Kimball<sup>318</sup> suggère que le système verbal pré-homérique devait reposer sur deux types de désinences α-thématiques qui étaient les aoristes sigmatiques et les aoristes en -κ-. Historiquement, cette deuxième catégorie devait être une extension de la racine, très sûrement héritée. Si l'on prend la racine d'ἔθηκα qui est *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-*, on constate qu'elle possède un dérivé en latin avec la palatale -κ- : le verbe *faciō* (parfait *fēcī* < *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>k-*). Celui-ci possède également des équivalents dans d'autres langues italiques, avec cette base *fak-* qui se trouve aussi en osque, en ombrien et en vénète<sup>319</sup>. Pour *\*Hieh<sub>1</sub>-*, il n'y a qu'une seule attestation pour la palatale et ce, uniquement en latin : *iaciō* (parfait *iēcī*). La comparaison, bien que soutenue par Willi<sup>320</sup>, peut être critiquée. En effet, il existe un problème au niveau des fonctions de l'extension palatale. En latin, elle n'est pas propre à un seul temps verbal et elle est plutôt employée pour identifier un changement de sens du verbe et/ou

<sup>313</sup> FRANCIS 1974, p. 26.

<sup>314</sup> Ce type d'aoriste radical serait apparu en grec après le développement des structures *\*CeRH-* et *\*CreH-* en *\*CRē-*.

<sup>315</sup> HACKSTEIN 1992, p. 160.

<sup>316</sup> WILLI 2018, p. 299-304.

<sup>317</sup> CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 162-163.

<sup>318</sup> KIMBALL 1991, p. 141-142.

<sup>319</sup> HARDARSON 1993, p. 149.

<sup>320</sup> WILLI 2018, p. 303.

renforcer une racine faible<sup>321</sup>. Une théorie moins récente de Bammesberger<sup>322</sup> évoque le lien entre cette extension (en latin et en grec) et une ancienne particule employée avec l’impératif \**ke*. Pour diverses raisons qui ne sont pas évoquées ici, cette théorie ne sera pas retenue. La meilleure base comparative reste celle du mycénien qui atteste déjà à son époque ces types de forme. On trouve en mycénien les formes *a-pu-do-ke* (grec ἀποδίδωμι), *a-pe-e-ke* (grec ἀφήμι)<sup>323</sup> ou encore *te-ke* (τίθημι)<sup>324</sup>. En béotien, il existe aussi une forme qui se rapproche d’une ancienne forme radicale PIE \**e-d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-m-*, qui est ἀνέθε (avec deuxième ε long)<sup>325</sup>. Pour finir, on peut ajouter que la palatale peut parfois être présente au pluriel, ce qui impose dans ce cas le degré plein à l’ensemble du paradigme. On trouve chez Homère ἔθηκαν, ἦκαν ou encore ἔδωκαν, qui sont des formes courantes dans le dialecte ionien<sup>326</sup>.

Au niveau de l’éventuelle existence d’un aoriste sur la base \**steh<sub>2</sub>k-*, rien n’est certain, mais une telle reconstruction est possible grâce au témoignage du tokharien. La forme est présente en tokharien A (*tāka-*) et B (*/taká-/*)<sup>327</sup>. Elle possède un lien certain avec le parfait, sur lequel on reviendra dans le chapitre qui lui est consacré.

### 3.1.1.2. Valeurs de l’aoriste radical

La particularité de l’aoriste radical est qu’il est construit directement sur la racine et que, par conséquent, il ne possède pas d’affixes particuliers qui lui donneraient quelque sémantisme hérité. Je commencerai donc par citer la caractéristique principale de l’aoriste radical, son caractère intransitif<sup>328</sup> :

<sup>321</sup> UNTERMANN 1993, p. 466. Untermann remarque (p. 467) qu’en ombrien, on trouve une forme *stakaz* (<\**steh<sub>2</sub>-*), un parfait (PIWORACZYK 2011, p. 122) qui n’atteste en grec que des équivalents au parfait (ἔστηκα) et non à l’aoriste (comme avec les racines \**d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-* et \**Hieh<sub>1</sub>-* en latin).

<sup>322</sup> BAMMESBERGER 1984, p. 75.

<sup>323</sup> Le lien de la forme avec la racine \**Hieh<sub>1</sub>-* n’est cependant pas entièrement certain. Elle pourrait aussi être une forme proche du grec ἀπέχω ou d’un ancien ἀμφίχω.

<sup>324</sup> VILBORG 1960, p. 106 et 114.

<sup>325</sup> HARDARSON 1993, p. 147.

<sup>326</sup> CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 163.

<sup>327</sup> PINAULT 1989, p. 133-134. Cette forme à *s* mobile est confirmée par la comparaison avec le hittite qui atteste un *tivezzi* qui signifie « prendre place » (<\**(s)th<sub>2</sub>-y-énti*). Le seul équivalent à cette forme en grec se trouve au parfait d’une racine qui aurait d’abord produit un aoriste radical (cf. opposition entre ἔσταμεν et ἔσταμεν).

<sup>328</sup> Malgré son caractère intransitif, le seul passif attesté chez Homère se construit sur la base ἔστα-. On trouve une seule occurrence de ce passif (ἐστάθη, HOM., *Il.*, XVII, 463), dont le sens est similaire à celui de la forme active. C’est pourquoi le cas du passif n’est pas abordé dans la présente étude. Pareillement pour le védique, il n’y a pas d’occurrence de passif pour la racine *STHÁ* dans le *Rigveda* qui pourrait être analysée (KULIKOV 2012, p. 512-514).

(33) ἀλλ' ἀναχωρήσας πρόσθ' ἵπποιν καὶ ὄχεσφιν

ἔσση, καὶ Σθένελον προσέφη Καπανήϊον υἱόν·

« Mais s'étant reculé, il se positionna devant les deux chevaux et le char,

et il dit à Sthénélos, fils de Capanée : »

HOM., *Il.*, V, 107-108

Dans ce passage du cinquième chant de l'*Illiade* qui raconte le massacre des Troyens et les exploits de Diomède, on se trouve au moment où ce dernier s'arrête (ἔσση) pour demander de l'aide à un ami (Sthénélos). Le sens d'ἔσση est évident, il provoque un arrêt dans le récit, celui qui va prononcer un discours s'arrête, se met dans un état immobile, pour pouvoir dire quelque chose. Le sens est donc clairement intransitif, le verbe signifie littéralement « se mettre debout », et par conséquent, s'arrêter dans cet état. Je parle ici d'état, car on peut remarquer que lorsque le verbe adopte une valeur intransitive, il peut parfois être employé comme une sorte de verbe d'état/copule<sup>329</sup> avec un adverbe, une préposition et/ou un participe<sup>330</sup>. C'est le cas de l'exemple suivant du chant XI de l'*Illiade* narrant la contre-attaque des Troyens :

(34) ...ἐγγεῖη δ' ἄρ' ὑπὲρ νότου ἐνὶ γαίῃ

ἔσση ἰεμένη χροὸς ἄμεναι ἀνδρομέοιο.

« Alors, la lance, passant par dessus son dos, se fixa

dans la terre pour se rassasier de chair humaine. »

HOM., *Il.*, XXI, 69-70

Hormis l'intransitivité de la forme, certains autres aspects peuvent ressortir du verbe. Premièrement, les valeurs propres à l'aoriste. On a tendance à dire que l'aoriste possède des valeurs de momentanéité et d'objectivité<sup>331</sup> ou encore des valeurs perfectives<sup>332</sup> qui sont tout à fait rendues ici.

Le dernier point à traiter sur les valeurs de l'aoriste radical répond également à la question de la raison d'être d'un tel aoriste pour *\*steh<sub>2</sub>-*. Il faut regarder le sémantisme de la racine elle-même. Le sémantisme « se mettre debout/dans un état » constitue l'une des catégories de formation radicale qu'Hoffmann propose. Il juge que les sémantismes des verbes peuvent être classés selon les

<sup>329</sup> Voir l'emploi de *\*steh<sub>2</sub>-* en tokharien.

<sup>330</sup> Cette valeur d'« état » n'est pas à confondre avec une nuance purement stative. Les deux nuances sont reprises plus loin dans ce travail, au point 4.1.3.

<sup>331</sup> GARCÍA RAMÓN 2012, p. 73.

<sup>332</sup> HEWSON 1997, p. 28.



catégories suivantes : « die durative, die punktuelle, die momentative und die terminative Aktionsart »<sup>333</sup>. L'aspect duratif correspond au sémantisme « suchen », ponctuel « finden », momentané/instantané « austehen » et terminatif « kommen ». Toujours d'après Hoffmann<sup>334</sup>, les sémantismes des racines amènent des formations radicales différentes. Les racines ayant un sens imperfectif adoptent un présent radical, tandis que les racines ayant un sens perfectif produisent un aoriste radical. Les aspects ponctuel, instantané et terminatif se rangent sous cet aspect perfectif qu'il est aujourd'hui plus juste d'appeler téléique<sup>335</sup>, car il crée une limite temporelle de l'action. On peut trouver cet aspect téléique de la racine pour les aoristes radicaux des racines *\*deh<sub>3</sub>-*, *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>* et surtout *\*steh<sub>2</sub>-*<sup>336</sup> :

(35) τὸ μὲν ἐπεδραμέτην, ὃ δ' ἄρ' ἔσθη δοῦπον ἀκούσας.

« Les deux se jetèrent vers lui, celui-ci, qui avait entendu leurs pas, s'arrêta. »

HOM., *Il.*, X, 354

### 3.1.2.1. Origines de l'aoriste sigmatique

La catégorie de l'aoriste sigmatique est un type de dérivation verbale dont l'origine peut encore parfois rester floue. On accepte généralement qu'elle doit constituer l'une des formations les plus tardives d'aoriste du PIE<sup>337</sup>. Meillet juge que sa place devait être assez petite dans le système verbal PIE<sup>338</sup>. La question de sa place est fort débattue et des travaux plus récents que ceux de Meillet estiment, au contraire, que la catégorie de l'aoriste sigmatique aurait déjà été présente avant la séparation du groupe anatolien du reste de l'aire IE<sup>339</sup>.

L'aoriste sigmatique peut être reconstruit comme une construction à l'origine athématique, qui peut s'observer dans de nombreuses langues IE. Le cas du verbe ἔδειξα (<δείκνυμι) est celui qui est, généralement, repris pour montrer le caractère hérité de la forme ainsi que sa dérivation athématique<sup>340</sup>. On peut trouver la forme sigmatique de cette racine *\*deik-(s-)* en latin (*dīxī*) ou encore en avestique (*daīš*). Le paradigme alphathématique de la forme est, quant à lui, une

<sup>333</sup> HOFFMANN 1970, p. 29.

<sup>334</sup> HOFFMANN 1970, p. 28.

<sup>335</sup> Cf. hypothèse de Vendryes à la page 48 de ce travail.

<sup>336</sup> WILLI 2018, p. 30.

<sup>337</sup> KURYLOWICZ 1964, p. 109-110.

<sup>338</sup> MEILLET 1908, p. 85.

<sup>339</sup> DUNKEL 1997, p. 41.

<sup>340</sup> CHANTRAINE 1961<sup>2</sup>, p. 175; SZEMERÉNYI 1990<sup>4</sup>, p. 304; RIX 1992, p. 216-217; WILLI 2018, p. 418-420.

innovation propre au grec. Si l'on prend la première personne, on peut la reconstruire de la manière suivante : PIE *\*deik-s-m*, qui a vocalisé la nasale pour produire la forme (ἔ)δειξα. Il en va de même pour *\*deik-s-nt* qui représente la troisième personne du pluriel et qui a également vocalisé la nasale. Les première (*\*deik-s-me*) et deuxième (*\*deik-s-te*) personnes du pluriel ont très sûrement dû être influencées par la troisième personne du pluriel, tandis que la deuxième personne du singulier a dû subir une influence de la première personne singulier (*\*deik-s-t*)<sup>341</sup>. Dans ce cas-ci, c'est l'aoriste qui a très sûrement influencé la création de l'indicatif présent δείκνυμι au moyen de l'adjonction d'un infixe nasal. Différentes théories existent sur le degré long de la racine des aoristes sigmatiques. Szemerényi prend pour exemple le degré long hérité<sup>342</sup> de ἔρρηξα, duquel descendrait le degré long du présent ῥήγνυμι<sup>343</sup>. Sa théorie ne semble pas fournir d'autres preuves pour le vérifier. Il en va de même pour Rix, qui juge le degré long des verbes contractes comme une preuve d'un ancien allongement de l'aoriste sigmatique. Il cite le thème φιλη-σ- comme exemple, qu'il dit descendre du présent \*φιλέ-(iω)<sup>344</sup>. Cette considération pose deux problèmes. Le premier, comme le dit Drinka, est que le degré long se trouve sur la voyelle de contraction et non sur la voyelle de la racine, ce qui ne permet pas de le comparer au degré long du sanskrit<sup>345</sup>. Le second problème est que le lemme \*φιλέ-(iω) donné par Rix suggère une formation dénomminative sûrement plus récente, qui rend plus compliquée la rétention d'un ancien degré long hérité du PIE<sup>346</sup>. D'après Drinka, le degré long des aoristes sigmatiques se serait en réalité construit sur une analogie à des formes d'adjectif verbal (γράφω—>γραπ-τός—>ἔγραψα). Le grec, contrairement au sanskrit, n'atteste donc pas clairement un degré long hérité de l'aoriste sigmatique.

### 3.1.2.2. Valeurs de l'aoriste sigmatique

En grec, l'aoriste sigmatique de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* est secondaire et c'est principalement sa valeur sémantique qui le caractérise. Le type d'aoriste qui est représenté par ἔστησα<sup>347</sup> constitue une innovation et une réutilisation de l'ancien type aoriste sigmatique pour exercer une fonction précise.

<sup>341</sup> BYBEE 2007, p. 59.

<sup>342</sup> Avec une éventuelle alternance vocalique de la racine.

<sup>343</sup> SZEMERÉNYI 1990<sup>4</sup>, p. 304.

<sup>344</sup> RIX 1992, p. 217.

<sup>345</sup> DRINKA 1995, p. 94.

<sup>346</sup> D'après WILLI 2018, p. 422, le phénomène d'obtention d'aoristes sigmatiques à partir de ces dénomminatifs aurait déjà pu se produire dans la proto-langue.

<sup>347</sup> À noter que la troisième personne du pluriel est identique pour les deux dérivations « aoristes » de *\*steh<sub>2</sub>-* en grec. La troisième personne du pluriel aurait été influencée par une ancienne forme ἔστασαν, que l'on trouve dans des dialectes de Béotie et d'Eubée, qui aurait été exclusivement intransitive. C'est par analogie que la forme transitive se serait formé sur ce dernier (MALZAHN 2004, p. 56).

L'aoriste sigmatique est, de manière générale, caractérisé par sa haute transitivité, ou du moins par son caractère transitif, par rapport aux autres formations existantes de l'aoriste<sup>348</sup>. C'est de là que provient la construction secondaire factitive, se construisant sur d'anciens aoristes racines du type \*CeH-, afin de pouvoir amener une valeur factitive (et donc également transitive) à ces racines, sans pour autant les modifier<sup>349</sup> (36):

(36) ἔνθ' ἵππους ἔστησε πατήρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε

λύσας ἐξ ὀχέων, κατὰ δ' ἡέρα πουλὺν ἔχευεν.

« Là le père des hommes et des dieux plaça fixe les chevaux,  
les ayant délivrés du char, il leur versait une vapeur abondante. »

HOM., *Il.*, VIII, 396-397

### 3.1.3. Cas de l'augment

#### 3.1.3.1. Aspects historiques

À l'inverse de l'imparfait, l'aoriste permet une étude plus solide et pertinente de l'augment. Il existe, certes, de nombreuses similitudes, mais l'absence de redoublement permet d'identifier clairement l'augment, tant pour la forme radicale que pour la forme sigmatique. Cette étude de l'augment doit se faire, pour sa pleine compréhension, tant du point de vue synchronique que du point de vue diachronique qui a souvent tendance à être négligé dans les différentes études portant sur le sujet.

L'augment est un marqueur particulier venant s'adjoindre à un verbe pour lui apporter différentes nuances. Il se reconstruit généralement de la manière suivante : \*(h<sub>1</sub>)e-<sup>350</sup>. L'aspect diachronique est un point de vue très intéressant pour appréhender ce marqueur, qui est débattu plus précisément lors de la comparaison du grec avec le sanskrit. De fait, ce morphème préfixé ne peut se comprendre qu'à la lumière de l'état archaïque du système verbal, qui était celui du système indo-européen<sup>351</sup>. Pour le moment, on se contente de donner certains éléments historiques internes au grec. Le seul point de comparaison qui permet de rester à l'intérieur de l'aire grecque est le

---

<sup>348</sup> WILLI 2018, p. 436.

<sup>349</sup> DRINKA 1995, p. 97-98. Outre la création de formes transitives pour d'anciens intransitifs, les aoristes sigmatiques ont également eu des utilités métriques, là où les autres aoristes auraient été problématiques.

<sup>350</sup> Reconstruction qui tire ses origines de l'étude comparative de WATKINS 1963, p. 15, qui reconstruit l'augment IE \*é- à partir de l'augment grec, indo-iranien ou encore louvite.

<sup>351</sup> DUHOUX 2000, p. 91.

mycénien. Celui-ci atteste également l’augment, mais de manière bien moins fréquente. Tout d’abord, il faut noter que la nature des textes mycéniens est principalement administrative, et plus précisément, ce sont des textes de la bureaucratie et des élites<sup>352</sup>. Ils ont forcément un comportement différent vis-à-vis de l’augment dû, entre autres, à l’absence de discours ou de parties narratives dans leurs textes qui, au contraire, se retrouvent chez Homère<sup>353</sup>. Ensuite, mycénien ne recense qu’une seule forme à initiale consonantique qui soit augmentée, il s’agit d’*a-pe-do-ke*<sup>354</sup> (en grec ἀπέδοκε). La forme montre un emploi de l’augment qui existe en mycénien, mais qui pose problème par sa fréquence. D’après Duhoux, diverses théories existent sur le sujet : un emploi rare hérité du PIE, le début de son emploi dans les dialectes helléniques suivant la période mycénienne, un abandon de l’augment dans la prose mycénienne, une opposition entre formes indicatives et injonctives<sup>355</sup>... Une autre solution serait de renouer la poésie épique, qui possède aussi un augment facultatif, et une poésie mycénienne aujourd’hui perdue qui aurait influencé cette prose mycénienne<sup>356</sup>. La théorie de Duhoux est que l’augment traduirait un emploi des parlers populaires qui aurait influencé les textes palatiaux qui, eux, auraient refusé l’emploi de l’augment<sup>357</sup>.

À partir de la forme *a-pe-do-ke*, on peut amener d’autres suppositions sur l’augment du mycénien. La nature même de la « littérature » mycénienne remet en doute l’influence de la poésie et rend compliqué le fait que l’emploi de l’augment en mycénien soit un témoignage fiable pour la reconstruction de l’emploi de l’augment dans la poésie PIE. Cette forme, souvent considérée comme une exception, peut difficilement se situer comme un modèle du proto-grec car le mycénien est, en lui-même, une forme dialectale particulière du grec<sup>358</sup>. Différentes théories ont donc supposé que cette forme n’était pas une réelle forme augmentée. Petruševski<sup>359</sup> suppose qu’il y a une autre manière d’interpréter cette forme *a-pe-do-ke*, qui est la seule forme avec augment que connaîtrait le mycénien (ainsi que l’ancêtre de δίδομι, qui atteste aussi une forme non-augmentée en mycénien : *do-ke*). Il constate que le dialecte de Pylos atteste la transition d’un *u* bref en un *e* bref fermé. Ainsi,

<sup>352</sup> DUHOUX 1987, p. 168.

<sup>353</sup> BAKKER 2001, p. 8-12.

<sup>354</sup> MORPURGO-DAVIES 1963, s. v. *a-pe-do-ke*; CHADWICK & VENTRIS 1973<sup>2</sup>, p. 532.

<sup>355</sup> DUHOUX 1987, p. 165.

<sup>356</sup> DE DECKER 2020b, p. 217. L’absence de l’augment pourrait être un trait poétique montrant que les scribes utilisaient un langage poétique.

<sup>357</sup> DUHOUX 2000, p. 93. Duhoux juge également que le caractère optionnel de l’augment dans la poésie homérique n’est pas un hasard. La langue épique refléterait l’état de langue d’une classe sociolinguistique bien précise, celle des aristocrates.

<sup>358</sup> BLUMENTHAL 1974, p. 70.

<sup>359</sup> PETRUŠEVSKI 1960, p. 324.

l'équivalent de la forme pylienne *a-pe-te-me-ne* serait ἀπόθμενε. Par conséquent, il suppose que la syllabe *pe* de *a-pe-do-ke* serait obtenue par la transition d'une ancienne syllabe \**pu*. Luria<sup>360</sup>, quant à elle, pense que la forme *a-pe-do-ke* ne correspondrait pas à /apedōke/, mais plutôt à /apesdōke/, avec une variante dialectale du préverbe ἐσ- issue du préverbe ἐκ-, dont elle aurait un correspondant attique avec la forme ἀπέκδοκε. Les deux théories peuvent paraître séduisantes au premier abord, mais peu probables d'après Ittzés<sup>361</sup>. Il soutient qu'*a-pe-do-ke* serait une réelle forme d'indicatif aoriste augmentée. L'affirmation de la forme augmentée est affirmée par le fait qu'elle n'est pas, contrairement à ce qui est souvent dit, la seule forme augmentée en mycénien. Il s'agit en réalité de la seule forme augmentée avec une initiale consonantique. On peut trouver des formes, comme *a-pe-e-ke*, qui ont l'augment et une initiale vocalique. La forme correspond à la forme homérique ἀφέηκε et attique ἀφήκε<sup>362</sup>. Toujours d'après Ittzés, l'emploi de l'augment en mycénien se situerait dans une phase transitoire où il commençait à être utilisé afin de faire référence au passé. Même s'il est généralement omis, l'augment aurait alors été employé, peu à peu, dans ce but<sup>363</sup>. Cet usage concorderait, d'après De Decker, à l'usage postérieur de l'augment comme « foregrounding device »<sup>364</sup>.

### 3.1.3.2. Aspects homériques

L'augment grec doit aussi être étudié de manière synchronique. Le caractère optionnel de l'augment est un trait typique de la poésie épique<sup>365</sup>, qu'on ne trouve pas en prose. N'étant pas le but premier de ce travail, l'analyse ne peut malheureusement pas être exhaustive, même si elle ne porte que sur la seule racine verbale \**steh*<sub>2</sub>-. Différents paramètres sont à prendre en compte, comme la personne ou la voix qu'on décide d'étudier. À cela, on peut également ajouter des résultats pouvant varier en fonction du texte où apparaît le verbe (l'*Iliade* ou l'*Odyssée*). Enfin, un élément important à souligner est l'existence de deux aoristes différents pour la dérivation verbale

<sup>360</sup> LURIA 1960, p. 258.

<sup>361</sup> ITTZÉS 2004, p. 145-148. La théorie de Luria peut être fragile par la très faible occurrence de verbes possédant deux préverbes en mycénien. Concernant Petruševski, la transition phonétique de formes comme *a-pe-te-me-ne* est uniquement caractéristique de formes du dialecte de Pylos, et n'est pas attestée ailleurs dans les documents en linéaire B.

<sup>362</sup> ITTZÉS 2004, p. 148. *a-pe-e-ke* descend du PIE \*(H)iehi qui a donné \**ap-e-(H)iehi-k-e-t* > \**apējēke* > \**apēhēke*. Cette hypothèse se confirme par la forme non augmentée *a-pi-e-ke*.

<sup>363</sup> ITTZÉS 2004, p. 150. D'après ce dernier, cet usage aurait très sûrement été employé à un stade plus avancé dans le langage parlé où les scribes, et plus particulièrement le peuple en général, auraient commencé à utiliser de plus en plus l'augment pour raconter des histoires ou des événements où la référence au passé était importante.

<sup>364</sup> DE DECKER 2020b, p. 219. Concernant l'usage de l'augment dans le « foreground », cf. p. 74.

<sup>365</sup> Même si, par rapport à la langue mycénienne, l'emploi de l'augment est bien plus fréquent.

de *\*steh<sub>2</sub>-*. C'est pourquoi on présente ici une étude plus globale visant à donner des éléments de compréhension que fournissent les nombreux travaux qui existent sur le sujet, afin de permettre une étude comparative de l'augmentation de *\*steh<sub>2</sub>-*, ainsi que de saisir les conditions d'apparition de l'augment en grec. En premier lieu, il est intéressant d'essayer de remarquer dans quel contexte l'augment tend à disparaître. Pour ce faire, l'analyse se fait dans un cadre plus restreint, à savoir sur la seule forme de la troisième personne du singulier intransitive ἔσθη, qui est la mieux recensée. Certaines remarques concernent également l'aoriste sigmatique, afin d'être plus complet. Parmi les éléments de contexte qui peuvent jouer, il y a la règle des « clitiques »<sup>366</sup>, qui s'avère particulièrement intéressante. Celle-ci, qui a vu le jour suite aux travaux de Drewitt<sup>367</sup> et Beck<sup>368</sup>, se confirme pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-*. Son dérivé, ἔσθημι, produit de nombreux exemples de cette règle des clitiques, contrairement à d'autres racines comme *\*d<sup>h</sup>eh<sub>1</sub>-*, qui donne bien moins d'exemples en grec<sup>369</sup>. Rien que pour la forme de la troisième personne du singulier intransitive (σθη), on peut recenser 78 formes qui suivent cette règle, et cette dernière ne s'applique pas uniquement à l'*Illiade*, qui est le principal corpus d'analyse pour les travaux de Drewitt, Beck et De Decker cités précédemment. La forme apparaît autant dans l'*Illiade* que dans l'*Odyssée*. En voici un exemple, au (37), où un songe se tient devant Agamemnon pour lui adresser une parole.

(37) **σθη** δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς καί με πρὸς μῦθον ἔειπεν·

« Il se tint alors debout au-dessus de ma tête et me prononce ce discours : »

HOM., *Il.*, II, 59

Drewitt juge cependant que le cas de (ε-)σθη est particulier<sup>370</sup>. Les deux consonnes présentes dans le radical du verbe provoquent un allongement compensatoire de la syllabe les précédant, ce qui impose à ce verbe, et aux autres verbes de la catégorie, un traitement lui étant propre. Par conséquent, le verbe ἔσθημι, par sa nature, peut donner des résultats différents à la norme des autres verbes employant l'augment. Le groupe biconsonnantique du radical influe tant sur l'aoriste transitif

<sup>366</sup> DE DECKER 2020a, p.135, « It has been argued in the past that a past tense form followed by a 2<sup>nd</sup> position clitic or a postpositive (enclitics and words that cannot be put in the beginning of a sentence) is generally unaugmented ».

<sup>367</sup> DREWITT 1912b, p. 104, « After the *unaugmented* syllabic aorist, δέ is normal; »

<sup>368</sup> BECK 1919, p. 1, « secundum Drewittii computationem tota in narratione Iliadis exstant sedecim tantum collocatae. Contra post aoristum non syllabice augmentatum δέ solet apparere ».

<sup>369</sup> On ne trouve qu'une seule occurrence sans augment, pour l'aoriste de τίθημι, qui permette de confirmer cette règle des clitiques.

<sup>370</sup> DREWITT 1912b, p. 107-108.

que sur l'aoriste intransitif δ'ἴστημι. Ce paramètre est à garder à l'esprit pour l'analyse des différents emplois de l'augment qui suivent.

Afin de prolonger la réflexion concernant le cas des verbes qui précèdent des clitiques, il est intéressant de se pencher sur un autre cas d'absence de l'augment qui concerne aussi directement la syntaxe. Cet autre cas est lié à la règle de réduction proposée par Kiparsky en 1968. D'après cette règle, dans une séquence ou plusieurs verbes apparaîtraient à un temps passé, un seul aurait besoin de marquer cette valeur passée avec l'augment, et réduirait donc les autres formes à un temps zéro<sup>371</sup>. Ce phénomène n'est pas spécifique à l'usage de l'augment grec et peut également se trouver dans d'autres situations comme en vieil irlandais où, lorsque plusieurs conditions se succèdent dans une conditionnelle, seule la première condition est au subjonctif<sup>372</sup>. Les conjonctions comme δέ peuvent apparaître dans un texte pour lier le verbe non-augmenté à des verbes augmentés ou signifiant plus clairement le temps passé. En HOM., *Il.*, II, 56, on peut remarquer qu'une forme ἦλθεν<sup>373</sup> peut comporter cette nuance passée qui permet à στή (HOM., *Il.*, II, 59) d'abandonner son augment<sup>374</sup>. Ce phénomène est généralement appelé *conjunction reduction*<sup>375</sup>. Celui-ci, qui n'est pas immuable et qui peut contenir de nombreuses exceptions<sup>376</sup>, peut se produire en sens inverse. La *conjunction reduction* peut également s'appliquer au nombre. Dans le passage (38), parlant des deux hérauts Talhtybios et Eurybate, outre le fait que στήτην n'a pas l'augment, il est le seul élément mis au duel. Le duel étant précisé par cette forme, sa réduction est opérée pour les deux formes προσεφώνεον et ἐρέοντο, qui désignent toujours les deux hérauts, mais avec un pluriel, qui

---

<sup>371</sup> KIPARSKY 1968, p. 35. La séquence « passé... et passé... » serait donc réduite à « passé... et zéro... ».

<sup>372</sup> THURNEYSSEN 1993<sup>4</sup>, p. 558. Il donne l'exemple suivant : *má beid ni di rúnaib do·théi ar menmuin ind fir...* [et] *ad·reig* avec *ad·reig* qui est à l'indicatif (après un *do·théi* au subjonctif) et *má* qui est la conjonction qui introduit la conditionnelle.

<sup>373</sup> À noter que cette forme peut poser certains soucis car il est possible considérer son augment comme indéterminé. La forme est, dans les différentes éditions de l'épopée homérique, toujours imprimée sous cette forme. L'une des raisons pourrait être que la forme non-augmentée ἔλθε, qui possède toujours une initiale longue par position, n'aurait pas influé sur la métrique du vers homérique (BAKKER 2001, p. 7).

<sup>374</sup> κλύτε φίλοι· θεῖός μοι ἐνύπνιον ἦλθεν ὄνειρος—ἀμβροσίην διὰ νύκτα· μάλιστα δὲ Νέστορι δίω—εἰδός τε μέγεθός τε φῆν τ' ἄγχιστα ἐφίκει—στή δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς καί με πρὸς μῦθον ἔειπεν· « Écoutez, les amis, le songe divin m'est apparu durant mon sommeil, à travers la nuit divine; alors, il se tint au-dessus de ma tête et m'adressa cette parole » (HOM., *Il.*, II, 56-59) On peut trouver un autre exemple chez Homère en HOM., *Il.*, XXI, 145 : ἔστη ἔχων δύο δοῦρε· μένος δὲ οἱ ἐν φρεσὶ θῆκε « se mit debout avec deux lances; elle avait placé la rage en son cœur ». Ici \**steh*<sub>2</sub>- donne la forme avec augment (ἔστη), qui est suivie par une forme non-augmentée θῆκε. Celle-ci est liée à la forme augmentée par une conjonction, à savoir δέ.

<sup>375</sup> DE DECKER 2020c, p. 9. CLACKSON 2007, p.132 suppose que cette règle doit être un reliquat d'un phénomène ancien, car on trouve également le phénomène de *conjunction reduction* en indo-iranien.

<sup>376</sup> Cf. les différents recensements faits pour l'*Iliade* par DE DECKER 2020a, p. 137.

montre une tendance à ne pas employer les mêmes catégories trop souvent. Cette tendance remonterait à un stade plus ancien de la langue<sup>377</sup>.

(38) τὼ μὲν ταραβήσαντε καὶ αἰδομένῳ βασιλῆα

**στήτην**, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον οὐδ' ἐρέοντο·

« Ces deux-là effrayés et craignant le roi

se fixèrent debout, ils ne lui adressaient pas la parole et ne débitaient aucun mot; »

HOM., *Il.*, I, 331-332

Le dernier élément de syntaxe qui concerne directement l'emploi de l'augment en grec concerne la forme transitive de l'aoriste d'ἴστημι : ἔστησα. La forme est bien plus attestée sans augment, à tel point que Drinka la donne sous la forme στήσε<sup>378</sup>. Outre les raisons vues ci-dessus et les autres facteurs influant sur l'emploi de l'augment qui sont présentés par la suite, il existe une caractéristique propre aux verbes transitifs qui joue sur l'emploi de l'augment. Cette caractéristique est le complément d'objet direct et sa place dans la phrase. Dans la phrase indo-européenne, le verbe se plaçait généralement en dernière position (*Verbendstellung*)<sup>379</sup>. On remarque donc logiquement une différence lorsque le verbe se trouve à l'initiale<sup>380</sup>. À cette position, on ne trouve, chez Homère, aucune attestation de l'aoriste sigmatique augmenté de la racine \**steh*<sub>2</sub>-. L'absence de l'augment doit très certainement être due à un reliquat de la proto-langue qui voulait insister sur l'opposition entre la position initiale ou finale du verbe<sup>381</sup>. Le verbe à l'initiale aurait reçu une emphase par sa position et n'aurait donc pas eu besoin d'un augment pour lui ajouter une quelconque attention<sup>382</sup>. Cette discussion sur le rôle de la position du verbe trouve également sa place dans son rapport au complément d'objet direct. On remarque que lorsque le verbe a son régime qui le suit, il aura tendance à être bien moins augmenté que lorsque son régime le précède<sup>383</sup>. Voici deux exemples de ce phénomène pour l'aoriste transitif de la racine \**steh*<sub>2</sub>-.

---

<sup>377</sup> DE DECKER 2017, p. 133-134.

<sup>378</sup> DRINKA 1995, p. 97-98.

<sup>379</sup> WATKINS 1963, p. 48; BAUER 2000, p. 336; FORTSON 2010<sup>2</sup>, p. 158.

<sup>380</sup> WATKINS 1963, p. 48 précise que l'irlandais a tenté de généraliser l'emploi des désinences primaires avec les verbes placés à l'initiale pour contraster avec les verbes employés en position finale. Avant cette étape, l'irlandais aurait usé d'une particule expressive *-i* pour les verbes à l'initiale (mais il est difficile de justifier que cette règle était systématique).

<sup>381</sup> Voir l'irlandais (note de pas de page 380) et le védique qui possèdent cette caractéristique et qui font donc penser qu'il aurait s'agit d'une caractéristique de la syntaxe PIE.

<sup>382</sup> DE DECKER 2020a, p. 140

<sup>383</sup> RODEGHIERO 2017, p. 635-639.



L'exemple (39), avec augment, prend place au moment des jeux funéraires suite à la mort de Patrocle. En (40), l'extrait est issu d'une discussion où Protée, retenu capturé par Ménélas, renseigne ce dernier sur la situation actuelle d'Ulysse.

**(39)** ἰστὸν δ' ἔστησεν νηὸς κυανοπρόροιο

« Il fixa le mat du navire à la proue sombre »

HOM., *Il.*, XXIII, 852

**(40)** στήσα νέας καὶ ἔρεξα τεληέσσας ἑκατόμβας.

« J'ai arrêté les navires et j'ai aussi accompli des hécatombes sans taches. »

HOM., *Od.*, IV, 582

Après la syntaxe, le second grand groupe de facteurs pouvant influencer sur l'emploi de l'augment du verbe ἵστημι à l'aoriste concerne des éléments de contexte, de style et de valeurs sémantiques. Le champ d'étude étant très large et les possibilités d'approche diverses, l'étude du facteur contextuel n'est pas exhaustif, mais tend plutôt à montrer au maximum l'influence que peut avoir le texte en lui-même sur l'emploi de l'augment et par conséquent, de la forme injonctive du verbe.

Le premier point de contexte qui influe sur l'usage de l'augment chez Homère est l'opposition entre récit et discours. Cette opposition vient de Platon, qui définit l'épopée d'Homère comme constituée sur base de récit (διήγησις) et d'imitation (μίμησις)<sup>384</sup>. Par μίμησις, il sous-entend les dialogues des personnages que l'auteur imite. Il y a, d'après lui, une distinction temporelle entre les deux types de discours, et une distance entre celui qui raconte et celui qui vit l'action. Cependant, d'après Basset, il faut aller plus loin et ne pas simplement voir cette opposition comme une distance temporelle à l'évènement. La μίμησις est caractérisée par l'adoption temporaire d'un point de vue particulier, alors que la διήγησις est, au contraire, caractérisée par l'absence d'un point de vue particulier<sup>385</sup>. Cette opposition entre récit et discours a suscité un questionnement sur la position de l'augment qui, toujours d'après Basset, possédait une répartition inégale entre les deux parties du texte<sup>386</sup>. On a longtemps attribué cette répartition de l'augment à

---

<sup>384</sup> Ἐὰρ οὖν οὐχὶ ἤτοι ἀπλῆ διηγήσει ἢ διὰ μίμησεως γιγνομένη ἢ δι' ἀμφοτέρων περαίνουσιν; — « Eh bien ! n'emploient-ils pas pour cela le récit simple, ou imitatif, ou l'un et l'autre à la fois ? ». PLAT., *Rsp.*, III, 392d.

<sup>385</sup> BASSET 1989, p. 9. Pour Basset, l'opposition platonicienne est temporelle. Elle oppose le présent du discours au passé du récit.

<sup>386</sup> BASSET 1989, p. 14. En effet, 5/7 des formes dans le récit et la narration ne possèdent pas l'augment, alors que seulement 3/10 des formes des dialogues ne sont pas augmentées.

l'influence de la tradition<sup>387</sup>. Drewitt juge plutôt que cette haute fréquence d'augment dans la narration est due à une tradition postérieure visant à généraliser l'augment là où la métrique le permettait<sup>388</sup>. Cette affirmation de l'influence de la métrique sur l'emploi de l'augment est également évoquée par Wackernagel<sup>389</sup>, mais il considère tout de même la non-augmentation d'un verbe comme un archaïsme poétique. Afin d'analyser cette opposition entre le dialogue et le récit pour l'usage de l'augment, je me concentre ici sur un corpus réduit. Le corpus de l'analyse se limite à la troisième personne intransitive active d'ἴστημι dans l'*Odyssée*. Bien qu'on ne se concentre que sur une seule forme, l'*Odyssée* offre un nombre suffisant de formes pour permettre une analyse pertinente (au total trente formes analysables). L'*Illiade* contenait, quant à elle, un nombre bien plus important de formes pouvant être soumises à l'analyse. Au niveau de l'*Odyssée*, vingt-cinq formes sont sans augment (σῆ) et cinq formes possèdent l'augment. On remarque, pour la forme avec augment, deux formes se trouvant dans un discours, alors que l'ensemble des formes sans augment se trouvent dans la narration. Le corpus de l'*Odyssée* permet de voir une légère opposition entre les deux emplois, mais on remarque que le sémantisme d'ἔστη<sup>390</sup> favorise son emploi dans la narration pour introduire un discours, qu'il soit avec ou sans augment. L'exemple (41) intègre ἔστη au discours, dans cette histoire que raconte Ulysse à Antinoos.

(41) ... ἐν δὲ Ζεὺς τερπικέραυτος  
 φύζαν ἔμοῖσ' ἐτάροισι κακὴν βάλεν, οὐδέ τις ἔτλη  
 σῆναι ἐναντίβιον· **περὶ** γὰρ κακὰ πάντοθεν **ἔστη**.

« Zeus, qui aime la foudre,

jeta sur mes compagnons une terrible panique, et pas un seul n'eut le courage  
 de se tenir face au danger; des maux se tenaient partout autour de nous. »

HOM., *Od.*, XVII, 437-439

Un autre exemple très probant, donné par Mumm<sup>391</sup>, permet d'éclairer bien plus précisément cet emploi de l'augment (42) :

<sup>387</sup> VAN LEEUWEN 1894, p. 329-330.

<sup>388</sup> DREWITT 1912a, p. 46.

<sup>389</sup> WACKERNAGEL 1943, p. 2-4.

<sup>390</sup> Cette forme d'ἔστη, se trouvant dans le discours, n'est pas recensée par BERTRAND 2006. Son analyse d'ἔστη se centre principalement sur son opposition à σῆ dans la narration, ainsi que leur fonction de σήματα narratifs utilisés pour souligner la structure du récit et son bon déroulement (l'οἶμη). À travers ἔστη et σῆ, le narrateur du récit disposerait d'une opposition entre un terme marqué et un terme non-marqué (BERTRAND 2006, p. 94).

<sup>391</sup> MUMM 2004, p. 149, voir aussi BERTRAND 2006, p. 78.

(42) ... ἄνᾱ δὲ κρείων Ἀγαμέμνων  
ἔσθη σκῆπτρον ἔχων τὸ μὲν Ἥφαιστος κάμε τεύχων.

Ἥφαιστος μὲν δῶκε Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι,  
αὐτὰρ ἄρα Ζεὺς δῶκε διακτόρῳ ἀργεῖφόντη·  
Ἑρμείας δὲ ἄναξ δῶκεν Πέλοπι πληξίππῳ,  
αὐτὰρ ὁ αὖτε Πέλοψ δῶκ' Ἀτρεΐ ποιμένι λαῶν,  
« ...Le chef Agamemnon

se leva, tenant le sceptre qu'Ἡφαιστος avait peiné à fabriquer.

Ἡφαιστος l'avait donné à Zeus, le tout-puissant, fils de Cronos,  
par la suite, Zeus le donna au messager Hermès, celui qui avait tué Argos;  
mais son excellence, Hermès, le donna à Pélops, celui qui dompte les chevaux,  
que plus tard Pélops donna aussi, cette fois-ci à Atrée, le berger des peuples, »

ΗΟΜ., *Il.*, II, 100-105

L'exemple (42), qui détaille l'histoire du sceptre que tient Agamemnon en main, permet de faire le pont entre l'opposition discours/récit et toute une série d'oppositions contextuelles pouvant conditionner l'emploi de l'augment dans l'épopée homérique. En effet, à côté de cette opposition discours/récit, il existe également des oppositions du type éléments anciens/éléments nouveaux, ou encore qui traitent du passé mythique face au passé récent<sup>392</sup>. Tous ces aspects sont intimement liés à la relation qu'a le verbe au temps, mais aussi le point de vue que porte celui-ci sur l'action. On peut regrouper toutes ces nuances sous la large étiquette de l'opposition « foreground versus background » proposée par De Decker<sup>393</sup>. Par « foreground », De Decker exprime des notions qui ont déjà été vues lors de l'analyse de l'augment. Ce premier plan met en avant la valeur emphatique que peut avoir l'augment, ainsi que les liens qu'il peut avoir avec les éléments récents. À l'inverse le « background », ou arrière plan, conditionne plutôt un emploi non-augmenté du verbe. Ces notions de premier plan et d'arrière plan peuvent être appliquées à l'exemple (42). Le passage décrit Agamemnon qui se lève de son trône avec la forme ἄνᾱ...ἔσθη qui est augmentée, car on considère qu'elle décrit l'action qui se déroule en « foreground ». À l'inverse, les autres verbes du passage, décrivant l'histoire du sceptre, ne sont pas augmentés, car ils décrivent des éléments qui se déroulent en « background ».

<sup>392</sup> DE DECKER 2020c, p. 12-21.

<sup>393</sup> DE DECKER 2020a, p. 142-144.

### 3.1.4. L'impératif aoriste

Les principales caractéristiques de l'impératif ont déjà été évoquées lors de l'étude de son présent. Le but de cette partie est d'observer une éventuelle différence d'usage et de répartition entre les deux types d'aoristes pour la dérivation verbale de \**steh*<sub>2</sub>- en grec. Comme le souligne Bakker, la principale différence entre l'impératif présent et l'impératif aoriste est une différence aspectuelle<sup>394</sup>. Conti, comme déjà signalé, remarque que le choix du présent ou de l'aoriste pour l'impératif peut dépendre de l'*Aktionsart*<sup>395</sup> de la racine verbale. Il remarque, par exemple, qu'un verbe comme ὄραω « voir », plus duratif, apparaît majoritairement au présent, alors qu'ἔρχομαι « venir; aller » apparaît uniquement à l'aoriste<sup>396</sup>. L'opposition principale qu'il faut faire est celle entre un aspect télique et un aspect atélique. L'aspect télique sous-entend un lien avec la perfectivité du lexème verbal<sup>397</sup>, et, par conséquent, avec l'aoriste. Ce lien entre l'aspect télique et l'aoriste est aussi souligné par Napoli qui remarque que cet aspect est trois fois plus présent chez Homère avec des aoristes qui ne sont pas à l'indicatif<sup>398</sup>. L'exemple suivant d'impératif aoriste de \**steh*<sub>2</sub>- montre cette télicité de la forme :

**(43) πὰρ** δέ μοι αὐτὴ **στήθι** μένος πολυθαρσῆς ἐνεῖσα,

« Mais, toi-même, tiens-toi à mes côtés, m'inspirant la même ardeur pleine de confiance, »

HOM., v 387

Au niveau de la répartition, l'impératif aoriste est plus recensé que l'impératif présent pour le verbe ἴστημι. L'impératif présent est recensé sept fois<sup>399</sup> dans le corpus homérique (dont trois occurrences sont des composés que la *tmèse* a séparé de la préposition), et l'impératif aoriste est recensé neuf fois<sup>400</sup>. Cette répartition supporte la supposition d'une valeur télique inhérente à la racine \**steh*<sub>2</sub>-. Outre l'usage de l'aoriste, Conti souligne aussi le fait que le préverbe ἐκ- apparaît uniquement avec

<sup>394</sup> BAKKER 1966, p. 19. L'un est plus duratif, tandis que l'autre est plus ponctuel.

<sup>395</sup> RIJKSBARON 2000, p. 153 remarque également cette co-détermination de valeurs sémantiques dérivées par l'*Aktionsart* du lexème verbal dans son étude sur les impératifs λέγε et εἰπέ.

<sup>396</sup> CONTI 2014, p. 119. Son analyse porte uniquement sur une sélection de textes de l'époque classique.

<sup>397</sup> KEERSMAEKERS & VAN HAL 2016, p. 32.

<sup>398</sup> NAPOLI 2007, p. 136. L'*Aktionsart* télique serait donc pris en compte dans l'emploi du présent ou de l'aoriste dans les modes non-indicatifs, NAPOLI 2007, p. 164.

<sup>399</sup> Qu'on trouve en HOM., *Il.*, XI, 314; XIII, 448; XVII, 31 et 179; XX, 197; XXII, 85 - *Od.*, XXII, 233.

<sup>400</sup> Qu'on trouve en HOM., *Il.*, VI, 80 et 433; XI, 588; XXII, 222 - *Od.*, VI, 199 et 218; XIII, 387; XVII, 447; XXIII, 97.

des racines dont la valeur est télique<sup>401</sup>. On n'atteste malheureusement aucun composé ἐξίστημι dans le corpus homérique.

### 3.1.5. Éléments de morphologie

Il y a une désinence d'aoriste assez rare qu'atteste la forme στῆθι. À l'aoriste, deux autres formes l'attestent, γνῶθι et παιδεύθητι. La forme, que Duhoux reconstruit \**dhi*-<sup>402</sup>, doit remonter à une strate PIE de l'impératif actif athématique et correspond à la désinence sanskrite *-hi*<sup>403</sup>.

## 3.2. L'aoriste en védique

Tout comme en grec, la racine \**steh<sub>2</sub>*- en sanskrit permet une étude bipartite. D'une part l'étude de son type radical représenté par *ásthāt*, et d'autre part par l'étude de son type sigmatique représenté par *asthiṣata*. À noter que la forme sigmatique ne possède qu'une seule occurrence<sup>404</sup> et qu'elle constitue la seule entorse au corpus établi dans ce travail, qui se limitait au *Rigveda*.

### 3.2.1. L'aoriste radical

#### 3.2.1. Origines de l'aoriste radical

Étant considéré comme un aoriste radical athématique, *ásthāt* est logiquement construit sur la racine avec uniquement l'ajout de désinences secondaires et de l'augment pour l'indicatif. La forme se construit sur un degré plein de la racine, excepté à la troisième personne du pluriel<sup>405</sup>. Pour comprendre les origines de la forme verbale, il faut la relier à toute une série d'éléments morphologiques comme les formes sigmatiques de l'aoriste, la voix moyenne ou encore les personnes se comportant d'une manière différente (comme c'est le cas de la troisième personne du pluriel).

Au niveau de l'alternance des degrés dans la forme, les formations à radical athématique auraient, à l'origine, attesté une alternance entre un degré fort (I-I \**CaH-*) et un degré faible (I-I \**CH-*) de la racine<sup>406</sup>. À l'exception de la troisième personne du pluriel active, le degré long

---

<sup>401</sup> CONTI 2014, p. 120.

<sup>402</sup> DUHOUX 2000, p. 486.

<sup>403</sup> BEEKES 2011<sup>2</sup>, p. 277.

<sup>404</sup> ŚBM III, 7, 3, 9.

<sup>405</sup> GOTŌ 2013, p. 107.

<sup>406</sup> CARDONA 1960, p. 10. Avec adjonction des désinences sur la racine. C'était là les deux caractéristiques de ce type d'aoriste.

constant de la racine a dû être mis en place pour opposer le degré de l'actif au degré du moyen. Ainsi, l'actif, qui possédait l'alternance, a opté pour le degré fort de manière uniforme, alors que le moyen, qui possédait un degré faible constant, est resté inchangé<sup>407</sup>. Au niveau de la troisième personne du pluriel, elle peut s'expliquer par une mise en contraste avec le participe actif. Originellement, lors de la période indo-iranienne commune, on pense que la troisième personne du pluriel active et le participe actif devaient avoir un même degré faible de la racine. En prenant l'exemple de la racine \**deh*<sub>3</sub>-, qui est la plus évidente pour appréhender le cas de ce contraste, on reconstruit une forme \**d-an(t)*<sup>408</sup> pour la troisième personne du pluriel, et une forme \**d-ant-* pour le participe. Dans la sphère iranienne, on a opté, cependant, pour un degré fort de la troisième personne du pluriel, et on a conservé les degrés originels du participe. Du côté indien, le phénomène inverse s'est produit. En reprenant l'exemple de *STHĀ*, la troisième personne du pluriel a conservé son degré faible (*ásthur*), tandis que le participe a adopté le degré fort (*sthātām* pour le génitif pluriel).

Il faut également noter que ce qui a aussi pu influencer cette alternance de l'aoriste radical en sanskrit est la classe des aoristes sigmatiques, qui aurait produit des phénomènes d'analogie sur le paradigme. Ces phénomènes d'analogie expliquent la restructuration de la catégorie, qui s'est différenciée de l'autre catégorie se basant sur la racine, à savoir les présents radicaux. Le degré de l'aoriste sigmatique védique a longtemps été utilisé comme modèle dans la reconstruction du type sigmatique PIE<sup>409</sup>. Cependant, on peut constater que le développement de la catégorie en sanskrit, et plus précisément de son degré long, est un développement secondaire interne à l'indo-iranien<sup>410</sup>. Le degré long de l'aoriste sigmatique a été, au départ, expliqué par un phénomène d'analogie. Kurylowicz considère que la formation sigmatique de l'aoriste serait intervenue dans le système de l'aoriste « assez tard » et se serait donc calquée, pour l'apophonie, sur le type d'aoriste déjà existant<sup>411</sup>. Watkins affirme et prolonge la pensée de Kurylowicz en jugeant que la voix active de

<sup>407</sup> HARĐARSON 1993, p. 92. En prenant l'exemple de la racine \**deh*<sub>3</sub>-, on peut remarquer que le sanskrit respecte cette adaptation de l'alternance vocalique où la troisième personne du singulier active *á-dhā-t* (pour \**steh*<sub>2</sub>-, *ásthāt*) s'oppose au moyen *a-dhi-ta* (pour \**steh*<sub>2</sub>-, *asthita*). L'avestique ne respecte cependant pas cette opposition en établissant un degré fort de la racine non seulement pour la troisième personne du singulier de l'injonctif actif (*dāt*), mais, aussi, pour la troisième personne moyenne (*dātā*).

<sup>408</sup> La désinence n'a cependant pas été conservée et une désinence *-ur* a été adoptée pour la conjugaison de la troisième personne du pluriel de l'aoriste radical.

<sup>409</sup> KURYLOWICZ 1956, p. 159-160. Ce dernier juge qu'avec le latin et le slave, l'indo-iranien constitue l'un des témoins permettant de certifier l'emploi du degré long de l'aoriste sigmatique. Pour la comparaison avec le type grec, voir SCHWYZER 1939, p. 750.

<sup>410</sup> DRINKA 1995, p. 9.

<sup>411</sup> KURYLOWICZ 1956, p. 164-165.

l'aoriste sigmatique aurait été secondaire. L'élaboration de son degré long se situerait plutôt au sein de la voix moyenne<sup>412</sup>. Ces théories ne peuvent, cependant, pas être valables car on remarque que des racines de type CṚC ne produisent pas d'aoriste sigmatique à degré long (sauf pour la troisième personne du singulier)<sup>413</sup>. L'origine de l'aoriste sigmatique serait à chercher auprès de deux types de racines : les racines de type CeC et les racines de type CV. Au niveau du premier type, Drinka<sup>414</sup> juge, à l'aide de la comparaison avec le vieil avestique, qu'il pourrait être à l'origine du degré long de l'aoriste sigmatique. Le subjonctif de ce type de formes aurait pu aider à la formation de la catégorie<sup>415</sup>. Cependant, l'étude du type CV est plus intéressante dans le cadre de la racine *STHĀ*. Bien que très bien attestée, la résolution de l'aoriste radical produit à partir de ce type de racine s'avère assez compliquée. La racine I-I \**dhā-* fait partie du petit nombre de racines de ce type attestant des aoristes sigmatiques dans les vieux corpus du *Rigveda* et des *Gāthas*. Même si le type est très ancien, on peut difficilement conclure qu'il ait influencé le degré long du paradigme des aoristes sigmatiques<sup>416</sup>. On peut aussi remarquer que les aoristes sigmatiques de la catégorie sont, généralement, attestés dans les vieux corpus du *Rigveda* et des *Gāthas* au moyen ou au subjonctif<sup>417</sup>, ce qui aurait pu jouer sur le développement de l'aoriste sigmatique afin d'établir une séparation entre la racine et la désinence. Même si l'émergence de l'aoriste sigmatique peut rester floue, on doit noter, pour les racines à laryngale, l'émergence d'un type secondaire d'aoristes en *-iṣ-* que *STHĀ* développe<sup>418</sup>. La racine développe, à une période post-rigvédique, l'aoriste sigmatique moyen *asthiṣata*<sup>419</sup>, à côté de l'ancien type radical, bien attesté, *asthiran*. La forme possède un correspondant en vieil avestique : le subjonctif *stāṇhaṣ*<sup>420</sup> (<\**stāsat*). Ce dernier fait écho aux formes rigvédiques *sthāt* et *sthāti*.

### 3.2.2. Valeurs de l'aoriste radical

Les valeurs de l'aoriste radical de *STHĀ* ne diffèrent pas tellement des aspects d'autres aoristes, mais l'étude de certains cas peut révéler des valeurs intéressantes. Avant d'être aspectuel,

<sup>412</sup> WATKINS 1962, p. 51-52.

<sup>413</sup> NARTEN 1964, p. 17. Par exemple, la racine *syj* qui ne produit un aoriste sigmatique long qu'à la troisième personne du singulier, dans une strate post-rigvédique.

<sup>414</sup> DRINKA 1995, p. 19-21.

<sup>415</sup> WILLI 2018, p. 463.

<sup>416</sup> Celui-ci étant principalement dû à la laryngale.

<sup>417</sup> DRINKA 1995, p. 15 à l'exception d'une seule forme de \**dhā-* dans le *Rigveda*.

<sup>418</sup> HARÐARSON 1993, p. 98.

<sup>419</sup> Le *i* est dû au comportement de la laryngale à l'interconsonnantique.

<sup>420</sup> NARTEN 1964, p. 281. On trouve la forme en Y 50.4.

on a pu voir dans le cadre de ce travail que le système verbal du védique était fortement temporel. À la manière de l'imparfait, l'aoriste désigne en premier lieu un rapport avec le passé :

(44) *idám u tyát purutámam purástāj jyótis támaso vayúnāvad **asthāt** /*

*nūnám divó duhitáro vibhātír gātúm kṛṇavann uśáso jánāya //*

« Immédiatement, cette lumière apparaissant fréquemment, s'éleva étincelante à l'est hors des ténèbres, à présent, les filles du ciel rayonnant, les Aurores, font un chemin pour le peuple. »

RV IV, 51, 1

Dans ce passage, on peut voir que l'aoriste dénote une action qui se situe dans un passé immédiat, au contraire de l'imparfait qui exprime en général un passé lointain<sup>421</sup>. L'adverbe *nūnám*, indiquant une référence temporelle du discours, pourrait indiquer que le verbe *ásthāt* exprime un passé proche. L'adverbe n'est, cependant, pas l'élément déterminant à une telle lecture, qui peut être, certes, conditionnée par un élément de contexte. En effet, l'emploi de l'aoriste au début d'un strophe des hymes rigvédiques crée une connexion avec les événements qui viennent de se dérouler<sup>422</sup>.

La forme d'aoriste de *STHĀ* ne se limite pas à cet usage temporel et peut admettre des valeurs aspectuelles. De manière générale, on attribue à l'aoriste la même opposition qu'au pour le verbe homérique, à savoir que sa valeur est perfective et qu'elle s'oppose directement à la valeur imperfective du présent<sup>423</sup>. L'aoriste peut exprimer d'autres valeurs plus précises, mais dans le cadre d'une étude de *STHĀ*, c'est le lien qu'a l'aoriste avec des lemmes « momentative-telic »<sup>424</sup> qui importe le plus. La racine *STHĀ* possède, d'après Gonda, un noyau sémantique qui relève de « l'état ». Il amène à un état défini et décrit l'étape initiale, le début et le commencement de cet état<sup>425</sup>. Kiparsky pense que l'aspect télique de l'aoriste serait, dans ce cas, une conséquence du caractère résultatif. Il décide donc de classer les racines verbales védiques en trois catégories d'aoriste : ceux dont l'*Aktionsart* est résultatif, ceux dont il est irrésultatif, et ceux qui peuvent se ranger dans les deux types de catégories d'*Aktionsart*. Kiparsky classe *STHĀ*<sup>426</sup> dans la catégorie des aoristes résultatifs, aoristes décrivant un accomplissement, qu'on peut aussi désigner comme

<sup>421</sup> DAHL 2010, p. 264-265.

<sup>422</sup> GONDA 1962, p. 75.

<sup>423</sup> BUBENIK 1997, p. 51.

<sup>424</sup> GARCÍA RAMÓN 2012, p. 74. Ce lien est souligné par la tendance générale du subjonctif et de l'optatif à employer l'aoriste avec cette catégorie de lemme.

<sup>425</sup> GONDA 1962, p. 71.

<sup>426</sup> Qu'il traduit précisément par « stand up ».



des aoristes radicaux<sup>427</sup>. Cet *Aktionsart* résultatif de l'aoriste de *STHĀ* réfère directement à un temps récent du récit et s'oppose, par là, au parfait. Voici un exemple de cet aspect résultatif donné par Hollenbaugh<sup>428</sup> pour *STHĀ* :

(45) *sámiddho agnir nihitaḥ pṛthivyám pratyān víśvāni bhúvanāny asthāt /*

« Agni, enflammé, installé sur cette terre, se positionna face à toutes les créatures. »

RV II, 3, 1 a-b

Dahl<sup>429</sup> note également un cas particulier dans la succession d'indicatifs aoristes de prédicats téliques. L'auteur souligne que la lecture de prédicats à l'indicatif aoriste peut se faire selon un ordre temporel et causal. Les cas de succession de formes téliques comme *STHĀ* constituent sûrement une entorse à cette règle. Celles-ci autorisent une lecture séquentielle qui permet un chevauchement temporel des différentes formes du passage. Le passage (46), contenant les aoristes *akar* et *asthāt*, illustrent bien ce cas de figure :

(46) *avadyám iva mányamānā gúhākar índram mātā vīryèṇā nyṛṣṭam /*

*áthód asthāt svayám átkam vásāna á ródasī aprṇāj jáyamānaḥ //*

« Le considérant comme blâmable, sa mère dissimula Indra qui était plein de force.

Alors il se leva par lui-même, enfilant un vêtement. Il remplissait les deux mondes en venant au monde. »

RV IV, 18, 5

La dernière valeur d'aoriste qu'il reste à observer est celle de l'aoriste sigmatique. La forme *asthiṣata* est une troisième personne du pluriel à la voix moyenne dont le sens, contrairement au grec, ne diffère pas de son équivalent construit directement sur la racine : *asthiran* (47). Elle sert uniquement à remplacer l'ancienne forme radicale à l'aide de la finale productive *-sata*<sup>430</sup>. La forme *asthiran* aurait attesté à l'origine une désinence *-ata*, qui a été modifiée en *-ran* pour des raisons de clarté<sup>431</sup>. La forme en elle-même ne diffère pas tellement, pour le sens, des formes actives.

---

<sup>427</sup> KIPARSKY 2010, p. 43. Dans cette catégorie, on peut également trouver les racines verbales *BHŪ*, *DYUT*, *TYAJ* ou encore *SKAND*.

<sup>428</sup> HOLLENBAUGH 2021, p. 185.

<sup>429</sup> DAHL 2010, p. 274.

<sup>430</sup> NARTEN 1964, p. 281.

<sup>431</sup> KÜMMEL 1996, p. 137-138. Cette modification a sûrement été amenée suite à l'émergence de la désinence *-ur* pour la troisième personne du pluriel actif.

(47) *úpa tvā jā́máyo gíro dé́dī́satīr haviṣkṛ́taḥ /*  
*vā́yóṛ á́nīke asthíran //*

« Celles qui y sont apparentées, à savoir les louanges du préparateur des libations te vénérant, se tinrent en face de Vayu. »

RV VIII, 102, 13

### 3.2.3. L'injonctif aoriste

Lors de l'étude de l'imparfait, on a déjà pu constater la présence facultative de l'augment et son lien direct avec l'injonctif. L'aoriste sanskrit produit également, sur base de la racine, des aoristes non-augmentés, appelés injonctifs aoristes. L'étude de la catégorie se révèle intéressante dans une optique comparative. Comme le précise Lazzeroni, une recherche sur l'injonctif est nécessaire dans le cadre d'une étude de l'augment comme celle qui a été faite pour le grec. Le témoignage des tablettes mycéniennes, ainsi que des langues comme le sanskrit ou l'avestique, montre cette tendance facultative de l'augment dans la poésie indo-européenne. Ceci est particulièrement pertinent dans un cadre où l'injonctif a souvent été étudié de manière interne à l'indo-iranien, sans pour autant toujours se tourner du côté du grec<sup>432</sup>.

L'injonctif aoriste de *STHĀ* dans le *Rigveda*, même si peu attesté, possède certains emplois qu'il est intéressant d'observer. Le premier emploi cité concerne celui utilisé pour accompagner les actions rituelles (48), tandis que le deuxième emploi important de l'injonctif aoriste concerne la représentation de phénomènes et les activités générales des divinités<sup>433</sup> (49) :

(48) *gambhī́rēṇa na urū́ṇāmatrin prḗśó yandhi sutapā́van vā́jān /*  
*sthā́ ū́ śú ūrdhvá ū́tī́ áriṣaṇyann aktóṛ vyū́ṣṭau páritakmyā́yām //*

« Avec un réceptacle d'une grande profondeur, ô porteur de vase, présente-nous des breuvages et les prix de la victoire, ô buveur de soma, tiens-toi vite bien droit avec ton aide, en ne causant aucun mal, au clair de lune, au dernier moment de la nuit. »

RV VI, 24, 9

(49) *rátham hiraṇyavandhuruam índravā́yū svadhvarám /*  
*á́ hí sthā́tho divispṛ́śam //*

*ráthena pṛ́thupā́jasā dā́śvā́msam úpa gachatam /*

<sup>432</sup> LAZZERONI 1977, p. 1-2.

<sup>433</sup> Ces usages font partie des principaux usages cités par HOFFMANN 1967, p. 135-139.

*indravāyū ihā gatam //*

« Ô Indra et Vayu, parce que vous montez sur le char au siège d'or, bon pour la cérémonie, touchant le ciel, avec ce char, étincelant de loin, approchez celui qui vous révère, ô Indra et Vayu, venez ici. »  
RV IV, 46, 4-5

Tout comme pour l'injonctif présent, la racine *STHĀ* n'atteste pas la prohibition qui est l'un des usages de l'injonctif<sup>434</sup>. Le seul usage de l'injonctif aoriste qu'il est intéressant d'évoquer concerne un composé de *STHĀ*. D'après Hollenbaugh<sup>435</sup>, il existe un emploi très rare de l'aoriste qui pourrait être qualifié d'aoriste statif et qui serait attesté autant par l'indicatif que par l'injonctif. Cet emploi est utilisé avec des prédicats pouvant signifier, par leur *Aktionsart*, l'aboutissement à un état (comme l'est *STHĀ* de par sa valeur téléique). Le prédicat à l'aoriste se réfère alors à un état qui est affirmé au moment du discours. En voici un exemple avec le dérivé suivant de *STHĀ* :

**(50)** *vānaspātir avasṛjānn ūpa sthād agnir haviḥ sūdayāti prā dhībhiḥ /*

« Le maître de la forêt se tient présent en libérant (la victime)<sup>436</sup>. Agni fera aboutir l'oblation grâce à ses pensées. »

RV II, 3, 10 a-b

### 3.2.4. L'impératif aoriste

Comme souligné par Baum, l'impératif aoriste constitue une catégorie grammaticale en cours d'extinction, qu'on peut considérer comme un archaïsme<sup>437</sup>. L'hymne 106 du *maṇḍala* 10 du *Rigveda* constitue un exemple assez pertinent pour tenter d'analyser ce type d'impératif. Le *maṇḍala* 10 contient généralement une plus faible quantité d'impératifs aoristes, mais l'hymne 106 constitue l'un des hymnes les plus complexes du *Rigveda*. Outre les nombreux archaïsmes ou argots, le passage qui recense l'impératif de *STHĀ* révèle des traces d'une structure poétique lorsqu'il est comparé à d'autres passages du *Rigveda*<sup>438</sup> :

---

<sup>434</sup> On peut cependant trouver l'utilisation de la particule prohibitive avec l'injonctif aoriste dans un texte du corpus védique possédant un caractère archaïque : l'*Atharvaveda*. On trouve dans ce texte le passage suivant : *ā no bhara mā pāri ṣṭhā arāte mā no rakṣir dākṣiṇām nīyāmānām / nāmo vīrtsāyā āsamṛddhaye nāmo astv ārātaye //1//* « Porte nous, ne te tiens pas tout autour, ô misérable, ne garde pas notre offrande conduite au loin; le présent était pour l'échec déroutant, le présent était pour le misérable »; AVŚ V, 7, 1. Cette traduction s'inspire sur celle de LANMAN & WHITNEY 1905.

<sup>435</sup> HOLLENBAUGH 2021, p. 184.

<sup>436</sup> BRERETON & JAMISON 2014, p. 406.

<sup>437</sup> BAUM 2006, p. 66-67.

<sup>438</sup> BRERETON & JAMISON 2014, p. 1569-1570.

(51) *uṣṭāreva phārvareṣu śrayethe prāyogéva śvātryā śāsura éthaḥ /  
dūtéva hi śthó yaśásā jáneṣu māpa sthātam mahiṣévāvapānāt //*

« Comme deux taureaux de labour tu te trouves dans le *pharvara*<sup>439</sup>, comme deux forts chevaux venant ensemble tu obéis aux ordres. Parce que tu es comme deux messagers distingués chez les Hommes, ne te tiens pas loin éloigné d'une source pour t'hydrater comme deux buffles. »

RV X, 106, 2

#### 4. Particularités morphologiques et sémantiques du parfait de la racine \*steh<sub>2</sub>-

##### 4.1. Le parfait en grec

Le parfait du grec suit un patronne similaire à celui-ci d'autres langues IE, à savoir d'être redoublé. L'analyse porte donc tant sur les aspects morphologiques propres au parfait gréco-aryen, qu'aux sémantismes qu'il développe.

##### 4.1.2. Origines du parfait grec

La forme du redoublement du parfait ἔστηκα est influencée par le groupe initial /sT/ qui, comme pour le présent ἵστημι, ne se redouble que partiellement et spirantise la sifflante de la syllabe de redoublement. Cette séquence sifflante + occlusive est normalement considérée comme une seule consonne, mais une seule consonne est conservée dans cette syllabe de redoublement<sup>440</sup>. Pour comprendre ce type de redoublement, il faudrait, d'après Keydana<sup>441</sup>, éviter d'entreprendre son analyse avec l'approche traditionnelle de la reconstruction. D'après cette dernière, un mot comme πατέρ- permet une reconstruction linéaire grâce à la comparaison (*pitár* en sanskrit), qui indique que la forme PIE se reconstruit de la manière suivante : \*ph<sub>2</sub>tér-. La reconstruction du \*s-étymologique de ἔστηκα poserait alors problème par rapport à d'autres langues comme le sanskrit qui reconstruit un \*t- à l'initiale. On supposerait que le groupe initial /sT/ s'est redoublé comme pour le présent ἵστημι. Cependant, elle considère que le redoublement ne se reconstruit pas comme les racines \*ph<sub>2</sub>tér- ou \*steh<sub>2</sub>-, qui sont similaires aux terminaisons flexionnelles (par exemple \*-h<sub>2</sub>e pour le parfait), et qui possèdent une entrée lexicale que les locuteurs ont dans leur lexique mental, avec leurs spécifications morphologiques. Le redoublement est un outil de radical productif dans un

<sup>439</sup> BRERETON & JAMISON 2014, p. 1570.

<sup>440</sup> RIX 1992, p. 202. Comme pour le présent, le traitement du groupe redoublé possède un développement différent dans chaque langue. Ce type d'approche pour le redoublement constitue le point de vue le plus répandu, voir également SZEMERÉNYI 1990<sup>4</sup>, p. 288.

<sup>441</sup> KEYDANA 2006, p. 61-63.

processus de préfixation avec des spécifications phonologiques qui sont issues de la racine elle-même. Le seul élément spécifié est simplement le redoublement d'une syllabe, mais sans précision de la syllabe redoublée. Le problème qui concerne la reconstruction *\*ste-stoh<sub>2</sub>*, pour ἔσθηκα, est qu'elle se trouve entre l'entrée lexicale et la grammaire. Une chaîne de reconstruction linéaire comme pour πατέρ- est envisageable, mais uniquement dans le cas où le redoublement aurait été productif en PIE, et que le groupe /sT/ était, par conséquent, redoublé dans la *parole*. Donc, pour Keydana, cette approche traditionnelle suivant une évolution phonétique linéaire n'est pas la bonne, car il faut poser le redoublement comme un processus morphologique qui doit être étudié en fonction de la grammaire de chaque langue, et non, de sa phonétique.

Après le redoublement de parfait, un autre point remarquable d'ἔσθηκα est le degré *o* de la racine, à première vue absent. Ce degré *o* serait le vocalisme le plus ancien des parfaits en grec, qui alterne le degré *o* au singulier actif et le degré zéro partout ailleurs<sup>442</sup>. Willi<sup>443</sup> propose une reconstruction pour le parfait racine *\*steh<sub>2</sub>-* en grec. Il pense que le paradigme du parfait aurait contenu le degré *o* (*\*se-stoh<sub>2</sub>-h<sub>2</sub>e*), qui aurait donné *\*se-sto-a*, puis *\*se-stā* par contraction<sup>444</sup>. Afin d'éviter l'hiatus<sup>445</sup>, il aurait alors développé un κ<sup>446</sup> au degré *o* (singulier). La reconstruction que l'on peut donc présenter pour ἔσθηκα est *\*se-stā-(k)a*. Cette reconstruction, permettant d'éviter la rencontre des deux *h<sub>2</sub>* de la racine et de la désinence, ne rencontre pas l'entière adhésion de Sihler<sup>447</sup>. Ce dernier suppose plutôt que la formation du parfait aurait pu s'établir directement sur une racine *\*stek*<sup>448</sup> dérivée de *\*steh<sub>2</sub>-*. Cette forme en κ aurait, d'après lui, été préférable à une forme *\*hestō* trop ambiguë, et aurait débouché à la forme ἔσθηκα après de nombreux remodelages. Enfin, Dunkel propose que le κ constituerait une ancienne particule déictique *\*ke*. Il juge que l'association de cette particule et du degré *o* normalement attendu aurait dû produire un parfait *\*\*ἔστωκε*. Dès lors, la solution serait de supposer que le parfait s'est formé à partir de l'aoriste

<sup>442</sup> Il existe une exception chez Homère. Alors que la forme normalement attendue est ἐστῶσι (cinq occurrences), on trouve une fois la forme ἐστήκασιν (HOM., II., IV, 434), avec le κ censé s'être uniquement développé au singulier (HACKSTEIN 2002, p. 136).

<sup>443</sup> WILLI 2018, p. 216.

<sup>444</sup> Le *ā* est préféré au *ō* par analogie aux autres formes verbales du paradigme d'ἴσθημι. Il s'agit d'une « Analogical Levelling », permettant de réduire le nombre d'allomorphes de la forme (CAMPBELL 1999, p. 92).

<sup>445</sup> Voir KIMBALL 1991, p. 147-148. Ces parfaits en κ sont rares et récents en grec, seule une petite partie d'entre eux (dont ἔσθηκα) possède des correspondants au parfait dans d'autres langues IE. Kimball juge, comme WILLI 2018, que le κ aurait permis de replacer un ancien *\*ἔστω-* hérité.

<sup>446</sup> Ce κ, présent pour une vingtaine de racines, se trouve principalement au degré plein. Si ce cas de figure est propre au grec homérique, il se répand, plus tard, à l'ensemble du paradigme du parfait (NIEPOKUIJ 1997, p. 95).

<sup>447</sup> SIHLER 1995, p. 576-577.

<sup>448</sup> De nombreux correspondants existent (cf. pages 61-62 pour l'ombrien et le tokharien). Sihler évoque d'autres correspondants comme le sanskrit *stākati*, qui, malheureusement, n'est connu que des grammairiens.

radical et de l'adjonction de la particule déictique \**ke*<sup>449</sup>. D'après moi, la théorie la plus probable serait celle de WILLI 2018, que KIMBALL 1991 soutient également. La théorie de DUNKEL 2004 néglige le cas du pluriel et paraît peu probable en regard de l'ancienneté de la racine \**sth<sub>2</sub>-* et de son parfait. La reconstruction de SIHLER 1995 peut être pertinente, mais, selon le célèbre principe philologique stipulant que le variant « le plus court et le plus simple possible » est préférable<sup>450</sup>, j'opte pour la reconstruction \**se-stoh<sub>2</sub>-h<sub>2</sub>e*, avec émergence du κ pour éviter l'hiatus.

Il reste uniquement à ajouter un mot sur la formation du plus-que-parfait. Cette catégorie verbale est normalement caractérisée, par rapport au parfait, par des désinences secondaires et l'insertion d'un augment facultatif<sup>451</sup>. La seule forme particulière qu'il est intéressant de commenter est la première personne du pluriel ἔσταμεν. Cette forme, reconstruite par \**se-sth<sub>2</sub>-me(n)*, ne comporte pas l'augment<sup>452</sup>, qui aurait pu se contracter à l'initiale comme pour ἐπέπιθμεν, qui, lui; se reconstruit de la manière suivante \*(*h<sub>1</sub>e-*)*b<sup>h</sup>e-b<sup>h</sup>id<sup>h</sup>-me(n)*. Cette reconstruction, proposée par Willi<sup>453</sup>, paraît tout à fait correcte. Elle est identique à ce à quoi aurait donc dû ressembler la forme de la première personne du pluriel<sup>454</sup>. Cette forme n'est pas à confondre avec l'infinitif ἐστάμεν qui lui possède des désinences de parfait propres à la langue épique<sup>455</sup>, et dont l'accentuation particulière est due à un phénomène d'analogie pour éviter une éventuelle confusion avec le plus-que-parfait. Ce phénomène d'analogie est très sûrement issu de l'accent de l'autre forme d'infinitif parfait : ἐστάμεναι.

#### 4.1.3. Valeurs du parfait grec

La valeur du parfait qui est la plus communément admise est celle où « the perfect stem signifies both that a state of affairs is completed and that as a result a *state* exists (stative-confective

<sup>449</sup> DUNKEL 2004, p. 54. L'esprit rude s'expliquerait par un « néo-redoublement ». Cette influence de l'aoriste radical est également évoqué par KIMBALL 1988, p. 248, par analogie au lien, plus ancien, du vocalisme entre le parfait πέφυκα et l'aoriste radical ἔφυν, tous deux attestant un υ long.

<sup>450</sup> IRIGOIN 2003, p. 59. Principe qui se trouve souvent en grammaire comparée.

<sup>451</sup> CHANTRAINE 1926, p. 56.

<sup>452</sup> La forme εἰστήκει existe et se trouve plus tardivement (par exemple chez THC., I, 89).

<sup>453</sup> WILLI 2018, p. 223.

<sup>454</sup> WILLI 2018, p. 216.

<sup>455</sup> CHANTRAINE 1948, p. 488.

value) »<sup>456</sup>. À côté de cette conception, les travaux des Wackernagel<sup>457</sup> et Chantraine<sup>458</sup> ont tenté une classification plus précise des différentes formes du parfait. Wackernagel opte pour un classement selon les catégories suivantes : les parfaits référant à un état présent, les parfaits dont le résultat est visible sur le sujet présent et les parfaits décrivant des actions continues qui atteignent leur terme dans le présent. Il reste une dernière catégorie, à laquelle appartient le parfait grec ἔστηκε, il s'agit des parfaits exprimant un état et dont le présent et l'aoriste servent à exprimer la transition vers cet état. On peut aussi trouver dans cette catégorie des verbes comme τέθηκε qui produit le même type d'aoriste lorsqu'on l'observe par rapport à son présent (ἀπο)θήσκει et son aoriste (ἀπέ)θανε<sup>459</sup>. Chantraine propose, quant à lui, d'organiser le parfait en treize catégories en fonction des sémantismes propres à chaque verbe, comme par exemple les verbes de sentiment, les verbes désignant une opération de l'esprit... Le verbe ἔστηκε se trouve dans une catégorie très précise, celle des verbes signifiant « être debout ou être couché »<sup>460</sup> avec κέκλιμαι, τέταμαι... Actuellement, la nuance principale du parfait qui tend à être mise en avant reste la nuance stative<sup>461</sup>, souvent issue du résultat de l'action<sup>462</sup>. Cette nuance stative colle assez bien avec la nuance que donne Wackernagel à ἔστηκε (voir exemple (52), prenant place au sein des jeux funéraires destinés à Patrocle). Cette opposition entre transition au présent et à l'aoriste et état au parfait permet au grec de produire un aspect statif (comme le latin *stāre*) avec des racines dont l'*Aktionsart* est télique. Cette aspect pourrait-il donc rapprocher, comme en tokharien, la racine *steh<sub>2</sub>-* de la copule *\*h<sub>1</sub>es-* ?

(52) ἔστηκε ξύλον αἶνον ὄσον τ' ὄργυι' ὑπὲρ αἴης

ἢ δρυὸς ἢ πεύκης· τὸ μὲν οὐ καταπύθεται ὄμβρω,

« Un morceau de bois desséché se tient aussi haut qu'une brasses au-dessus de la terre,

il est fait de chêne ou de pin; ce dernier ne pourrit pas sous la pluie, »

HOM., *Il.*, XXIII, 327-328

<sup>456</sup> RIJKSBARON 1994<sup>2</sup>, p. 1. Voir aussi ISEBAERT 1992, p. 106.

<sup>457</sup> WACKERNAGEL 1904, p. 3-32.

<sup>458</sup> CHANTRAINE 1926, p. 7-13.

<sup>459</sup> WACKERNAGEL 1904, p. 4.

<sup>460</sup> CHANTRAINE 1926, p. 9.

<sup>461</sup> SICKING & STORK 1996, p. 137.

<sup>462</sup> Crellin considère le parfait de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* en grec comme un « causative change-of-state ». Il ne signifie pas simplement un état, mais ce qui a résulté d'un état précédent. Le sémantisme « to stand, make to stand » de la racine expliquerait la nuance causative (CRELLIN 2020a, p. 444-445).

Le plus-que-parfait développe, à première vue, des nuances assez similaires à celles du parfait. Il faut tout d'abord noter que le plus-que-parfait est une construction qui s'est développée individuellement dans chaque langue et qu'il est, par conséquent, difficile de le comparer pour tenter une reconstruction de la forme. C'est justement parce qu'il est récent que le plus-que-parfait a offert certains développements propres au grec. Se construisant, comme vu plus haut, sur des désinences secondaires, il a très vite adopté des désinences moyennes dont la valeur stative de la catégorie a pu faciliter le développement. C'est donc à travers le plus-que-parfait que les formes moyennes ont pu se développer au sein du parfait<sup>463</sup>, catégorie devant être à l'origine caractérisée par des formes actives<sup>464</sup>. Deux formes font cependant exception et ne se trouvent qu'au moyen, ἔσθήκει et (Ϝ)ῆδει, dont le sens des racines rendait indispensable aux aèdes la voix active<sup>465</sup>. Au niveau de la différence de sens par rapport au parfait, on peut simplement accepter que, à l'époque des textes homériques, le plus-que-parfait constitue, en quelque sorte, l'« imparfait du parfait »<sup>466</sup>. Un exemple de cet « imparfait du parfait », dans la *Nekuia*, où Ulysse converse avec Agamemnon, se trouve en (53).

(53) νῶϊ μὲν ὥς ἐπέεσσιν ἀμειβομένῳ στυγεροῖσιν

ἔσταμεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες·

« Nous nous répondant ainsi mutuellement, nous étions restés affligés  
d'affreux maux, versant d'abondantes larmes; »

HOM., *Od.*, XI, 465-466

## 4.2. Le parfait en latin

### 4.2.1. Origines du parfait latin

J'ai présenté, au début de ce travail<sup>467</sup>, que le parfait latin *stetī* était également une forme de parfait à redoublement. La reconstruction que propose Weiss<sup>468</sup> pour ce parfait permet de faire

<sup>463</sup> CHANTRAINE 1926, p. 70.

<sup>464</sup> SICKING & STORK 1996, p. 130.

<sup>465</sup> CHANTRAINE 1926, p. 59.

<sup>466</sup> KATZ 2006, p.7.

<sup>467</sup> Cf. page 17.

<sup>468</sup> WEISS 2009, p. 410. Ce type de parfait issu de présents à vocalisme plein se trouve chez d'autres racines terminées par une laryngale comme \**deh*<sub>3</sub>- ou \**d<sup>h</sup>eh*<sub>1</sub>- (BADER 1968, p. 168).



aisément le lien avec le grec : *\*ste(s)th<sub>2</sub>-h<sub>2</sub>e-i*<sup>469</sup>. La reconstruction de la forme montre clairement qu'on est en présence d'un véritable parfait, et non d'une ancienne forme d'aoriste s'étant figée dans le paradigme du parfait, ce qui est le cas pour la plupart des formes dites « parfaites » en latin<sup>470</sup>. À côté de ce parfait à redoublement, le latin produit certains parfaits en *-ui* pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-* à travers ses autres composés verbaux (comme *dēstināuīt* par exemple). Cette formation devait à l'origine apparaître en latin dans des formes où *\*-u-* était un son de transition pour éviter l'hiatus entre une voyelle *-ō-* et la voyelle suivante. C'est par la suite qu'elle s'est généralisée dans toutes les anciennes formes radicales par analogie. Il est donc difficile de penser que ce *\*-u-* ait été un ancien marqueur de parfait PIE<sup>471</sup>.

#### 4.2.2. Valeurs du parfait latin

Le parfait latin a tendance à exprimer des valeurs purement temporelles<sup>472</sup>, décrivant qu'un événement a eu lieu avant le moment qui est prononcé. La dérivation de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* permet une autre lecture plus aspectuelle du verbe. L'*Aktionsart* terminatif du verbe offre une interprétation décrivant « a RESULTING STATE »<sup>473</sup>. Le passage (54) met en scène Dinarque, amant de la courtisane Phronésie, qui s'adresse à la servante de cette dernière.

(54) *Sed quid haec hic autem tam diu ante aedis stetit ?*

« Mais aussi pourquoi celle-ci est-elle restée si longtemps devant la porte ? »

PL., *Truc.*, 335

---

<sup>469</sup> La terminaison *\*-h<sub>2</sub>e* qui caractérise la première personne du singulier du parfait peut également se trouver dans certains thèmes de présent. Ces thèmes de présent constituent une conjugaison à part entière en hittite, la « *-hi* conjugation » (KORTLANDT 2019).

<sup>470</sup> NIEPOKUIJ 1997, p. 99. Le parfait est une catégorie hybride ayant mêlé les anciennes catégories du parfait et de l'aoriste. Le redoublement n'étant pas clairement apparent, on peut difficilement supposer une influence de la racine ou du grec pour ce qui est de la voyelle de la syllabe de redoublement. On peut donc aisément supposer une origine ancienne à la syllabe de redoublement de *steti*.

<sup>471</sup> SELDESLACHTS 2001, p. 56-57.

<sup>472</sup> « À une époque où l'opposition *infectum/ perfectum* demeurait pour l'essentiel aspectale, chacun de ces deux thèmes est devenu la forme de base et le pivot d'un système temporel, [...] », MONTEIL 1974, p. 268.

<sup>473</sup> PINKSTER 2015, p. 446. CRELLIN 2020b appelle ce sémantisme du parfait un « change-of-state » (p. 567).

### 4.3. Le parfait en védique

#### 4.3.1. Origines du parfait védique

La structure du parfait sanskrit de *\*steh<sub>2</sub>- (tastháu)* est similaire à celles du grec et du latin vues précédemment. Les reconstructions de Kümmel<sup>474</sup> (*\*ste-stóh<sub>2</sub>/sth<sub>2</sub>-*) et de Krisch<sup>475</sup> (*\*ste-sth<sub>2</sub>-ɪs* pour la troisième personne du pluriel *tasthír*) vont dans ce sens. La racine *\*steh<sub>2</sub>-* présente un parfait dont la syllabe redoublement contient une voyelle brève, comme il est le plus souvent d'usage. Contrairement à l'usage que croyait Brugmann<sup>476</sup>, qui consisterait à placer dans le redoublement de parfait la même voyelle que dans le redoublement du présent, le sanskrit possède un redoublement en *a*, plus usuel pour les racines à initiale consonantique<sup>477</sup>. La forme atteste également une alternance vocalique entre degré *o* au singulier et degré zéro au pluriel, accompagnée d'un type accentuel hystérodynamique<sup>478</sup>.

#### 4.3.2. Valeurs du parfait védique

Le système du parfait védique atteste des propriétés qui sont autant temporelles qu'aspectuelles. Il n'y a pas de caractéristiques particulières à souligner pour le parfait de *\*steh<sub>2</sub>-* qui n'appartiennent pas à l'ensemble des verbes se trouvant dans la catégorie du parfait. Tantôt le parfait peut faire référence au passé, tantôt le parfait peut avoir des nuances temporelles similaires au présent, mais possédant une valeur rétrospective lui permettant de se différencier de ce dernier<sup>479</sup>. Le point le plus intéressant est le comportement que peut avoir le parfait avec une racine qui possède une valeur télique. Dahl note que les prédicats à valeur télique dénotent souvent des situations qui se sont achevées avant le temps du discours ou d'une autre situation contextuelle<sup>480</sup>. Au niveau des aspects, le parfait peut être subdivisé en cinq grandes catégories de nuances verbales<sup>481</sup> : résultative, universelle, existentielle, de passé récent et stative. La nuance qui est à retenir pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-* est la nuance stative. Kümmel, qui recense plusieurs usages de la racine *STHĀ* au parfait, juge que les nuances principales qui se dégagent du parfait de *STHĀ* sont

---

<sup>474</sup> KÜMMEL 2000, p. 582.

<sup>475</sup> KRISCH 1996, p. 23.

<sup>476</sup> BRUGMANN 1892, p. 1220. Usage qui fonctionnerait si son présent PIE était acrostatique (*cf.* page 23).

<sup>477</sup> RENO 1952, p. 275.

<sup>478</sup> NIEPOKIJ 1997, p. 131 et KÜMMEL 2000, p. 17.

<sup>479</sup> DAHL 2010, p. 351-352. Voir aussi MUMM 2002.

<sup>480</sup> DAHL 2010, p. 352. Cette valeur du parfait synthétique est considérée par DAHL 2020 comme une lecture résultative (p. 260-262).

<sup>481</sup> KIPARSKY 2010, p. 38-41 et DAHL 2010, p. 423.

des nuances stative-agentive et d' « Oppositionperfekt » dans sa signification dynamique de « se tenir là »<sup>482</sup>. La racine *STHĀ* ne paraissant pas, d'après Kümmel, être une racine statique, mais bien une racine dynamique, le parfait aurait alors une fonction résultant de l'opposition au verbe de base qui avait une valeur dynamique<sup>483</sup>. L'exemple (55) montre la valeur stative du parfait de *STHĀ*.

(55) *tisrō mātr̥s tr̥n pit̥n bibhrad éka ūrdhvás tasthau nēm áva glāpayanti /*

« Portant trois mères, trois pères, l'Unique se tient debout. Ils ne l'exténuent pas. »

RV I, 164, 10 a-b

Il reste à ajouter un mot sur le type « naktostatische »<sup>484</sup>, terme s'écartant, comme le précise García Ramón, de la terminologie actuelle et servant à désigner un type d'action décrivant l'état atteint<sup>485</sup>, et non plus un simple état. Cette catégorie nactostatique, qui a été nommée et caractérisée ainsi par Kümmel<sup>486</sup>, peut être pensée autour du cas de *\*steh<sub>2</sub>-*. Dans le cas où la racine était originellement d'aspect télique, on peut envisager pour son parfait un type nactostatique. Dans le cas inverse, le parfait n'aurait pas forcément eu d'origine nactostatique<sup>487</sup>.

## 5. Le cas particulier du futur

Le futur d'ἵσθημι se présente sous la forme suivante : στήσομαι<sup>488</sup>. Ne faisant pas partie du système présent-aoriste-parfait<sup>489</sup> qui caractérise certaines langues IE, comme le grec ou le sanskrit, et étant plus tardif<sup>490</sup>, le futur n'est pas soumis à une étude systématique comme pour les temps vus

---

<sup>482</sup> KÜMMEL 2000, p. 580-583. Certains préverbes comme *ádhi*, *ánu*, *abhi* et *úpa* peuvent influencer sur la valeur du parfait de *STHĀ* et lui apporter une valeur plus dynamique. À noter également que la forme moyenne apparaît de manière minoritaire, et ce, uniquement dans la forme simple et avec les préverbes *áva*, *vi* et *sám*. Elle n'apporte pas différence saillante par rapport à l'actif (à l'exception des formes se construisant avec *vi* et *sám*). Tout comme en grec, le parfait moyen paraît être une innovation qui ne devait très certainement pas être présente dans la proto-langue (NIEPOKUIJ 1997, p. 132).

<sup>483</sup> Ce phénomène se confirme en avestique par la comparaison avec la racine *stā* (KÜMMEL 2000, p. 670). Dans l'extrait suivant, on peut remarquer que l'avestique s'oppose à cet aspect dynamique du présent : *iḍa iristahe tanūm auua.hišta anaēšəm manō anaēšəm vacō anaēšəm šiiathnəm*, « je suis descendu ici jusqu'au corps d'un mort, sans le vouloir par l'esprit, sans le vouloir par la parole, sans le vouloir par l'action » (V 8, 100-103).

<sup>484</sup> Dénommé en premier lieu « nactostativ » par GOTÖ 1997, p. 169.

<sup>485</sup> GARCÍA RAMÓN 2004, p. 67.

<sup>486</sup> KÜMMEL 2000, p. 66-67.

<sup>487</sup> Comme le soulève Willi 2018, p. 234-235, cela pose la question de savoir si certaines racines sans nuance dynamique à l'origine possédaient un parfait. Dans le cas où *\*steh<sub>2</sub>-* aurait alors été non-dynamique, il aurait été plus proche de racines du type *\*h<sub>1</sub>es-*.

<sup>488</sup> Le corpus homérique n'atteste pas les formes actives du futur d'ἵσθημι.

<sup>489</sup> Voir HEWSON 1997 pour le grec et BUBENIK 1997 pour le sanskrit.

<sup>490</sup> Comme le précise BEEKES 2011<sup>2</sup>, p. 252, « PIE also had no future tense. The future forms in the individual languages differ greatly from each other. That may seem strange, but it is quite possible to do without a future ('I go tomorrow to ...'). Gothic, for example, had no future tense. »

précédemment. Le futur sigmatique  $\sigma\tau\eta\sigma\mu\alpha\iota$  est caractéristique du grec et a dû se construire sur base de l'aoriste sigmatique. Il a donc pour correspondant la forme  $\xi\sigma\tau\eta\sigma\alpha$ . La forme moyenne est certainement due à la création d'un correspondant à la forme intransitive  $\xi\sigma\tau\eta\nu$ <sup>491</sup>. Plus précisément, on pense que le futur  $-\sigma\epsilon/o-$  serait issu d'un vieux subjonctif aoriste à voyelle brève<sup>492</sup>. Tout d'abord, au niveau sémantique, on peut voir que le subjonctif continue dans de nombreuses langues IE (comme le latin ou le védique) un ancien emploi PIE prospectif<sup>493</sup>, ce qui aurait favorisé la création d'une catégorie du futur à partir de ce dernier. Concernant la voyelle alternante brève, elle doit très sûrement continuer un ancien type athématique à voyelle brève particulièrement courant chez Homère et qui a probablement été conservé pour des raisons métriques<sup>494</sup>.

En latin, il existe une forme d'impératif futur qu'on a souvent rapproché de la racine  $*steh_2-$ , il s'agit de *statod*<sup>495</sup>, présent sur l'inscription de Duenos (*CIL* I<sup>2</sup> 4). Cependant, d'après Rix, la forme descendrait d'un présent  $*téh_2-ye/o-$  signifiant voler<sup>496</sup>.

Au niveau du sanskrit, l'expression du futur est tout à fait différente. Il s'agit d'une construction interne au sanskrit qui se forme à l'aide du suffixe  $-syá-$  et d'une racine au degré plein  $*-e-$ <sup>497</sup>.

## 6. La comparaison

Le premier point qu'il est nécessaire d'éclaircir, et que j'ai déjà eu l'occasion d'aborder dans le cadre de cette recherche, est l'origine du présent  $\iota\sigma\tau\eta\mu\iota$  et son lien avec l'aoriste. J'ai évoqué que la racine  $*steh_2-$ , par son aoriste, possédait un lien autant avec la diathèse dite active qu'avec la

<sup>491</sup> SCHWYZER 1939, p. 781.

<sup>492</sup> DUHOUX 2000, p. 443.

<sup>493</sup> SAMPANIS 2017, p. 241-242. Cet emploi prospectif a permis l'émergence de la catégorie du futur en latin. Par exemple, le verbe latin *erit* viendrait, en réalité, d'un subjonctif PIE  $*h_{1es}-et(i)$  (CLACKSON & HORROCKS 2007, p. 24).

<sup>494</sup> CHANTRAINE 1948, p. 454-455.

<sup>495</sup> DE VAAN 2008, s. v.  $(s)tā-$ . DUMÉZIL 1969, p. 24 pense qu'il s'agirait là d'un emploi de  $stāre$  équivalent à *esse* se construisant avec un ablatif de qualité comme chez VIRG., *En*, VI, 300, *stant lumina flamma* « ses yeux se tiennent de flamme. ». La désinence *tod* fait écho au grec  $-\tau\omega$  (PIE  $*-tod$ ), reflétant un impératif PIE « emphatique », RINGE 1997, p. 134.

<sup>496</sup> RIX 1987, p. 205. Cette forme se construirait alors au moyen d'un *s* mobile secondaire avec un correspondant en vieil indien : *stāyāt*. MARTZLOFF 2015, p. 86 réaffirme cette hypothèse en soulignant que cette racine verbale possède un correspondant en sabellique.

<sup>497</sup> GOTŌ 2013, p. 123. La formation  $*-sye-$  pourrait tout de même avoir une origine PIE.

diathèse dite moyenne<sup>498</sup>. Il faut, d'après Bader, placer à l'origine de la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-* les deux racines suivantes : *\*st(h<sub>2</sub>)e/o-* et *\*steh<sub>2</sub>-t* qui caractérisent respectivement les diathèses moyenne et active<sup>499</sup>. Le présent *\*steh<sub>2</sub>-ti* de Campanile se reliait donc à la diathèse externe, là où le présent sanskrit thématique *tīṣṭhati* appartiendrait à la diathèse interne<sup>500</sup>. Mawet, rejoignant le point de vue de Bader, juge que cette opposition est visible dans la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-* où ἴσθημι, athématique, représente la diathèse externe factitive, et où les dérivés thématiques *sisto*, *tīṣṭhati* ou *hiṣṭaiti* représentent la diathèse interne<sup>501</sup>. Toujours d'après Mawet<sup>502</sup>, le redoublement athématique se serait donc construit sur le thème d'aoriste pour produire un présent « déterminé » s'opposant à la racine.

La question se pose alors de l'ancienneté de ces deux dérivations. Est-ce que le grec, qui, comme présenté dans la première partie de ce travail, innove par son présent à redoublement athématique, ou continue un type athématique plus ancien que le type à redoublement thématique ? Même si la tendance générale est de poser un redoublement athématique plus ancien que le redoublement thématique<sup>503</sup>, Niepokuj juge que, même si le type athématique est, par nature, plus ancien que le type thématique, ce cas de figure ne prévaut pas forcément pour le cas des présents redoublés<sup>504</sup>. Comme le souligne Willi<sup>505</sup>, le développement d'un type thématique en latin et en sanskrit suppose que les types thématique et athématique auraient pu coexister à une époque PIE précédant la séparation du CPIE en groupes IE d'ouest et d'est. Niepokuj ajoute aussi que le type thématique constituerait une catégorie morphologique bien mieux établie en PIE, et par conséquent, plus ancienne. Le développement de cette catégorie athématique se serait alors faite en grec et en sanskrit par analogie aux aoristes athématiques issus d'une racine à laryngale qui produisaient des présents à redoublement. Si l'on prend l'exemple de τίθημι (en sanskrit *dādhāti*), il y aurait donc eu

<sup>498</sup> BADER 1984, p. 120-121. Ces diathèses ne désignent pas les diathèses flexionnelles, mais les diathèses sémantiques de la racine (cela doit s'apparenter à la notion d'*Aktionsart*). La diathèse moyenne s'apparente à l'aspect interne, statique ou dynamique de la racine tandis que la diathèse active est connectée à l'aspect externe, dynamique et factitif de la racine.

<sup>499</sup> BADER 1986, p. 129-131.

<sup>500</sup> Pour Campanile, cf. page 20.

<sup>501</sup> MAWET 1993, p. 94. BADER 1986, p. 131 cite également le tokharien B et sa copule *st-e* (à noter que ce dernier n'est pas un présent à redoublement).

<sup>502</sup> MAWET 1993, p. 98.

<sup>503</sup> On peut voir chez WILLI 2007, p. 36-37, qui reprend les modèles de HOFFMANN 1970, p. 30-31, COWGILL 1975, p. 562-563 et STRUNK 1994, que le passage de la racine télique *\*dheh<sub>1</sub>-* au présent *\*dhe-dheh<sub>1</sub>-ti* s'est directement établi sur la racine.

<sup>504</sup> NIEPOKUJ 1997, p. 192.

<sup>505</sup> WILLI 2018, p. 166.

à l'origine une perte de la finale laryngale de la racine qui aurait donné le verbe à redoublement suivant : *\*d<sup>h</sup>e-d<sup>h</sup>(h<sub>1</sub>)-e/o-*. Ce redoublement thématique effaçant la structure de la racine, on aurait restitué un degré long du radical par métathèse de la laryngale et de la voyelle thématique. La laryngale aurait été replacée dans la forme à redoublement (*\*d<sup>h</sup>e-d<sup>h</sup>e/oh<sub>1</sub>-*) formant, par analogie à la forme d'aoriste radical athématique, une forme à redoublement athématique<sup>506</sup>. Le même cas de figure se produit pour ἴστημι dont le caractère athématique de la forme constitue une innovation propre au grec. Le *sT-cluster* de *\*steh<sub>2</sub>-* permettant de reconnaître la structure de la racine, le sanskrit a conservé l'ancien type thématique de *tisṣhati* qui n'était, synchroniquement, pas perçu comme faisant partie de la catégorie des verbes à redoublement<sup>507</sup>. Ce type thématique sanskrit, couplé au matériel anatolien<sup>508</sup>, prouve l'ancienneté du redoublement thématique.

L'option de Mawet, supposant que la forme athématique ἴστημι transitive s'opposait à des dérivés thématiques transitifs dans d'autres langues IE, doit donc être rejetée. Je pense cependant que l'opinion de Mawet concernant le caractère « déterminé » s'avère être très juste. On a pu remarquer, à travers l'étude de l'aoriste, que l'*Aktionsart* télique propre à *\*steh<sub>2</sub>-* a permis la formation d'un aoriste radical à valeur perfective<sup>509</sup>. Le redoublement aurait alors permis de créer l'opposition présent-aoriste qu'atteste le système verbal du grec, tout en conservant le caractère déterminé et l'aspect télique de la racine<sup>510</sup>. Concernant la transitivité d'ἴστημι, son développement n'est pas dû à l'athématicité du dérivé grec de *\*steh<sub>2</sub>-*, et l'opposition avec des dérivés thématiques comme *sistō* ne peut marcher, car ceux-ci produisent également des formes transitives. Le développement de la transitivité d'ἴστημι doit se comprendre dans sa relation avec la voix moyenne. À côté de la forme transitive ἴστημι, il existe également une forme intransitive ἴσταμαι. Ce présent moyen paraît en réalité être une innovation propre au grec. La théorie la plus probable est celle

<sup>506</sup> WILLI 2018, p. 165-167.

<sup>507</sup> Dans le même cas de figure, on trouve des verbes comme *pibati* ou *jighrati*.

<sup>508</sup> La « *hi* conjugation » qui est, même pour de nombreuses langues anatoliennes, archaïque, est intimement liée à la conjugaison thématique des autres langues (cf. CLACKSON 2007, p. 139-140). L'équivalent sémantique hittite du verbe ἴστημι, à savoir la forme *ar-ta-ri*, faisant partie de la conjugaison en *hi*, est athématique et possède une nuance perfective (BADER 1975, p. 6). KLOEKHORST 2008, p. 196 reconstruit la forme *\*h<sub>3</sub>r-to* (racine faisant écho au latin *orior*, au grec ὄρω et au sanskrit *ārta*) Les formes louvites */arlanuwa-*i** « replacer » et lydienne *arlil(i)-* « appartenant à la propriété » sont dérivées de la racine « se tenir » de l'anatolien, qu'on trouve avec *ar-ta-ri* en hittite. YAKUBOVICH 2017 (p. 21) reconstruit une forme semi-thématique pour le louvite, une forme pré-louvite *\*arl(a)-*. MELCHERT 2014 (p. 209-210) considère que l'absence d'une voyelle thématique dans les formes anatoliennes concernées constitue une innovation.

<sup>509</sup> Comme vu dans l'introduction, la production d'un aoriste radical doit être survenue après la séparation des langues anatoliennes des autres témoins du PIE. Dès lors, à l'époque du PIA, on aurait eu uniquement une forme *\*steh<sub>2</sub>-t*, simplement « eventive ».

<sup>510</sup> SAFAREWICZ 1965, p. 252. D'après WILLI 2007, p. 36-37, le redoublement construit sur base de racines téliques aurait également amené une nuance itérative à la racine qu'on a pu observer dans le cas du grec.

qu'expose Allan, qui juge que le développement de la forme moyenne a dû se produire à une époque où la forme active a acquis des nuances transitives. Par analogie à l'opposition transitive/intransitive d'ἔστην/ἔστησα, la forme moyenne a été produite pour donner au paradigme de la dérivation de \**steh*<sub>2</sub>- une forme purement intransitive. Ce processus se produit pareillement avec τρέφω, qui produit un moyen intransitif τρέφομαι, par analogie à la forme d'aoriste intransitive ἔτραφον<sup>511</sup>. Le sanskrit possède quant à lui peu de formes moyennes pour *STHĀ*, qui doivent constituer une innovation du sanskrit<sup>512</sup>.

Le témoignage anatolien permet une autre lecture de l'origine de la flexion athématique d'ἴστημι. Pour ce faire, il faut préciser quelques éléments du système verbal du hittite (voire des langues du groupe anatolien de manière plus générale). Le système du présent hittite se divise en deux catégories, la conjugaison en *-hi*<sup>513</sup> (qui se conjugue *-hi*, *-ti*, *-i* pour les trois premières personnes du singulier) et la conjugaison en *-mi* (qui se conjugue *-mi*, *-si*, *-t* pour les trois premières personnes du singulier)<sup>514</sup>. La conjugaison en *-hi* a coexisté avec la conjugaison en *-mi* et ne semble, à première vue, posséder aucune différence fonctionnelle avec cette dernière. La conjugaison en *-mi* semble continuer un présent athématique actif que le grec atteste dans les verbes à redoublement<sup>515</sup>. Cependant, en gardant à l'esprit que le présent à redoublement grec continuerait plutôt un ancien présent thématique qui s'est athématisé en grec, il faudrait plutôt rapprocher le verbe ἴστημι de la conjugaison en *hi*<sup>516</sup>. Le matériel hittite semble, à première vue, compliquer le lien ancien de la racine \**steh*<sub>2</sub>- avec la conjugaison en *hi*. En effet, l'hittite n'atteste qu'une forme *tija-* faisant partie de la conjugaison en *-mi*, alors qu'en plus de la finale en laryngale, la théorie de Cowgill suppose que les verbes téliques forment normalement des présents faisant partie de la conjugaison en *hi*<sup>517</sup>. Il convient donc, pour supposer une appartenance ancienne de \**steh*<sub>2</sub>- à la conjugaison en *hi*, de se tourner du côté d'un autre témoin anatolien, le louvite hiéroglyphique. Celui-ci atteste la forme *ta-* « se tenir debout » ou « se mettre debout » qui appartient à la conjugaison en *hi* normalement

<sup>511</sup> ALLAN 2003, p. 209-210.

<sup>512</sup> L'aoriste radical, à partir duquel s'est formé le présent, est majoritairement actif. On trouve certaines formes moyennes comme *asthita* (RV I, 40, 7), mais elles sont généralement préverbées.

<sup>513</sup> Le *h* montre que le hittite a conservé le « coefficient sonantique » de Saussure (LINDEMAN 1997, p. 36-39).

<sup>514</sup> OETTINGER 1979, p.184-237 et 399-458.

<sup>515</sup> NIEPOKIJ 1997, p. 195.

<sup>516</sup> La conjugaison en *-hi* possède un certain lien avec les verbes à redoublement (cf. OETTINGER 1979, p. 400). COWGILL 1979, p. 38 évoque plutôt un lien avec les aoristes radicaux. Ces aoristes radicaux sont produits par des racines téliques qui ont tendance, comme déjà vu plus haut, à former des verbes à redoublement.

<sup>517</sup> COWGILL 1973, p. 277. La forme *dāi* (troisième personne du singulier dérivé de \**d<sup>h</sup>eh*<sub>1</sub>-, la première personne du singulier étant *tēhhi*) en est un bon exemple. Concernant *tija-*, cf. OETTINGER 1979, p. 350.

attendue pour la racine télique *\*steh<sub>2</sub>*<sup>518</sup>. Cette conjugaison en *hi* est considérée par Kurylowicz comme une formation causative active descendant d'anciens déponents<sup>519</sup>. La question se pose alors du rôle que cette conjugaison a joué sur la transitivité de la forme grecque ἵστημι. Jasanoff expose deux théories intéressantes, et toutes deux valables, qui pourraient expliquer la transitivité d'ἵστημι par rapport à cette conjugaison dérivée de la conjugaison PIE *\*h<sub>2</sub>e*<sup>520</sup>. La première théorie se situe dans la même ligne que la théorie d'Allan concernant la formation de la forme moyenne ἵσταμαι. La conjugaison PIE *\*h<sub>2</sub>e* n'aurait pas d'impact sur le développement d'une nuance transitive d'ἵστημι. La forme transitive serait apparue par une dérivation régressive<sup>521</sup>, depuis la forme moyenne qui aurait remplacé la forme *\*h<sub>2</sub>e* de *\*steh<sub>2</sub>-* par le moyen athématique à un moment inconnu de son développement. La deuxième théorie consiste à supposer l'acquisition d'une valeur transitive de la conjugaison PIE *\*h<sub>2</sub>e* (à la troisième personne du singulier *\*stí-sth<sub>2</sub>-e*), par opposition au nouveau moyen ἵσταμαι. Par dérivation régressive depuis les formes du pluriel, la forme *\*s(t)istāmi* aurait été adoptée pour le singulier<sup>522</sup>.

La conjugaison PIE *\*h<sub>2</sub>e* me permet de rebondir sur le cas de l'aoriste sigmatique ἔστησα. On a déjà pu observer que celui-ci constituait une innovation s'étant faite séparément dans les langues filles IE. Cet aoriste sigmatique est, certes, une innovation du grec, mais on peut sans aucun doute faire remonter l'origine de cette dérivation verbale au PIE. Le hittite semble pouvoir affirmer ce point de vue à l'aide de la racine *\*prek-*. Cette racine est bivalente et produit, en plus d'une forme transitive faisant partie de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e*, une forme en *\*-s-* servant à souligner la transitivité de la forme de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e*. C'est sûrement à partir de ce *\*-s-*, ayant un sens proche de la forme en *\*-h<sub>2</sub>e*, que s'est développé en grec un aoriste sigmatique transitif<sup>523</sup>.

Dans une étude des différents thèmes verbaux d'une racine *\*steh<sub>2</sub>-*, la question de l'aoriste, et par conséquent, de son augment, s'est forcément posée. À travers l'impératif qui est qualifié de

<sup>518</sup> MORPUGO DAVIES 1987, p. 219-220. À noter aussi que cette forme acquiert une valeur stativale en louvite hiéroglyphique.

<sup>519</sup> KURYLOWICZ 1979, p. 146. Cette formation devint, par la suite, un substitut à ces déponents.

<sup>520</sup> Sa théorie de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e* suppose que les actifs grammaticaux pouvaient être associés, au PIE, aux désinences actives normales (*\*-mi*, *\*-si*, *\*-ti*...) ou aux désinences dites du parfait (*\*-h<sub>2</sub>e*, *\*-th<sub>2</sub>e*, *\*-e*...). Cette conjugaison n'aurait alors survécu que dans les langues du groupe anatolien, à travers la conjugaison en *hi*. Dans les autres langues IE, cette conjugaison pourrait être repérée au présent et à l'aoriste par les connexions étymologiques directes ou indirectes des verbes en *hi* du hittite (JASANOFF 2003, p. 215).

<sup>521</sup> Appelée *back-formation* en anglais, il s'agit d'une « derivational device involving the shortening of a word by taking out an element similar in form to an affix » (VELUPILLAI 2012, p. 456).

<sup>522</sup> JASANOFF 2003, p. 131. Ces théories, même si elles supposent que la forme à redoublement de *\*steh<sub>2</sub>-* devait être athématique, confirment la transitivité secondaire de la forme ἵστημι.

<sup>523</sup> JASANOFF 2003, p. 194. L'auteur étaye ses propos dans l'article suivant : JASANOFF 2019.



« temps zéro » et des formes injonctives, on a pu observer plus clairement l’*Aktionsart* télique de la racine \**steh*<sub>2</sub>- dans des structures verbales affranchies de toute sorte d’affixe. L’absence d’augment, se trouvant dans les formes d’impératifs et les temps passés comme l’imparfait et l’aoriste, a permis de montrer le fossile d’un ancien injonctif en grec<sup>524</sup>, encore présent en sanskrit<sup>525</sup>. Concernant l’augment en tant que tel, Bakker considère que le « verbal augment original was a deictic suffix marking an event a “near” with respect to the speaker’s present and immediate situation »<sup>526</sup>. Cet aspect de l’augment a été développé, pour le grec, dans l’emploi de l’aoriste dans les passés proche ou lointain. Concernant son origine, on pourrait aussi supposer qu’il aurait constitué le redoublement syllabique de verbes dont l’initiale était \**h*<sub>1</sub> (\**h*<sub>1</sub>*e-h*<sub>1</sub>...). Ce redoublement aurait ensuite été transféré à l’ensemble des catégories d’aoriste comme marqueur perfectif<sup>527</sup>.

Le grec, le latin et le sanskrit montrent que le parfait partage, dans de nombreuses langues IE, un aspect résultatif, voire statif. Est-ce que cet aspect du parfait est donc hérité ou constitue-t-il une innovation du grec et de certaines langues filles du PIE ? À l’origine, le redoublement du parfait, à la manière de l’ancien redoublement qu’était l’augment, servait à amener une valeur perfective à un verbe. C’est à partir de cette fonction du redoublement que, d’après Di Giovine, les racines non-statives (comme c’est le cas pour \**steh*<sub>2</sub>- qui, on l’a vu, est télique) ont obtenu, par leur parfait, une valeur stative<sup>528</sup>. Cette supposition est, bien sûr, valable que si la valeur télique de la racine n’est pas contextuelle<sup>529</sup>. Au niveau du hittite, on remarque que cette valeur stative n’est pas présente pour le « parfait ». Par parfait, je désigne la conjugaison en *hi*, et non un véritable parfait

<sup>524</sup> L’aoriste gnomique en est le meilleur exemple. Le verbe ἴστημι n’en atteste cependant pas dans le corpus homérique. L’exemple (31) montre un usage similaire en védique par son injonctif.

<sup>525</sup> WEST 1989, p. 135.

<sup>526</sup> BAKKER 2001, p. 15.

<sup>527</sup> WILLI 2007, p. 46. Plus tard, le marqueur qu’était l’augment aurait servi à caractériser le « temps passé » et se serait adjoint au paradigme de l’imparfait. Un phénomène similaire se produit pour le redoublement attique du grec. Ce dernier est un redoublement dont la syllabe de redoublement consiste en une voyelle suivie d’une consonne redoublées avec allongement de la seconde syllabe. Ce redoublement devait en réalité être celui d’une laryngale à l’origine. Cette laryngale s’est vocalisée à l’initiale et a produit un allongement compensatoire dans la seconde syllabe (ἐλήλουθ-ε<\**h*<sub>1</sub>*leh*<sub>1</sub>*lou**dh*-). Voir BEEKES 1969, p. 113-116 et RUIJGH 1972, p. 216.

<sup>528</sup> DI GIOVINE 1996, p. 118. La valeur stative ne s’applique donc logiquement pas à des racines dont l’*Aktionsart* est déjà statif.

<sup>529</sup> Comme le précise WILLI 2018, p. 234-235, si le sémantisme de la racine était alors « se tenir debout », sans valeur télique, l’origine du sens du parfait ne serait donc pas nactostatique, au sens où il est le résultat de l’action télique. Dans ce cas précis, on pourrait rapprocher la racine \**steh*<sub>2</sub>- de racines n’ayant originellement pas de parfait comme \**h*<sub>1</sub>*es*-. Cet argument peut être soutenu par le témoignage du tokharien qui, comme le précise PINAULT 1989, p. 133-134, utilise son dérivé de la racine \**steh*<sub>2</sub>- comme une copule. À noter qu’il existe une sorte de glissement sémantique comparable en espagnol. En effet, la copule *estar* est directement issue de la forme stative du latin *stare*. L’appauvrissement sémantique de la forme a fait qu’il est devenu une copule (BÉNABEN 2000, s. v. *estar*). D’autres exemples de ce glissement sémantique sont recensés par HACKSTEIN 2002, p. 136 (comme le français « était », dérivé aussi de *stare*).

que le hittite ne possède plus<sup>530</sup>. Cette conjugaison peut être reliée à la conjugaison du parfait. Deux théories existent à ce sujet. La première théorie, soumise par Eichner<sup>531</sup>, suppose que la conjugaison en *hi* descendrait directement du parfait PIE, alors que d'après Jasanoff, le parfait se serait formé au PIE comme un présent à redoublement de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e* décrivant un état, face à un aoriste de la même conjugaison décrivant l'entrée dans cet état<sup>532</sup>. Jasanoff ajoute que la conjugaison en *hi* aurait abandonné son redoublement, au contraire des autres langues IE<sup>533</sup>. Kloekhorst est quelque peu réticent concernant la théorie de Jasanoff, qui place le parfait dans la descendance de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e*, comprenant aussi le moyen. Il juge que la théorie de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e* ne donne pas d'explication sémantique satisfaisante concernant les différences de sens entre la conjugaison en *hi* et le parfait traditionnel. De plus, le redoublement ne devait pas être obligatoire, et ce, même dans la formation du parfait. Des formes de structure *\*Ce-CóC-e* auraient dû coexister à côté de formes de structure *\*CóC-e*<sup>534</sup>, comme par exemple *\*uóid-e*<sup>535</sup> ou la conjugaison en *hi* (voir doc. 3)<sup>536</sup>. Du point de vue sémantique, la théorie d'Eichner paraît donc plus intéressante. Il suppose que le parfait originel résultatif aurait commencé à fonctionner comme un prétérit avant d'obtenir un nouveau sens de présent par analogie au parfait statif<sup>537</sup>. La conjugaison en *hi* a fini par ne posséder plus aucune valeur stative et à devenir simplement « eventive ». Ce glissement sémantique du parfait est comparable à celui du grec où, par exemple, une forme comme τέθνηκε signifiant « il est mort » a abouti à un simple sens passé « il mourut »<sup>538</sup>. Le sens du parfait ἔστηκε, qu'on peut juger de nactostatique (état résultant d'une action), est assez conservateur, et n'est pas,

<sup>530</sup> Le hittite et d'autres langues anatoliennes, comme le louvite hiéroglyphique, ne possèdent que le présent et le prétérit. Le louvite hiéroglyphique ne conserve cependant que peu de traces de la conjugaison en *hi* (cf. PAYNE 2004, p. 30).

<sup>531</sup> Alors que la conjugaison en *-mi* correspond au système PIE présent-aoriste (EICHNER 1975, p. 75).

<sup>532</sup> JASANOFF 2003, p. 168-169.

<sup>533</sup> JASANOFF 2003, p. 16.

<sup>534</sup> L'*Ablaut* de la conjugaison en *hi* ne correspond pas à celui du parfait PIE. Là où le parfait PIE atteste une alternance vocalique *\*o/∅*, le conjugaison en *hi* atteste une alternance *\*o/e*. Différentes origines par analogie ont été supposées pour expliquer l'alternance divergente secondaire de cette conjugaison (EICHNER 1975, p. 87; OETTINGER 1979, p. 114). KLOEKHORST 2014 rejoint ce point de vue et pense que l'alternance *\*o/e* ne peut être originale. Cette théorie soutient l'origine d'un parfait PIE pour la conjugaison en *hi*, et s'oppose à la théorie de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e* qui juge que cette alternance n'est pas une innovation (JASANOFF 2003, p. 86, soutenue par MELCHERT 2013). De nombreuses explications existent au sujet de l'origine du parfait pour tenter d'expliquer son éventuel lien (ou non) avec la voix moyenne, mais la question reste, à l'heure actuelle, toujours ouverte (KÜMMEL 2020, p. 26-27).

<sup>535</sup> Même si ce n'est pas, à première vue, le cas, certains auteurs ont supposé que la formation commune au PIE était celle du redoublement (SZEMERÉNYI 1967, p. 25-26; SAUGE 2000, p. 4).

<sup>536</sup> KLOEKHORST 2018, p. 90-95. Le tableau montre la proximité du parfait PIE avec la conjugaison en *hi*.

<sup>537</sup> EICHNER 1975, p. 89. À noter que la terminaison *-hi* correspond à la désinence originale du parfait, qui a été remodelée par analogie aux verbes en *-mi* déjà existants. La désinence *-hi* correspondrait donc à un ancien *-h<sub>2</sub>e-i*. Cette désinence correspond à celle du latin *stetī*.

<sup>538</sup> NORBRUIS 2021, p. 136-140.

comme le pense Jasanoff<sup>539</sup>, un développement post-PIE de certaines langues filles IE. De même pour le redoublement, celui-ci ne constitue pas une innovation du grec, mais l'un des deux développements qui existaient pour le parfait à l'époque du PIE.

Parfait CPIE	Présent en <i>hi</i>
*Ce-CóC-h <sub>2</sub> e	*CóC- <i>h̥ha</i> +i
*Ce-CóC-th <sub>2</sub> e	*CóC- <i>tta</i> +i
*Ce-CóC-e	*CóC- <i>V</i> +i
*Ce-CC-mé	*CC- <i>uēn</i> +i
*Ce-CC-é	*CC- <i>šten</i> +i
*Ce-CC-ér	*CC- <i>anzi</i>

Doc. 3 : Structure du parfait CPIE et de la conjugaison en *hi* d'après KLOEKHORST 2018.

Un cas particulier de suffixation a été recensé dans la partie consacrée au système du présent, il s'agit de la forme ἴστασϰ'. Les témoignages du sanskrit et du latin permettent d'éclairer le développement de ce suffixe itératif en grec. On a vu, pour le latin, que la forme *escit* était considérée comme un futur, correspondant à *erit*. Keller pense cependant, qu'à l'époque de la rédaction de la *Loi XII Tables*, il devait être pris comme un simple indicatif présent<sup>540</sup>. Au niveau des autres formes à suffixe \*-ske/o-, le latin et le sanskrit attestent des formes majoritairement inchoatives. Le lien entre ces formes inchoatives et le suffixe itératif du grec est simplement, comme on l'a vu pour le sanskrit, le glissement sémantique d'une valeur durative (proche de la valeur itérative) à une valeur inchoative<sup>541</sup>. Ce lien entre valeurs durative, itérative et inchoative explique pourquoi la forme ἔσκε est à l'origine des suffixes en -σϰον présents chez Homère. Cette forme est bien mieux attestée<sup>542</sup> et est la seule, avec φάσκε, à attester une valeur durative pour le suffixe -σϰον.

<sup>539</sup> JASANOFF 2003, p. 30.

<sup>540</sup> KELLER 1985, p. 41-42. On peut arriver à cette conclusion grâce aux parallèles faits avec les autres formules de la *Loi XII Tables*.

<sup>541</sup> BECHTEL 1936, p. 115-116.

<sup>542</sup> Les verbes à suffixe -σϰον ne sont généralement attestés qu'une seule fois.

## 7. Résumé et conclusions

L'objectif principal de ce travail a donc été, à travers les différentes langues étudiées, de tenter de reconstruire les différentes formes qu'aurait empruntées la racine *\*steh<sub>2</sub>-* à l'époque du CPIE (voire du PIA), et d'observer, dans un second temps, les éventuelles innovations propres au grec.

**Chapitre 1** : Dans le premier chapitre de ce travail, on a dégagé quels étaient les différents dérivés de *\*steh<sub>2</sub>-* en grec, en latin et en sanskrit, afin d'établir la base lexicale sur laquelle allait porter l'étude morphologique et sémantique des chapitres suivants. Après avoir détaillé les différents thèmes existants pour la racine *\*steh<sub>2</sub>-*, ainsi que les problèmes qui peuvent s'y rapporter, on a introduit une tentative de reconstruction du présent préfigurant le chapitre 2 du travail portant sur ce temps et les éventuels liens qu'il possède avec les autres temps (note de bas de page 101). Ses liens sont étayés par une introduction aux thèmes de l'aoriste et du parfait permettant de compléter ce chapitre servant à préparer les raisonnements à venir. Différents questionnements sont posés, comme l'origine du type athématique du grec et son lien avec l'aoriste, les valeurs spécifiques au redoublement, ou encore la question de l'archaïsme du système accentuel du grec. Cette introduction plus ciblée se finit par une analyse du cas particulier d'ἐπίσταμαι, et de son glissement sémantique observable dans d'autres langues IE. Les parties suivantes s'intéressent à la dérivation de *\*steh<sub>2</sub>-*, en grec, en latin et en sanskrit, selon la division temporelle du système gréco-aryen, à savoir présent-aoriste-parfait.

**Chapitre 2** : Se concentrant sur le système du présent, ce chapitre entame directement son analyse sur les valeurs et aspects du présent à redoublement que constitue ἴστημι. On a constaté que plusieurs valeurs (intensive, itérative...) peuvent être observées pour ce verbe à redoublement. Ces dernières sont, pour la grande majorité, principalement dépendantes du contexte et dénotent des valeurs du redoublement qui ne sont plus, à l'époque de composition des épopées homériques, saillantes. Cette désuétude du redoublement comme marqueur productif de la valeur itérative explique l'émergence de l'adjonction de nouveaux suffixes itératifs à ἴστημι, comme dans le cas de la forme ἴστασθ'. Les formes φάσκε et ἔσκε montrent que le redoublement devait être perçu comme faisant partie de la racine. La valeur la plus évidente de ce présent reste la valeur télique, tant pour la forme transitive que pour les formes moyennes composées d'ἴστημι. La valeur stative est, quant à elle, plutôt caractéristique du cas particulier d'ἐπίσταμαι et des formes moyennes simples. L'étude de l'imparfait laisse l'occasion d'introduire la question de l'augment qui n'est plus visible dans le

dérivé grec de *\*steh<sub>2</sub>-* (ἵστη). L'impératif, caractérisé comme étant un « temps zéro », est décrit pour le présent afin d'être mis en contraste avec l'impératif aoriste et de repérer les aspects de la racine elle-même. Le même type d'analyse est proposé pour les dérivés latins et sanskrits. On retient que les deux témoins semblent confirmer l'aspect télique du verbe à redoublement ἵστημι. Le latin<sup>543</sup>, par l'opposition entre *stāre* et *sistere*, oppose un premier dérivé statif, à un second télique. Enfin le sanskrit, en accord avec la théorie de Vendryes<sup>544</sup>, indique une valeur télique pour son dérivé *tīṣṭhati*, qui se trouve aussi pour son correspondant avestique *hištaiti*. L'imparfait du latin constituant un cas à part<sup>545</sup>, seul l'imparfait du sanskrit est étudié pour permettre d'établir un lien entre l'absence d'augment en grec et une ancienne forme d'injonctif, encore présente en sanskrit. Cet injonctif, considéré comme un « temps zéro » à la manière de l'impératif, est aussi étudié dans une perspective de définition de l'*Aktionsart* de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*.

**Chapitre 3** : Le présent chapitre continue, de manière plus précise, l'élucidation étymologique des différents aoristes dérivés de *\*steh<sub>2</sub>-* évoqués au chapitre 1. Son aoriste peut être radical ou sigmatique. L'aoriste radical, reconstitué *\*h<sub>1</sub>é-steh<sub>2</sub>-m*, se base sur une structure *\*CEH-*, accompagnée ou non de l'augment, qui n'est pas soumise à l'alternance vocalique. On peut remarquer que cette base est fixe, tant en grec qu'en sanskrit<sup>546</sup>. Ces bases fixes ne possèdent cependant pas la même origine. Du côté du grec, le degré fixe est issu d'une analogie aux bases rigides du type *\*CReH-* (comme ἔγνων), alors que pour le sanskrit, le degré long (presque) constant a été mis en place pour s'opposer au degré faible fixe du moyen<sup>547</sup>. Le grec et le sanskrit<sup>548</sup> permettent d'affirmer que la production d'un aoriste radical est intimement liée à l'*Aktionsart* télique de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*. Cette affirmation est soutenue par l'impératif aoriste, qui, même s'il constitue un archaïsme du point de vue védique, suit la théorie de Conti<sup>549</sup> supposant que la prédominance d'occurrences d'impératifs aoristes plutôt que présents pour une racine verbale est

<sup>543</sup> Le latin possède la plus riche dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-* parmi les différentes langues étudiées dans ce travail. L'infixe nasal, qui est le troisième grand groupe de dérivés latins de *\*steh<sub>2</sub>-*, ne possède pas d'équivalent en grec. Il existe tout de même une forme *στανύω* dont il est difficile de savoir si elle est héritée du CPIE, ou si elle constitue une innovation du grec par analogie à d'autres formes semblables. Cependant, les autres langues IE semblent indiquer que l'infixe nasal aurait été productif avec la racine *\*steh<sub>2</sub>-* à l'époque du PIA, et qu'il a pu se perdre en grec.

<sup>544</sup> VENDRYES 1918.

<sup>545</sup> Concernant la question de l'origine de l'imparfait en *\*bā-*, voir l'article de BALDI 1976 qui juge que le suffixe *-bā-* est issu d'une forme de passé de la racine IE *\*b<sup>h</sup>ū-*.

<sup>546</sup> À l'exception, pour le sanskrit, de la troisième personne du pluriel.

<sup>547</sup> L'aoriste radical aurait originellement dû opposer un degré long au singulier à un degré bref au pluriel.

<sup>548</sup> Les travaux de HOFFMANN 1970 et de KIPARSKY 2010 vont en ce sens. Ce rapport à l'état du noyau sémantique de *\*steh<sub>2</sub>-* est aussi souligné par GONDA 1962 pour le sanskrit.

<sup>549</sup> CONTI 2014, p. 125.

signe de sa télélicité. Pour ce qui est de l'aoriste sigmatique, on établit simplement qu'il s'agit d'une innovation propre au grec s'opposant, par sa transitivité, à l'aoriste radical. Il reste, pour conclure ce chapitre sur l'aoriste, à parler du cas de l'augment et de son lien avec l'injonctif. La première particularité de cette partie est d'appliquer, au cas de l'aoriste d'ἴσθημι, tous les outils d'analyse d'une longue tradition<sup>550</sup> de l'étude de l'augment afin d'en observer les spécificités. On remarque, dès lors, que certaines de ces spécificités sont partagées avec l'injonctif aoriste du sanskrit. Parmi celles-ci, on peut constater que l'opposition « background versus foreground » empruntée à De Decker<sup>551</sup> peut s'appliquer au témoin védique. La notion de « background », propre à l'absence d'augment, peut par exemple se ressentir à travers l'emploi de l'injonctif servant à décrire les activités générales des divinités. Certaines formes d'injonctif, comme celle de l'exemple (50), peuvent servir à établir un lien avec l'*Aktionsart* télélique de \**steh*<sub>2</sub>- par leur emploi.

**Chapitre 4** : L'étude du parfait clôture l'étude de la racine \**steh*<sub>2</sub>- selon le modèle gréco-aryen du verbe IE. L'analyse du témoin grec ἔσθηκα met en avant le caractère archaïque et conservateur de la forme grecque, tant en ce qui concerne l'*Ablaut*, qu'en ce qui concerne le redoublement. Le statut du κ, fortement débattu, se serait développé pour éviter l'hiatus entre la laryngale 2 de la racine et la laryngale 2 de la désinence du parfait. Le latin et le sanskrit possèdent des parfaits typologiquement et étymologiquement similaires à ἔσθηκα. Il faut aussi noter que le sanskrit, plus conservateur en ce qui concerne le régime accentuel, a un type accentuel hystérodynamique. Les trois parfaits, et en particulier leur valeur stative (voire nactostative), permettent de confirmer l'*Aktionsart* télélique de la racine \**steh*<sub>2</sub>-.

**Chapitre 5** : Ce chapitre montre le caractère secondaire du futur et, ainsi, pourquoi il n'est pas pris en compte dans l'étude morphologique de la dérivation verbale de \**steh*<sub>2</sub>-.

**Chapitre 6** : Enfin, cette dernière partie, faisant office de « première » conclusion, permet de revenir sur toute une série d'éléments vus au cours de l'étude des différents temps de \**steh*<sub>2</sub>-, et d'établir les éventuelles innovations de la dérivation verbale du grec. Le témoignage des langues anatoliennes offre l'occasion de remonter à une strate plus archaïque que celle du CPIE, à savoir, le PIA. La question de la conjugaison \**h*<sub>2</sub>*e*- de Jasanoff<sup>552</sup>, qui prend une place importante au sein de

---

<sup>550</sup> Parmi les plus importants travaux sur la fonction de l'augment en grec, on peut trouver : DREWITT 1912a, 1912b; BASSET 1989; BAKKER 2001; MUMM 2004; et plus récemment, les différents travaux de RODEGHIERO 2017 et de De Decker (DE DECKER 2016, 2017, 2020a, 2020b, 2020c).

<sup>551</sup> Cf. p. 74

<sup>552</sup> JASANOFF 2003.

la comparaison, constitue une clé de lecture éclairant grandement la conception du système verbal grec, ainsi que les différentes questions de dérivation relatives à la racine *\*steh<sub>2</sub>-*. Grâce à la prise en compte de la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e-* et du témoignage des langues anatoliennes, on peut conclure que le redoublement athématique du grec, bien que paraissant archaïque et hérité pour certains<sup>553</sup>, est en réalité une innovation du grec. C'est par un phénomène d'analogie au thème de l'aoriste radical que ce dernier a pu émerger. De même, le lien qu'a la dérivation verbale de *\*steh<sub>2</sub>-* avec la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e-* de Jasanoff confirme le fait que la transitivité de la forme ἵστημι s'est développée dans un contexte d'opposition à l'apparition de la forme moyenne ἵσταμαι<sup>554</sup>. On remarque, enfin, que l'aoriste radical et le parfait produits par *\*steh<sub>2</sub>-* en latin, en grec et en sanskrit, consolident la possibilité d'un *Aktionsart* télique de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*. D'une part, l'aoriste radical produit par *\*steh<sub>2</sub>-*, en grec comme en sanskrit, est caractéristique des racines téliques (là où les racines atéliques produisent plutôt un présent radical). D'autre part, la valeur stativale du parfait de *\*steh<sub>2</sub>-* en latin, en grec et en sanskrit suppose que l'« état atteint » par le parfait est l'aboutissement d'un état d'une racine télique. Dans le cas contraire, le parfait aurait été absent du grec (comme pour la racine *\*h<sub>1</sub>es-*, en grec εἶμι) ou aurait constitué une innovation. Mais le parfait ἕστηκε présente, par ses équivalents latin et sanskrit (voire même anatolien), un archaïsme démontrant la valeur télique de la racine *\*steh<sub>2</sub>-*.

Cette étude de la dérivation verbale de la racine *\*steh<sub>2</sub>-* en grec a permis de parcourir un domaine moins connu de la grammaire comparée des langues indo-européennes, à savoir le lien existant entre morphologie et sémantique. Si la phonétique constitue la base presque « sacrée » de la discipline, elle ne peut suffire à tout expliquer et nécessite parfois d'aborder les noyaux sémantiques des racines IE pour en comprendre tous les développements. Le redoublement, la notion de voyelle thématique, la conjugaison *\*h<sub>2</sub>e-...* sont des éléments morphologiques intervenant dans la dérivation verbale d'une racine, et qui ne peuvent être totalement compris sans l'appui de la sémantique. Inversement, la sémantique d'une racine et les valeurs qu'elle prend ne se comprennent qu'à l'aide de la morphologie. C'est pourquoi, l'étude morphologique de la conjugaison d'ἵστημι ne pouvait être dissociée d'une étude sémantique qui, à elles deux, laissent discerner l'innovation ou l'archaïsme de ce verbe grec, iconique modèle de la conjugaison en -μι, qui a fait transpirer tant d'apprentis hellénistes.

---

<sup>553</sup> GIANNAKIS 1997.

<sup>554</sup> On peut donc dire que, du point de vue de la transitivité et du caractère thématique, la forme *tiṣṭhati* est la plus conservatrice.





## Index des exemples

(1) HOM., <i>Od.</i> , XXI, 406.....	p. 25	(32) RV I, 30, 6.....	p. 57
(2) HOM., <i>Od.</i> , VII, 110-111.....	p. 25	(33) HOM., <i>Il.</i> , V, 107-108.....	p. 63
(3) HOM., <i>Il.</i> , II, 473.....	p. 27	(34) HOM., <i>Il.</i> , XXI, 69-70.....	p. 63
(4) HDT., I, 196, 9.....	p. 29	(35) HOM., <i>Il.</i> , X, 354.....	p. 64
(5) HOM., <i>Il.</i> , XIX, 249-251.....	p. 30	(36) HOM., <i>Il.</i> , VIII, 396-39.....	p. 66
(6) HOM., <i>Il.</i> , X, 171-173.....	p. 30	(37) HOM., <i>Il.</i> , II, 59.....	p. 69
(7) HOM., <i>Il.</i> , XII, 336.....	p. 31	(38) HOM., <i>Il.</i> , I, 331-332.....	p. 71
(8) HOM., <i>Il.</i> , IV, 54.....	p. 32	(39) HOM., <i>Il.</i> , XXIII, 852.....	p. 72
(9) HOM., <i>Il.</i> , XI, 170-171.....	p. 34	(40) HOM., <i>Od.</i> , IV, 582.....	p. 72
(10) HOM., <i>Il.</i> , XVII, 179.....	p. 37	(41) HOM., <i>Od.</i> , XVII, 437-439.....	p. 73
(11) HOM., <i>Il.</i> , XXII, 85.....	p. 38	(42) HOM., <i>Il.</i> , II, 100-105.....	p. 74
(12) HOM., <i>Il.</i> , XIII, 448.....	p. 38	(43) HOM., <i>Od.</i> , XIII, 387.....	p. 75
(13) PL., <i>Aul.</i> , 267.....	p. 40	(44) RV IV, 51, 1.....	p. 79
(14) P. FEST., 228 L.....	p. 40	(45) RV II, 3, 1 a-b.....	p. 80
(15) <i>C.I.L.</i> I <sup>2</sup> 1531.....	p. 42	(46) RV IV, 18, 5.....	p. 80
(16) PL., <i>Curc.</i> , 163.....	p. 42	(47) RV VIII, 102, 13.....	p. 81
(17) <i>Cp.</i> 25, 2.....	p. 43	(48) RV VI, 24, 9.....	p. 81
(18) PL., <i>Capt.</i> , 2.....	p. 44	(49) RV IV, 46, 4-5.....	p. 81
(19) CIC., <i>Inv.</i> , II, 50, 148.....	p. 44	(50) RV II, 3, 10 a-b.....	p. 82
(20) PL., <i>Amph.</i> , 192.....	p. 46	(51) RV X, 106, 2.....	p. 83
(21) RV I, 58, 2 a-b.....	p. 47	(52) HOM., <i>Il.</i> , XXIII, 327-328.....	p. 86
(22) RV I, 152, 3 c-d.....	p. 48	(53) HOM., <i>Od.</i> , XI, 465-466.....	p. 87
(23) RV X, 136, 1 a-b.....	p. 48	(54) PL., <i>Truc.</i> , 335.....	p. 88
(24) RV IV, 9, 3.....	p. 52	(55) RV I, 164, 10 a-b.....	p. 90
(25) Yt, 8, 32.....	p. 53		
(26) Yt, 8, 9.....	p. 53		
(27) Yt, 8, 32.....	p. 53		
(28) RV I, 54, 10.....	p. 54		
(29) RV I, 118, 5.....	p. 55		
(30) RV I, 174, 4.....	p. 56		
(31) RV X, 117, 5 c-d.....	p. 57		

## Bibliographie

### Abréviations

- *CIL* I<sup>2</sup> = T. MOMMSEN, *Corpus Inscriptionum Latinarum : Inscriptiones Latinae antiquissimae ad C. Caesaris mortem. Pars posterior*, Berlin, 1918.
- *Cp.* = H. RIX, *Sabellische Texte. Die Texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*, Heidelberg, 2002.
- *LIV*<sup>2</sup> = M. KÜMMEL, R. LIPP, H. RIX, B. SCHIRMER & T. ZEHNDER, *Lexicon der Indogermanische Verben*, Wiesbaden, 2001<sup>2</sup>.
- *SGDI* = FR. BECHTEL & H. COLLITZ, *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*, Göttingen, 1884-1915.

### Éditions des textes utilisés (grecs et latins)

- *Aristotelis Physica*, recogn. W. D. ROSS, Oxford, 1950 (OCT).
- M. TULLIUS CICERO, *Scripta quae manserunt omnia*, I, ediderunt F. MARX et E. STROEBEL, Leipzig, 1925 (BSGRT).
- FESTUS, *De uerborum significatu cum Pauli epitome*, edidit W. M. LINDSAY, Stuttgart/Leipzig, 1997 (BSGRT).
- HERODOTUS, *Historiae I-IV*, edidit H. B. ROSÉN, Leipzig, 1987 (BSGRT).
- HOMERUS, *Ilias I-XII*, recensuit M. L. WEST, Stuttgart/Leipzig, 1998 (BSGRT).
- HOMERUS, *Ilias XIII-XXIV*, recensuit M. L. WEST, Munich/Leipzig, 2000 (BSGRT).
- HOMERUS, *Odyssea*, recensuit M. L. WEST, Berlin/Boston (MA), 2017 (BSGRT).
- *Platonis Dialogi*, IV, edidit C. F. HERMANN, Leipzig, 1922 (BSGRT).
- PLAUTUS, *Comoediae*, I, ediderunt G. GOETZ et F. SCHOEL, Leipzig, 1922<sup>2</sup> (BSGRT).
- PLAUTUS, *Comoediae*, II, ediderunt G. GOETZ et F. SCHOEL, Leipzig, 1931<sup>2</sup> (BSGRT).
- PLAUTUS, *Comoediae*, III, ediderunt G. GOETZ et F. SCHOEL, Leipzig, 1895 (BSGRT).
- PLAUTUS, *Comoediae*, VII, ediderunt G. GOETZ et F. SCHOEL, Leipzig, 1924 (BSGRT).
- CORNELIUS TACITUS, *Historiae*, edidit E. KOESTERMANN, Leipzig, 1969 (BSGRT).
- *Thucydidis Historiae, Tomus prior*, recogn. H. S. JONES; corr. J. E. POWELL., Oxford, 1942<sup>2</sup> (OCT).
- P. VERGILIO MARO, *Aeneis*, recensuit G. B. CONTE, Berlin/Boston (MA), 2019<sup>2</sup> (BSGRT).

## Éditions des textes utilisés (sanskrits et avestiques)

- K. F. GELDNER, *Avesta: The Sacred Books of the Parsis*, Stuttgart, 1896.
- F. M. MÜLLER, *Rig-Veda-Samhitā. The Sacred Hymns of the Brāhmins together with the Commentary of Sāyanākārya*, Londres, 1890-1892.
- R. ROTH & W. D. WHITNEY, *Atharva Veda Sanhita*, Berlin, 1924.
- A. WEBER, *The Çatapatha-Brāhmaṇa in the Mādhyandina-Çākhā with Extracts from the Commentaries of Sāyaṇa, Harisvāmin and Dvivedaganga*, Berlin/Londres, 1855.

## Études

- ADAMS 2013 = D. Q. ADAMS, *A Dictionary of Tocharian B*, Amsterdam/New York (NY)/Rodopi, 2013.
- ALLAN 2003 = R. J. ALLAN, *The Middle Voice in Ancient Greek*, Amsterdam, 2003.
- BADER 1968 = F. BADER, « Vocalisme et redoublement au parfait radical en latin », *BSL* 73 (1968), p. 160-196.
- BADER 1972 = F. BADER, « Parfait et moyen en grec », in P. CHANTRAINE (éd.), *Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à Pierre Chantraine*, Paris, 1972, p. 1-22.
- BADER 1975 = F. BADER, « La structure thématique aux présents hittites », *RHA* 33 (1975), p. 5-29.
- BADER 1984 = F. BADER, « Autour de Polyphème le Cyclope à l'œil brillant: diathèse et vision », *Sprache* 30 (1984), p. 109-136.
- BADER 1986 = F. BADER, c. r. de E. CAMPANILE, R. LAZZERONI & R. PERONI (éd.), *Scritti in honore di Riccardo AMBROSINI*, Pise, 1985, *BSL* 81 (1986), 125-135.
- BAKKER 1966 = W. F. BAKKER, *The Greek Imperative : an Investigation into the Aspectual Differences between the Present and Aorist Imperatives in Greek Prayer from Homer up to the Present Day*, Amsterdam, 1966.
- BAKKER 2001 = E. J. BAKKER, « Similes, Augment, and the Language of Immediacy », in J. WATSON (éd.), *Speaking Volumes: Orality & Literacy in the Greek & Roman World*, Leyde/Boston (MA)/Cologne, 2001.
- BALDI 1976 = P. BALDI, « The Latin Imperfect in \*bā- », *Language* 52 (1976), p. 839-850.
- BAMESBERGER 1984 = A. BAMESBERGER, *Studien zur Laryngaltheorie*, Göttingen, 1984.
- BASSET 1989 = L. BASSET, « L'augment et la distinction discours/récit dans l'*Illiade* et l'*Odyssée* », in M. CASEVITZ (éd.), *Études homériques*, Lyon, 1989, p. 9-16.

- BAUER 2000 = B. BAUER, *Archaic Syntax in Indo-European*, Berlin/New York (NY), 2000.
- BAUM 2006=D. BAUM, *The Imperative in the Rigveda*, Utrecht, 2006.
- BECHTEL 1936 = G. BECHTEL, *Hittite Verbs in -sk-*, Ann Arbor (MI), 1936.
- BECK 1919 = W. BECK, *De augmenti apud Homerum usu*, Giessen, 1919.
- BEEKES 1969 = R. BEEKES, *The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek*, Paris, 1969.
- BEEKES 2010 = R. BEEKES, *Etymological Dictionary of Greek*, Leyde/Boston (MA), 2010.
- BEEKES 2011<sup>2</sup> = R. BEEKES, *Comparative Indo-European Linguistics: An Introduction*, Amsterdam/Philadelphie (PA), 2011<sup>2</sup>.
- BEEKES 2014 = R. BEEKES, *Pre-Greek*, Leyde/Boston (MA), 2014.
- BELARDI 1976 = W. BELARDI, *Superstitio*, Rome, 1976.
- BÉNABEN 2000 = M. BÉNABEN, *Dictionnaire étymologique de l'espagnol*, Paris, 2000.
- BENDLE 1991 = N. BENDEL, « Reduplication in Sanskrit: An Analysis of the Intensive », *WPLC* 10 (1991), p. 115-130.
- BERTRAND 2006 = N. BERTRAND, « La localisation des formes intransitives d'ἴστημι », *Gaia* 10 (2006), p. 49-96.
- BLUMENTHAL 1974 = H. J. BLUMENTHAL, « Some Homeric Evidence for the History of the Augment », *IF* 79 (1974), p. 67-77.
- BOSWORTH-TOLLER ANGLO-SAXON DICTIONARY, *for-standan* [en ligne] <https://bosworthtoller.com/45981>, (page consultée le 26 mai 2023).
- BRACHET 2012 = J.-P. BRACHET, « Sur la formation du suffixe *-bilis* : étude morphologique et sémantique », *Latomus* 71 (2012), p. 649-667.
- BRERETON & JAMISON 2014 = J. P. BRERETON & S. W. JAMISON, *The Rigveda : The Earliest Religious Poetry of India I*, Oxford, 2014.
- BRUGMANN 1892 = K. BRUGMANN, *Grundris der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen II.3 : Wortbildungslehre (Stammbildungs- und Flexionslehre)*, Strasbourg, 1892.
- BUBENIK 1997 = V. BUBENIK, « The Verbal System of Vedic and Classical Sanskrit », in V. BUBENIK & J. HEWSON (éd.), *Tense and Aspect in Indo-European Languages : Theory, Typology, Diachrony*, Amsterdam/Philadelphie (PA), 1997, p. 46-66.
- BUCK 1904 = C. D. BUCK, *A Grammar of Oscian and Umbrian*, Boston (MA), 1904.
- BUCK 1928 = C. D. BUCK, *The Greek Dialects*, Chicago (IL), 1928.
- BYBEE 2007 = J. L. BYBEE, *Frequency of Use and the Organization of Language*, Oxford, 2007.

- CAMPANILE 1985 = E. CAMPANILE, « Sul presente di \*(s)teH<sub>2</sub>- », in E. CAMPANILE, R. LAZZERONI & R. PERONI (éd.), *Scritti in onore di Riccardo Ambrosini*, Pise, 1985.
- CAMPBELL 1999 = L. CAMPBELL, *Historical Linguistics: An Introduction*, Cambridge (MA), 1999.
- CARDONA 1960 = G. CARDONA, *The Indo-European Thematic Aorists*, thèse de doctorat, université Yale, 1960.
- M. CENNAME & S. LURAGHI, *The Homeric Dependency Lexicon* [en ligne], <https://hodel.unipv.it/hodel-res> (page consultée le 26 mai 2023).
- CLACKSON 2007 = J. CLACKSON, *Indo-European Linguistics: An Introduction*, Cambridge, 2007.
- CLACKSON & HORROCKS 2007 = J. CLACKSON & G. HORROCKS, *The Blackwell History of the Latin Language*, Malden (MA)/Oxford/Victoria, 2007.
- CHADWICK 1958 = J. CHADWICK, « Mycenaean Elements in the Homeric Dialect », in E. GRUMACH (éd.), *Minoica*, Berlin, 1958, p. 116-122.
- CHADWICK & VENTRIS 1973<sup>2</sup> = J. CHADWICK & M. VENTRIS, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge, 1973<sup>2</sup>.
- CHANTRAINE 1926 = P. CHANTRAINE, *Histoire du parfait grec*, Paris, 1926.
- CHANTRAINE 1933 = P. CHANTRAINE, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933.
- CHANTRAINE 1948 = P. CHANTRAINE, *Grammaire Homérique I*, Paris, 1948.
- CHANTRAINE 1961<sup>2</sup> = P. CHANTRAINE, *Morphologie historique du grec*, Paris, 1961<sup>2</sup>.
- CHANTRAINE 1999<sup>2</sup> = P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque (Histoire des mots)*, Paris, 1999<sup>2</sup>.
- CHEUNG 2007 = J. CHEUNG, *Etymological Dictionary of the Iranian Verb*, Leyde/Boston (MA), 2007.
- COMRIE 1976 = B. COMRIE, *Aspect*, Cambridge, 1976.
- CONTI 2014 = S. E. CONTI, « The Greek Imperative Mood : Analysis of the Aspectual Values of the Tenses », in A. BARTOLOTTA (éd.), *The Greek Verb : Morphology, Syntax, and Semantics*, Louvain-La-Neuve, 2014, p. 113-130.
- COWGILL 1973 = W. COWGILL, « The Source of Latin *stāre*, with Notes on Comparable Forms Elsewhere in Indo-European », *JIES* 1 (1973), p. 271-303.
- COWGILL 1975 = W. COWGILL, « More Evidence for Indo-Hittite : the Tense-Aspect System », in L. HEILMANN (éd.), *Proceedings of the Eleventh International Congress of Linguists II*, Bologne, 1975, p. 557-570.

- COWGILL 1979 = W. COWGILL, « Anatolian *hi*-Conjugation and Indo-European Perfect : Instalment II », in E. NEU & W. MEID (éd.), *Hethitisch und indogermanisch*, Innsbruck, 1979, p. 25-40.
- CRELLIN 2020a = R. CRELLIN, « The Perfect System in Ancient Greek », in R. CRELLIN & T. JÜGEL (éd.), *Perfects in Indo-European Languages and Beyond*, Madison (WI), 2020, p. 435-482.
- CRELLIN 2020b = R. CRELLIN, « The Perfect System in Latin », in R. CRELLIN & T. JÜGEL (éd.), *Perfects in Indo-European Languages and Beyond*, Madison (WI), 2020, p. 549-590.
- CRESPO 2014 = E. CRESPO, « A Rule for the Choice of Aorist and Imperfect », in A. BARTOLOTTA (éd.), *The Greek Verb : Morphology, Syntax, and Semantics*, Louvain-La-Neuve, 2014, p. 71-82.
- CUNLIFFE 1963<sup>2</sup> = R. J. CUNLIFFE, *A Lexicon of the Homeric Dialect*, Norman (OK), 1963<sup>2</sup>.
- DAHL 2005 = E. DAHL, « Polymorphic Thematic Root Presents in Vedic and the Origin of the thematic conjugation », in D. HAUG & E. WELO (éd.), *Haptaçahaptāitiš. Festschrift for F. Thordarson on the Occasion of his 77th Birthday*, Oslo, 2005, p. 57-72.
- DAHL 2010 = E. DAHL, *Time, Tense and Aspect in Early Vedic Grammar*, Leyde/Boston (MA), 2010.
- DAHL & FEDRIANI 2012 = E. DAHL & C. FEDRIANI, « The Argument Structure of Experience : Experiential Constructions in Early Vedic, Homeric Greek and Early Latin », *TPhS* 110 (2012), p. 342-362.
- DAHL 2020 = E. DAHL, « The Synthetic Perfect from Indo-Iranian to Late Vedic », in R. CRELLIN & T. JÜGEL (éd.), *Perfects in Indo-European Languages and Beyond*, Madison (WI), 2020, p. 245-278.
- DE BAKKER, HUITINK, RIJKSBARON & VAN EMDE BOAS 2019 = M. DE BAKKER, L. HUITINK, A. RIJKSBARON & E. VAN EMDE BOAS, *The Cambridge Grammar of Classical Greek*, Cambridge, 2019.
- DE DECKER 2016 = F. DE DECKER, « The Augment Use in Iliad 6: An Evidential Marker? », *LEC* 84 (2016), p. 259-317.
- DE DECKER 2017 = F. DE DECKER, « Ὀμηρον ἐξ Ὀμήρου σαφηνίζειν », *JIES* 45 (2017), p. 58-171.
- DE DECKER 2020a = F. DE DECKER, « An Inquiry into the Use and Meaning of the Forms Ἔθηκε(v) and Θηκε(v) in the Iliad: Syntax and Semantics », *Studia Linguistica Universitatis Iagellonicae Cracoviensis* 137 (2020), p. 135-156.

- DE DECKER 2020b = F. DE DECKER, « Some Loose Ends in the Analysis of the Forms Ἔθηκε(v) and Θηκε(v) in the Iliad: the Exceptions, the Compounds, the Link with Mycenaean and the Origin of the Augment », *Studia Linguistica Universitatis Iagellonicae Cracoviensis* 137 (2020), p. 205-221.
- DE DECKER 2020c = F. DE DECKER, « The Use and Absence of the Augment in the Forms ἔθηκε(ε)(v) and θῆκε(ε)(v) in the *Odyssey* », *AC* 89 (2020), p. 1-32.
- DELLA VOLPE 1997 = A. DELLA VOLPE, « Problems of Semantic Reconstruction: PIE \*deik- ‘to show’ », in D. DISTERHEFT, M. HULD & J. GREPPIN (éd.), *Studies in Honor of Jaan Puhvel: Part One, Ancient Languages and Philology*, Washington (WA), 1997.
- DELL’ORO 2019 = F. DELL’ORO, « L’expression de la modalité par des adjectifs : une comparaison entre l’adjectif grec ancien en -μῶς et l’adjectif latin en -bilis », *Acme* 72 (2019), p. 193-209.
- DENIZOT 2011 = C. DENIZOT, *Donner des ordres en grec ancien : étude linguistique des formes de l’injonction*, Mont-Saint-Aignan, 2011.
- DENNISTON 1954 = J. D. DENNISTON, *The Greek Particles*, Oxford, 1954.
- DERKSEN 2008 = R. DERKSEN, *Etymological Dictionary of the Slavic Inherited Lexicon*, Leyde/Boston (MA), 2008.
- DE VAAN 2003 = M. DE VAAN, *The Avestan Vowels*, Amsterdam/New York (NY), 2003.
- DE VAAN 2008 = M. DE VAAN, *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leyde/Boston (MA), 2008.
- DE VAAN 2012 = M. DE VAAN, « Latin Deverbal Presents in -ā- », in H. C. MELCHERT (éd.), *The Indo-European Verb*, Wiesband, 2012, p. 315-332.
- DEWANDEL 1982 = DEWANDEL, *The Origins and Development of the Latin Present System*, Ohio (OH), 1982.
- DI GIOVINE 1996 = P. DI GIOVINE, *Studio sul perfetto indoeuropeo, II : La posizione del perfetto all’interno del sistema verbale indoeuropeo*, Rome, 1996.
- DREWITT 1912a = J. DREWITT, *The Augment in Homer*, *CQ* 6 (1912), p. 44-59.
- DREWITT 1912b = J. DREWITT, *The Augment in Homer (continued)*, *CQ* 6 (1912), p. 104-120.
- DRINKA 1995 = B. DRINKA, *The Sigmatic Aorist in Indo-European: Evidence for the Space-Time Hypothesis*, Washington (WA), 1995.
- DUHOUX 1987 = Y. DUHOUX, « Les débuts de l’augment grec: le facteur sociolinguistique », *Minos* 20-22 (1987), p. 163-172.

- DUHOUX 2000<sup>2</sup> = Y. DUHOUX, *Le verbe grec ancien: éléments de morphologie et de syntaxe historiques*, Louvain, 2000<sup>2</sup>.
- DUMÉZIL 1969 = G. DUMÉZIL, *Idées romaines*, Paris, 1969.
- DUNKEL 1997 = G. E. DUNKEL, « Early, Middle, Late Indo-European : doing it my way », *IL* 20 (1997), p. 29-44.
- DUNKEL 2004 = G. E. DUNKEL, « The Deictic Origin of the Greek κᾶ-Aorist and κᾶ-Perfect », in J. CLACKSON & B. A. OLSEN (éd.), *Indo-European Word Formation, Proceedings of the Conference Held at the University of Copenhagen, October 20th-22nd 2000*, Copenhagen, 2004, p. 37-57.
- EICHNER 1975 = H. EICHNER, « Die Vorgeschichte des hethitischen Verbalsystems », in H. RIX (éd.), *Flexion und Wortbildung : Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft Regensburg, 9.—14. September 1973*, Wiesbaden, 1975, p. 71-103.
- ERNOUT 1957<sup>2</sup> = A. ERNOUT, *Recueil de textes latins archaïques*, Paris, 1957<sup>2</sup>.
- ERNOUT & MEILLET 1994<sup>4</sup> = A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots*, Paris, 1994<sup>4</sup>.
- ERNOUT 2014<sup>4</sup> = A. ERNOUT, *Morphologie historique du latin*, Paris, 2014<sup>4</sup>.
- FAY 1913 = E. W. FAY, « Derivatives of the Root *Stha* in Composition », *AJN* 34 (1913), p. 15-42.
- FORRER 1921 = E. FORRER, « Ausbeute aus den Boghazköi-Inschriften », *MDOG* 61 (1921), p. 20-39.
- FORTSON 2010<sup>2</sup> = B. W. FORTSON, *Indo-European Language and Culture : An Introduction*, Oxford, 2010<sup>2</sup>.
- FRANCIS 1974 = E. D. FRANCIS, « Greek ἔβλην », *Glotta* 52 (1974), p. 11-30.
- FRISK 1970 = H. FRISK, *Griechisches etymologisches Wörterbuch II*, Heidelberg, 1970.
- FROTSCHER & HILL 2012 = M. FROTSCHER & E. HILL, « The Accentuation of Old Indic Reduplicated (3rd Class) Presents », in H. C. MELCHERT (éd.), *The Indo-European Verb*, Wiesbaden, 2012, p. 105-114.
- FRUYT & ORLANDINI 2003 = M. FRUYT & A. ORLANDINI, « L'expression de la modalité et les verbes perfectivo-présents en latin », *RBPh* 81 (2003), p. 693-728.
- FULK 1986 = R. D. FULK, *The Origins of Indo-European Quantitative Ablaut*, Innsbruck, 1986.
- GAFFIOT 1934<sup>1</sup> = F. GAFFIOT, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 1934<sup>1</sup>.
- GAFFIOT 2000<sup>3</sup> = F. GAFFIOT, *Dictionnaire latin-français*, Paris, 2000<sup>3</sup>.
- GAMKRELIDZE & IVANOV 1995 = T. V. GAMKRELIDZE & V. V. IVANOV, *Indo-European and the Indo-Europeans I*, Berlin/New York (NY), 1995.



- GARCÍA RAMÓN 2004 = J. L. GARCÍA RAMÓN, c. r. de M. KÜMMEL, *Das Perfekt im Indoiranischen*, Wiesbaden, 2000, *Kratylos* 49 (2004), p. 63-75.
- GARCÍA RAMÓN 2012 = J. L. GARCÍA RAMÓN, « Aspect and Mood in Indo-European Reconstruction », in H. C. MELCHERT (éd.), *The Indo-European Verb*, Wiesbaden, 2012, p. 73-85.
- GARCÍA RAMÓN 2018 = J. L. GARCÍA RAMÓN, « Ancient Greek Dialectology : Old and New Questions, Recent Developments », in G. K. GIANNAKIS, E. CRESPO, P. FILOS (éd.), *Studies in Ancient Greek Dialects*, Berlin/Boston (MA), 2018, p. 29-106.
- GERSHEVITCH 1959 = I. GERSHEVITCH, *The Avestan Hymn to Mithra*, Cambridge, 1959.
- GIANNAKIS 1992 = G. K. GIANNAKIS, « Reduplication as a Morphological Marker in the Indo-European Languages: Reduplicated Presents », *Word* 43 (1992), p. 161-196.
- GIANNAKIS 1997 = G. K. GIANNAKIS, *Studies in the Syntax and Semantics of the Reduplicated Presents of Homeric Greek and Indo-European*, Innsbruck, 1997.
- GONDA 1929 = J. GONDA, *ΔΕΙΚΝΥΜΙ : semantische studie over den Indo-Germanischen wortel deik-*, Amsterdam, 1929.
- GONDA 1962 = J. GONDA, *The Aspectual Function of the R̥gvedic Present and Aorist*, La Haye, 1962.
- GOTŌ 1987 = T. GOTŌ, *Die "I. präsensklasse" im vedischen*, Vienne, 1987.
- GOTŌ 1997 = T. GOTŌ, « Überlegungen zum urindogermanischen « Stativ » », in E. CRESPO & J. L. GARCÍA RAMÓN (éd.), *Berthold Delbrück y la sintaxis indoeuropea hoy, Actas del Colloquio de la Indogermanische Gesellschaft Madrid, 21-24 de septiembre de 1994*, Madrid/Wiesbaden, 1997, p. 165-192.
- GOTŌ 2013 = T. GOTŌ, *Old Indo-Aryan Morphology and its Indo-Iranian Background*, Vienne, 2013.
- GRASSMANN 1873 = H. GRASSMANN, *Wörterbuch zum Rig-Veda*, Leipzig, 1873.
- HACKSTEIN 1992 = O. HACKSTEIN, « Eine weitere griechisch-tocharische Gleichung: Griechisch πτῆξαι und tocharisch B *pyāktsi* », *Glotta* 70 (1992), p. 136-165.
- HACKSTEIN 2002 = O. HACKSTEIN, *Die Sprachform der homerischen Epen*, Wiesbaden, 2002.
- HARÐARSON 1993 = J. A. HARÐARSON, *Studien zum urindogermanischen Wurzelaorist und dessen Vertretung im Indoiranischen und Griechischen*, Innsbruck, 1993.
- HEWSON 1997 = J. HEWSON, « The Verbal System of Ancient Greek », in V. BUBENIK & J. HEWSON (éd.), *Tense and Aspect in Indo-European Languages : Theory, Typology, Diachrony*, Amsterdam/Philadelphie (PA), 1997, p. 24-45.

- J. HEWSON, *Aspect (and Tense)* [en ligne], [https://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics/aspect-and-tense-COM\\_00000037?s.num=5&s.f.s2\\_parent=s.f.book.encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics&s.q=hewson](https://referenceworks.brillonline.com/entries/encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics/aspect-and-tense-COM_00000037?s.num=5&s.f.s2_parent=s.f.book.encyclopedia-of-ancient-greek-language-and-linguistics&s.q=hewson) (page consultée le 26 mai 2023).
- HOFFMANN 1967 = K. HOFFMANN, *Der Injunktiv im Veda*, Heidelberg, 1967.
- HOFFMANN 1970 = K. HOFFMANN, « Das Kategoriensystem des indogermanischen Verbums », *MSS* 28 (1970), p. 19-41.
- HOLLENBAUGH 2021 = I. B. HOLLENBAUGH, *Tense and aspect in Indo-European : A usage-based approach to the verbal systems of the Rigveda and Homer*, thèse de doctorat, université de Californie, 2021.
- HORROCKS 2010<sup>2</sup> = G. HORROCKS, *Greek : a History of the Language and its Speakers*, Oxford, 2010<sup>2</sup>.
- HUMBERT 2018 = M. HUMBERT, *La loi des XII Tables : édition et commentaire*, Rome, 2018.
- INGLESE & MATTIOLA 2020 = G. INGLESE & S. MATTIOLA, « Pluractionality in Hittite: a new look at the suffixe *-ške/a-* », *STUF* 73 (2020), p. 261-303.
- IRIGOIN 2003 = J. IRIGOIN, *La tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris, 2003.
- ISEBAERT 1992 = L. ISEBAERT, « L'aspect en grec à la lumière des recherches récentes : le cas du parfait », in M. BIRAUD (éd.), *Études de syntaxe du grec classique : recherches linguistiques et applications didactiques : actes du premier colloque international de didactique de la syntaxe du grec classique, 17, 18, 19 avril 1991, Université de Nice*, Paris, 1992, p. 99-112.
- ITTZÉS 2004 = M. ITTZÉS, « The Augment in Mycenaean Greek », *AAnthung* 44 (2004), p. 143-150.
- JACOBSON 1926 = H. JACOBSON, c. r. de J. WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax*, Bâle, 1926, *Gnomon* 2 (1926), p. 369-395.
- JASANOFF 1978 = J. H. JASANOFF, *Stative and Middle in Indo-European*, Innsbruck, 1978.
- JASANOFF 2003 = J. H. JASANOFF, *Hittite and the Indo-European Verb*, New York (NY), 2007.
- JASANOFF 2019 = J. H. JASANOFF, « The Sigmatic Forms of the Hittite Verb », *IEL* 7 (2019), p. 13-71.
- JOACHIM 1978 = U. JOACHIM, *Mehrfachpräsentien im Rgveda*, Francfort/Berne/Las Vegas (NV), 1978.
- JOSEPH, KLEIN & WENTHE 2017 = B. JOSEPH, J. KLEIN & M. WENTHE, *Handbook of Comparative and Historical Indo-European Linguistics*, Berlin/Boston (MA), 2017.

- KALLIO 2019 = P. KALLIO, « Daniel Europaeus and Indo-Uralic », in A. KLOEKHORST & T. PRONK (éd.), *The Precursors of Proto-Indo-European : The Indo-Anatolian and Indo-Uralic Hypotheses*, Leyde/Boston (MA), 2019, p. 74-87.
- KATZ 2006 = J. T. KATZ, « The Origin of the Greek Pluperfect », *Sprache* 46 (2006), p. 1-37.
- KEERSMAEKERS & VAN HAL 2016 = A. KEERSMAEKERS & T. VAN HAL, « Aspectual Choice in Greek Imperatives : a Corpus-Based Review of Existing Theories », *LEC* 84 (2016), p. 19-51.
- KELLENS 1976 = J. KELLENS, « Un prétendu présent radical », *MSS* 34 (1976), p. 59-71.
- KELLENS 1984 = J. KELLENS, *Le verbe avestique*, Wiesbaden, 1984.
- KELLER 1985 = M. KELLER, « Latin *escit, escunt* : a-t-il des correspondants? », *RPh* 59 (1985), p. 27-44.
- KEYDANA 2006 = G. KEYDANA, « Die indogermanische Perfektreduktion », *Folia Linguistica Historica* 27 (2006), p. 61-116.
- KIMBALL 1988 = S. E. KIMBALL, « Analogy, Secondary Ablaut and \*OH<sub>2</sub> in Common Greek », in A. BAMMESBERGER (éd.), *Die Laryngaltheorie und die Rekonstruktion des indogermanischen Laut- und Formensystems*, Heidelberg, 1988, p. 241-256.
- KIMBALL 1991 = S. E. KIMBALL, « The Origin of the Greek  $\chi$ -perfect », *Glotta* 69 (1991), p. 141-153.
- KIPARSKY 1968 = P. KIPARSKY, « Tense and Mood in Indo-European Syntax », *StudLang* 4 (1968), p. 30-57.
- KIPARSKY 2005 = P. KIPARSKY, « The Vedic Injunctive: Historical and Synchronic Implications », *YSALL* (2005), p. 219-235.
- KIPARSKY 2010 = P. KIPARSKY, « Aspect and Event Structure in Vedic », in P. DASGUPTA, K. MOHANAN & R. SINGH (éd.), *1998*, Berlin/New York (NY), 2010, p. 29-62.
- KIRK 1962 = G. S. KIRK, *The Songs of Homer*, Cambridge, 1962.
- KLEIN 2006 = J. S. KLEIN, c. r. de J. KELLENS, H.-P. FRANCFORT, G. FUSSMAN & X. TREMBLAY (éd.), *Āryas, Aryens et Iraniens en Asie centrale*, Paris, 2005, *JAOS* 126 (2006), p. 604-607.
- KLOEKHORST 2008 = A. KLOEKHORST, *Etymological Dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Leyde/Boston (MA), 2008.
- KLOEKHORST 2014 = A. KLOEKHORST, « Once more on Hittite  $\bar{a}/e$ -Ablauting *hi*-Verbs », *IF* 119 (2014), p. 55-77.
- KLOEKHORST 2018 = A. KLOEKHORST, « The Origin of the Hittite *hi*-Conjugation », in S. LUBOTSKY (éd.), *Farnah : Indo-Iranian and Indo-European Studies in Honor of Sasha Lubotsky*, Ann Arbor (MI)/New York (NY), 2018, p. 89-106.

- KLOEKHORST & PRONK 2019 = A. KLOEKHORST & T. PRONK, « Introduction : Reconstructing Proto-Indo-Anatolian and Proto-Indo-Uralic », in A. KLOEKHORST & T. PRONK (éd.), *The Precursors of Proto-Indo-European : The Indo-Anatolian and Indo-Uralic Hypotheses*, Leyde/Boston (MA), 2019, p. 1-14.
- KLOEKHORST 2023 = A. KLOEKHORST, « Proto-Indo-Anatolian, the “Anatolian Split” and the “Anatolian Trek” : a Comparative Linguistic Perspective », in K. KRISTIANSEN, G. KROONEN & E. WILLERSLEV (éd.), *The Indo-European Puzzle Revisited, Integrating Archaeology, Genetics, and Linguistics*, Cambridge, 2023, p. 42-62.
- KOBAYASHI 2004 = M. KOBAYASHI, *Historical Phonology of Old Indo-Aryan Consonants*, Tokyo, 2004.
- KORTLANDT 1988 = F. KORTLANDT, « The Greek 3rd pl. Endings », *MSS* 49 (1988), p. 63-69.
- KORTLANDT 1989 = F. KORTLANDT, « Lithuanian *statyti* and Related Formations », *Baltistica* XXV (1989), p. 104-112.
- KORTLANDT 1992 = F. KORTLANDT, « The Aeolic Optative », in R. Beekes, A. Lubotsky & J. Weitenberg (éd.), *Rekonstruktion und relative Chronologie: Akten der 8. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft, Leiden, 31. August — 4 September 1987*, Innsbruck, 1992, p. 235-239.
- KORTLANDT 2004 = F. KORTLANDT, « Accent and Ablaut in the Vedic Verb », *IIJ* 47 (2004), p. 7-15.
- KORTLANDT 2019 = F. KORTLANDT, « Indo-European *o*-grade Presents and the Anatolian *hi*-conjugation », in A. KLOEKHORST & T. PRONK (éd.), *The Precursors of Proto-Indo-European : The Indo-Anatolian and Indo-Uralic Hypotheses*, Leyde/Boston (MA), 2019.
- KRISCH 1996 = T. KRISCH, *Zur Genese und Funktion der altindischen Perfekta mit langem Reduplikationsvokal*, Innsbruck, 1996.
- KUJORE 1973 = O. KUJORE, *Greek Polymorphic Presents*, Amsterdam, 1973.
- KULIKOV 2005 = L. I. KULIKOV, « Reduplication in the Vedic Verb: Indo-European Inheritance, analogy and iconicity », in M. V. HURCH (éd.), *Studies on reduplication*, Berlin, 2005, p. 431-454.
- KULIKOV 2012 = L. KULIKOV, *The Vedic -ya- presents*, Amsterdam/New York (NY), 2012.
- KÜMMEL 1996 = M. KÜMMEL, *Stativ und Passivaorist im Indoiranischen*, Göttingen, 1996.
- KÜMMEL 2000 = M. KÜMMEL, *Das Perfekt im Indoiranischen*, Wiesbaden, 2000.
- KÜMMEL 2020 = M. KÜMMEL, « The Development of the Perfect within IE Verbal Systems : An Overview », in R. CRELLIN & T. JÜGEL (éd.), *Perfected in Indo-European Languages and Beyond*, Madison (WI), 2020, p. 15-48.

- KURYLOWICZ 1956 = J. KURYLOWICZ, *L'apophonie en indo-européen*, Wrocław, 1956.
- KURYLOWICZ 1964 = J. KURYLOWICZ, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg, 1964.
- KURYLOWICZ 1979 = J. KURYLOWICZ, « Die hethitische *hi*-Konjugation », in W. MEID & E. NEU (éd.), *Hethitisch und Indogermanisch*, Innsbruck, 1979, p. 143-146.
- LANMAN & WHITNEY 1905 = C. R. LANMAN & W. D. WHITNEY, *Atharva-Veda Samhitā*, Cambridge (MA), 1905.
- LAZZERONI 1977 = R. LAZZERONI, « Fra glottogonia e storia: ingiuntivo, aumento e lingua poetica indo-europea », *SSL* 17 (1977), p. 1-30.
- LECOQ 2017 = P. LECOQ, *Les livres de l'Avesta*, Paris, 2017.
- LEHMANN 1986 = W. P. LEHMANN, *A Gothic Etymological Dictionary*, Leyde, 1986.
- LEJEUNE 1972 = M. LEJEUNE, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris, 1972.
- LEJEUNE 1993 = M. LEJEUNE, « “Enclos sacré” dans les épigraphes indigènes d'Italie », in O. DE CAZANOVE & J. SCHEID (éd.), *Les bois sacrés : Actes du Colloque International du Centre Jean Bérard*, Naples, 1993.
- LEUMANN 1917 = M. LEUMANN, *Die lateinischen Adjektiva auf -lis*, Strasbourg, 1917.
- LEUMANN 1977<sup>2</sup> = M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formen- Lehre*, Munich, 1977<sup>2</sup>.
- LINDEMAN 1997 = F. O. LINDEMAN, *Introduction to the 'Laryngeal Theory'*, Innsbruck, 1997.
- LUBOTSKY 2001 = A. LUBOTSKY, « Reflexes of Proto-Indo-European \*sk in Indo-Iranian », *ILing* 24 (2001), p. 25-57.
- LURAGHI 2020 = S. LURAGHI, *Experiential Verbs in Homeric Greek: a Constructional Approach*, Leyde/Boston (MA), 2020.
- LURIA 1960 = S. LURIA, « Zu den neugefundenen pylischen Inschriften », *PP* 15 (1960), p. 241-259.
- MACDONELL 1910 = A. A. MACDONELL, *Vedic grammar*, Strassburg, 1910.
- MACDONELL 1916 = A. A. MACDONELL, *A Vedic grammar for Students*, Oxford, 1916.
- MALZAHN 2004 = M. MALZAHN, « 3:3, 5:1, or 4:2? On the Ablaut of the Root Aorist in Greek and Indo-European », *HSP* 117 (2004), p. 50-75.
- MARTÍNEZ & DE VAAN 2014 = J. MARTÍNEZ & M. DE VAAN, *Introduction to Avestan*, Leyde/Boston (MA), 2014.
- MARTZLOFF 2015 = V. MARTZLOFF, « La plus ancienne composition poétique à Rome. L'inscription latin archaïque de *Duenos* (CIL I<sup>2</sup> 4) », *REL* 69 (2015), p. 69-106.

- MAWET 1993 = F. MAWET, « Présents athématiques à redoublement: une catégorie héritée de l'indo-européen? », *BSL* 88 (1993), 85-101.
- MAYRHOFER 1996 = M. MAYRHOFER, *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen II*, Heidelberg, 1996.
- MEIER-BRÜGGER 2003 = M. MEIER-BRÜGGER, *Indo-European Linguistics*, Berlin/New York (NY), 2003.
- MEILLET 1908 = A. MEILLET, « Sur l'aoriste sigmatique », in F. SAUSSURE (éd.), *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*, Paris, 1908, p. 81-106.
- MEISER 1998 = G. MEISER, *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*, Darmstadt, 1998.
- MELCHERT 2013 = H. C. MELCHERT, « Ablaut Patterns in the Hittite *hi*-conjugation », in S. W. JAMISON, H. C. MELCHERT & B. VINE (éd.), *Proceedings of the 24th Annual UCLA Indo-European Conference*, Brême, p. 137-150.
- MELCHERT 2014 = H. C. MELCHERT, « Anatolian Nominal Stems in *\*(C)o-* », in I. SINGER (éd.), *Das Nomen im Indogermanischen : Morphologie, Substantiv versus Adjektiv, Kollektivum. Akten der Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 14. bis 16. September 2011 in Erlangen*, Wiesbaden, 2014, p. 205-214.
- MONTEIL 1974 = P. MONTEIL, *Éléments de phonétique et de morphologie*, Paris, 1974.
- MORITA 2007 = S. MORITA, « L'infixe nasal et ses valeurs aspectuelles en latin », *The Journal of Contemporary Social Sciences* 7 (2007), p. 83-109.
- MORPURGO-DAVIES 1963 = A. MORPURGO-DAVIES, *Mycenaeae graecitatis lexicon*, Rome, 1963.
- MORPURGO-DAVIES 1987 = A. MORPURGO-DAVIES, « 'To Put' and 'to Stand' in the Luwian Languages », in C. Watkins (éd.), *Studies in Memory of Warren Cowgill (1929-1985)*, Berlin/New York (NY), 1987, p. 205-228.
- MOUTON 1986 = C. MOUTON, *Aspects grecs-aspects russes : à la lumière des traductions modernes des textes anciens*, Paris, 1986.
- MOWAT 1887 = R. MOWAT, *Inscriptions osques ornées d'images de monnaies*, *RA* 9 (1887), p. 273-285.
- MUMM 2002 = P. MUMM, « Retrospektivität im Rigveda: Aorist und Perfekt », in H. HETTRICH & J.-S. KIM (éd.), *Indogermanische Syntax : Fragen und Perspektiven*, Wiesbaden, 2002, p. 157-188.
- MUMM 2004 = P. MUMM, « Zur Funktion der homerischen Augments », in T. KIRSCH (éd.), *Analecta homini universali dicata*, Stuttgart, 2004, p. 148-158.

- NAPOLI 2007 = M. NAPOLI, « Telicity as a Parameter of Aspect in Homeric Greek. Activity and Accomplishment Verbs », *IF* 112 (2007), p. 124-169.
- NARTEN 1964 = J. NARTEN, *Die sigmatischen aoriste im Veda*, Wiesbaden, 1964.
- NEU 1976 = E. NEU, « Zur Rekonstruktion des indogermanischen Verbalsystem », in A. MORPUGO DAVIES & W. MEID (éd.), *Studies in Greek, Italic, and Indo-European Linguistics*, Innsbruck, 1976, p. 239-254.
- NIEPOKUIJ 1997 = M. NIEPOKUIJ, *The Development of Verbal Reduplication in Indo-European*, Washington, 1997.
- NORBRUIS 2021 = S. NORBRUIS, *Indo-European Origins of Anatolian Morphology and Semantics*, Amsterdam, 2021.
- OETTINGER 1979 = N. OETTINGER, *Die Stammbildung des hethitischen Verbums*, Nuremberg, 1979.
- OLANDER 2013 = T. OLANDER, « Indo-European Heritage in the Balto-Slavic Accentuation System », in G. KEYDANA, T. OLANDER & P. WIDMER (éd.), *Indo-European Accent and Ablaut*, Copenhagen, 2013.
- OLANDER 2019 = T. OLANDER, « Indo-European Cladistic Nomenclature », *IF* 124 (2019), p. 231-244.
- PAGNIELLO 2007 = F. J. PAGNIELLO, « The Past-Iterative and the Augment in Homer », *IF* 112 (2007), p. 105-123.
- PANAINO 1990 = A. PANAINO, *Tištrya I : The Avestan Hymn to Sirius*, Rome, 1990.
- PAYNE 2004 = A. PAYNE, *Hieroglyphic Luwian*, Wiesbaden, 2004.
- PETERSON 1928 = W. PETERSON, « The Latin *vī-* Perfect », *Language* 4 (1928), p. 191-199.
- PETIT 1999 = D. PETIT, *\*SUE- en grec ancien : la famille du pronom réfléchi*, Louvain, 1999.
- PETRUŠEVSKI 1960 = M. D. PETRUŠEVSKI, « *A-pe-do-ke* et l'absence de l'augment dans le grec mycénien », *ZAnt* 10 (1960), p. 324.
- PEYROT 2013 = M. PEYROT, *The Tocharian Subjunctive : A Study in Syntax and Verbal Stem Formation*, Leyde/Boston (MA), 2013.
- PEYROT 2019 = M. PEYROT, « Indo-Uralic, Indo-Anatolian, Indo-Tocharian », in A. KLOEKHORST & T. PRONK (éd.), *The Precursors of Proto-Indo-European : The Indo-Anatolian and Indo-Uralic Hypotheses*, Leyde/Boston (MA), 2019, p. 186-202.
- PINAULT 1989 = G.-J. PINAULT, « Tokharien », *Lalies* 7 (1989), p. 3-226.

- PINAULT 2011 = G.-J. PINAULT, c. r. de J. KELLENS, H.-P. FRANCFORT, G. FUSSMAN & X. TREMBLAY (éd.), *Āryas, Aryens et Iraniens en Asie centrale*, Paris, 2005, *ZDMG* 161 (2011), p. 499-503.
- PINKSTER 2015 = H. PINKSTER, *The Oxford Latin Syntax I : The Simple Clause*, Oxford, 2015.
- PITTS 2020 = R. J. PITTS, *Tense, Aspect and Modality in the Sabellic Languages*, Bruxelles, 2020.
- PIWOWARCZYK 2011 = D. R. PIWOWARCZYK, « Formations of the Perfect in the Sabellic Languages with the Italic and Indo-European Background », *SLing* 128 (2011), p. 103-126.
- POKORNY 1959 = W. POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Munich, 1959.
- POWELL 1938 = J. POWELL, *A Lexicon to Herodotus*, Cambridge, 1938.
- POZZA 2019 = M. POZZA, « From Experiential Contact to Abstract Thought : Reflections on Some Hittite Outcomes of PIE \*steh<sub>2</sub>- ‘to stand’ and \*men- ‘to think’ », in R. I. KIM, J. MYNÁŘOVÁ & P. PAVÚK (éd.), *Hrozný and Hittite, the First Hundred Years : Proceedings of the International Conference Held at Charles University, Prague, 11-14 November 2015*, Leyde/Boston (MA), 2019, p. 317-334.
- POZZA 2020 = M. POZZA, « On the Semantics of the Proto-Indo-European Roots \*mel-, \*men-, and \*steh<sub>2</sub>: from the External-Positional to the Internal-Cognitive Perspective », *CFC(G)* 30 (2020), p. 11-22.
- PRONK 2013 = T. PRONK, « On Indo-European Tones, Accentuation and Ablaut », in G. KEYDANA, T. OLANDER & P. WIDMER (éd.), *Indo-European Accent and Ablaut*, Copenhagen, 2013.
- RENOUE 1952 = L. RENOUE, *Grammaire de la langue védique*, Paris, 1952.
- RIJKSBARON 1994<sup>2</sup> = A. RIJKSBARON, *The Syntax and Semantics of the Verb in Classical Greek : An Introduction*, Amsterdam, 1994<sup>2</sup>.
- RIJKSBARON 2000 = A. RIJKSBARON, « Sur les emplois de λέγε et εἶπέ chez Platon », in B. JACQUINOD (éd.), *Études sur l’aspect chez Platon*, Saint-Étienne, 2000, p. 151-170.
- RINGE 1997 = D. RINGE, « On the Origin of 3pl. Imperative -vov », in D. Q. ADAMS (éd.), *Festschrift for Eric P. Hamp II*, Washington, 1997.
- RISCH 1974<sup>2</sup> = E. RISCH, *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin/New York (NY), 1974<sup>2</sup>.
- RISCH 1982 = E. RISCH, « Ein Problem des griechischen Verbalparadigmas : Die verschiedenen Formen der 3. Person Plural », in J. TISCHLER (éd.), *Serta Indogermanica : Festschrift für Günter Neumann zum 60. Geburtstag*, Innsbruck, 1982, p. 321-334.



- RIX 1977 = H. RIX, « Das keltische Verbalsystem auf dem Hintergrund des indo-iranisch-griechischen Rekonstruktionsmodells », in K. H. SCHMIDT (éd.), *Indogermanisch und Keltisch*, Wiesbaden, 1977, p. 132-158.
- RIX 1985 = H. RIX, « Das letzte Wort der Duenos-Inschrift », *MSS* 46 (1985), p. 193-220.
- RIX 1992 = H. RIX, *Historische Grammatik des Griechischen*, Darmstadt, 1992.
- RIX 1995a = H. RIX, « Griechisch ἐπίσταμαι. Morphologie und Etymologie », in H. HETTRICH, W. HOCK, P-A. MUMM UND N. OETTINGER (éd.), *Verba et structurae*, Innsbruck, 1995.
- RIX 1995b = H. RIX, « Einige lateinische Präsensstambildungen zu Set-Wurzeln », in W. SMOCZYŃSKI (éd.), *Kurylowicz Memorial Volume*, Cracovie, 1995, p. 399-408.
- RODEGHIERO 2017 = S. RODEGHIERO, « L'aumento in Omero tra narrazione e sintassi », in F. LOGOZZO & P. POC CETI (éd.), *Ancient Greek Linguistics : New Approaches, Insights, Perspectives*, Berlin/Boston (MA), 2017, p. 625-642.
- RUIJGH 1972 = C. J. RUIJGH, « Le redoublement dit attique dans l'évolution du système morphologique du verbe grec », in P. CHANTRAINE (éd.), *Mélanges de linguistique et de philologie grecques offerts à Pierre Chantraine*, Paris, 1972, p. 211-230.
- SAMPANIS 2017 = K. SAMPANIS, « The Interplay between the Future and the Subjunctive Mood in the Diachrony of the Greek Language », in R. J. ALLAN, F. LAMBERT & T. MARKOPOULOS (éd.), *The Greek Future and its History*, Louvain-la-Neuve, 2017, p. 237-252.
- SANDELL 2011 = R. SANDELL, « Reduplication and Grammaticalization in Vedic Sanskrit », *ICHL* 20 (2011), p. 1-19.
- SAUGE 2000 = A. SAUGE, *Les degrés du verbes : Sens et formation du parfait en grec ancien*, Bern/Berlin/Bruxelles/Francfort/New York (NY)/Oxford/Vienne, 2000.
- SCHRIJVER 1991 = P. SCHRIJVER, *The Reflexes of the Proto-Indo-European Laryngeals in Latin*, Amsterdam/Atlanta (GA), 1991.
- SCHWYZER 1939 = E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik I*, Munich, 1939.
- SELDESLACHTS 2001 = H. SELDESLACHTS, *Études de morphologie historique du verbe latin et indo-européen*, Namur, 2001.
- SICKING & STORK 1996 = M. J. C. SICKING & P. STORK, « The Synthetic Perfect in Classical Greek », in M. J. C. SICKING & P. STORK (éd.), *Two Studies in the Semantics of the Verb in Classical Greek*, Leyde, 1996, p. 119-298.
- SIHLER 1995 = A. L. SIHLER, *New Comparative Grammar of Greek and Latin*, New York (NY)/Oxford, 1995.

- SLAVJATINSKAJA 1965 = M. N. SLAVJATINSKAJA, « L'utilisation de l'imparfait chez Homère », *VKF* 1 (1965), p. 140-159.
- SOMMER 1902 = F. SOMMER, *Lateinischen Laut und Formenlehre*, Heidelberg, 1902.
- STRUNK 1994 = K. STRUNK, « Relative Chronology and Indo-European Verb System : the Case of Present- and Aorist-stems », *JIES* 22 (1994), p. 417-434.
- STURTEVANT 1933 = E. H. STURTEVANT, *A comparative Grammar of the Hittite Language*, Philadelphie (PA), 1933.
- SZEMERÉNYI 1964 = O. SZEMERÉNYI, *Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*, Naples, 1964.
- SZEMERÉNYI 1967 = O. SZEMERÉNYI, « The Perfect Participle in Mycenaean and Indo-European », *SMEA* 2 (1967), p. 7-26.
- SZEMERÉNYI 1990<sup>4</sup> = O. SZEMERÉNYI, *Einführung in die vergleichende sprachwissenschaft*, Darmstadt, 1990<sup>4</sup>.
- THURNEYSSEN 1993<sup>4</sup> = R. THURNEYSSEN, *A Grammar of Old Irish*, Dublin, 1993<sup>4</sup>.
- TIMBERLAKE 1982 = A. TIMBERLAKE, « Invariance and the Syntax of Russian Aspect », in P. J. HOPPER (éd.), *Tense-Aspect: Between Semantics & Pragmatics*, Amsterdam/Philadelphie (PA), 1982.
- TREMBLAY 2005 = X. TREMBLAY, « Grammaire comparée et grammaire historique : quelle réalité est reconstruite par la grammaire comparée ? », in J. KELLENS, H.-P. FRANCFORT, G. FUSSMAN & X. TREMBLAY (éd.), *Āryas, Aryens et Iraniens en Asie centrale*, Paris, 2005, p. 21-196.
- UNTERMANN 1993 = J. UNTERMANN, « Gr. ἔθηκα = lat. *feci*, gr. ἦκα = lat. *ieci*? », in G. Meiser (éd.), *Indogermanica et Italica: Festschrift für Helmut Rix zum 65. Geburtstag*, Innsbruck, 1993, p. 461-468.
- VAN BROCK 1964 = N. VAN BROCK, « Les thèmes verbaux à redoublement du hittite et le verbe indo-européen », *RHA* 22 (1964), p. 119-164.
- VAN LEEUWEN 1894 = J. VAN LEEUWEN, *Enchiridium dictionis epicae*, Leyde, 1894.
- VEKERDI 1961 = J. VEKERDI, « On Polymorphic Presents in the *Ṛgveda* », *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 12 (1961), 249–87.
- VELUPILLAI 2012 = V. VELUPILLAI, *An Introduction to Linguistic Typology*, Amsterdam/Philadelphie (PA), 2012.
- VENDRYES 1918 = J. VENDRYES, « Le type thématique à redoublement en indo-européen », *MSL* 20 (1918), p. 117-123.
- VENDRYES 1938 = J. VENDRYES, *Traité d'accentuation grecque*, Paris, 1938.

- VILBORG 1960 = E. VILBORG, *A Tentative Grammar of Mycenaean Greek*, Göteborg, 1960.
- VIREDAZ 2020 = A. VIREDAZ, *Fragmenta Saturnia heroica*, Bâle, 2020.
- WACKERNAGEL 1904 = J. WACKERNAGEL, « Studien zum griechischen Perfektum », *Programm zur akademischen Preisverteilung* (1904), p. 3-24.
- WACKERNAGEL 1943 = J. WACKERNAGEL, « Indogermanische Dichtersprache », *Philologus* 95 (1943), p. 1-19.
- WARMINGTON 1936 = E. H. WARMINGTON, *Remains of Old Latin* II, Cambridge (MA), 1936.
- WARMINGTON 1938 = E. H. WARMINGTON, *Remains of Old Latin* III, Cambridge (MA), 1938.
- WATKINS 1962 = C. WATKINS, *Indo-European Origins of the Celtic Verb* I. *The Sigmatic Aorist*, Dublin, 1962.
- WATKINS 1963 = C. WATKINS, « Preliminaries to a historical and comparative analysis of the syntax of the Old Irish verb », *Celtica* 6 (1963), p. 1-49.
- WATKINS 1969 = C. WATKINS, *Indogermanische Grammatik* III, Heidelberg, 1969.
- WATKINS 1995 = C. WATKINS, *How to Kill a Dragon: Aspects of Indo-European Poetics*, New York (NY)/Oxford, 1995.
- WEISS 2009 = M. WEISS, *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, Ann Arbor (MI)/New York (NY), 2009.
- WEST 1982 = M. L. WEST, *The Greek Meter*, Oxford, 1982.
- WEST 1989 = M. L. WEST, « An Unrecognized Injunctive Usage in Greek », *Gotta* 67 (1989), p. 135-138.
- WILLI 2007 = A. WILLI, « Of Aspects, Augments, Aorists - or How to Say to Have Killed a Dragon », in C. GEORGE, M. MCCULLAGH, B. NIELSEN, A. RUPPEL & O. TRIBULATO (éd.), *Greek and Latin from an Indo-European Perspective*, Cambridge, 2007, p. 34-48.
- WILLI 2018 = A. WILLI, *Origins of the Greek Verb*, Cambridge, 2018.
- YAKUBOVICH 2017 = I. YAKUBOVICH, « The Luwian Word for ‘Place’ and its Cognates », *Kadmos* 56 (2017), p. 1-27.
- ZHIVLOV 2019 = M. ZHIVLOV, « Indo-Uralic and the Origin of Indo-European Ablaut », in A. KLOEKHORST & T. PRONK (éd.), *The Precursors of Proto-Indo-European : The Indo-Anatolian and Indo-Uralic Hypotheses*, Leyde/Boston (NY), 2019, p. 219-235.